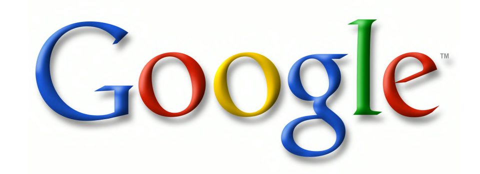
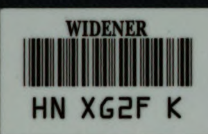
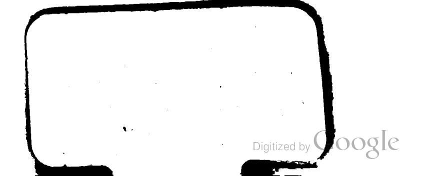



WIDENER
HN XG2F K


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIÆ



LES

ÉCORCHEURS

OU

L'USURPATION ET LA PESTE,

FRAGMENS HISTORIQUES.

1418.

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.



Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833

LES

ÉCORCHEURS.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE D'A. WAHLEN.

LES
ÉCORCHEURS
OU
L'USURPATION ET LA PESTE,
FRAGMENS HISTORIQUES.

1418.

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.



Bruxelles.
J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833

LES

ÉCORCHEURS.

SUITE DU

TROISIÈME FRAGMENT.

CHAPITRE XI.

Avant le triomphe de la justice il fallait le châtiment de l'iniquité. Ce n'était pas assez pour dévaster Paris et les provinces d'une suite continuelle d'émeutes, de guerres civiles, de vengeances et de tyrannies; une marque plus éclatante de la colère du Seigneur allait frapper le genre humain : la peste traversa la France. *Rénovateur*, 4 août 1832.

La destinée de la France est de ne s'instruire que par ses malheurs. De Calonne.

Ils pensaient à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire;
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints,
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être,
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

Voltaire, *la Henriade*.

Le peuple s'est assemblé à la voix de ses philosophes, *et il a nié le Christ*. Il s'est assemblé à la voix de ses politiques, *et il a nié le roi*. Il s'est assemblé à la voix de ses massacreurs, *et il a nié la peste*. *Rénovateur*, 7 avril 1832.

Moi, la ville opulente, altière, courtisée,
Des peuples et des rois me voilà la risée!
Me reconnaissez-vous, dites, à tant d'affront?
Des haillons sur l'épaule et de la boue au front.

A. de Beauchesne.

Vous avez fait un roi! vous avez disposé d'une couronne! et de quel droit? Cormenin, *Lettres imprimées*.

Le Rosaire.

Le fils d'Achard, entré dans Paris le matin même, était descendu chez un logeur de la rue Sac-Épée. Il se fut bien gardé de porter ses pas vers le toit paternel. Comment oublier la prison du capitaine d'écorcheurs !..... Il

comptait repartir le lendemain, après avoir rempli sa mission auprès de la reine Isabelle. Mais retournera-t-il auprès du dauphin sans avoir revu Fleur-des-Anges? Oh! l'effort serait impossible.

Il marche à pas précipités vers la demeure de Caliste. Que Paris est sombre et sinistre! La peste noire a dépeuplé les rives de la Seine (1); la famine y joint ses horreurs (2). On ne voit errer dans les rues que des figures à peau de cadavre. Ici des *cagoux* (3) au front menaçant et des mendians à plaies hideuses implorent la pitié publique; là, des filles flétries à quinze ans, se prostituent pour une obole (4). Plus loin, des soldats mutilés, couchés sur des fumiers infects, et le corps couverts de tumeurs livides, propagent la contagion. Des cadavres que *les valets de la peste* n'ont pas encore eu le temps d'enlever gisent

(1) Cent mille hommes périrent de la peste noire, presque tous *de la populace* et *meurtriers*.—Juvenal des Ursins.—*Journal de Paris*, p. 448.

(2) *Journal de Paris*.—Chron. Mss., etc.—Juvenal.—Monstrelet.—Villaret, t. XIV, p. 113.

(3) *Cagoux*, association de voleurs, mendians. — Tristan *le voyageur*, t. III, p. 321.

(4) Tristan, t. III, p. 321.

çà et là sans cercueil (1) ; plusieurs bandes de chiens et de loups, des pourceaux et des reptiles immondes viennent, au milieu des boues pestilentielles, se disputer des lambeaux de chair humaine (2). O terreur! des bêtes jusqu'alors inconnues apparaissent au sol de la Mort (3) : d'où ces monstres sont-ils sortis? qui les a créés tout-à-coup?.... Les passans, armés de bâtons ferrés, repoussent à la fois le contact des êtres humains et l'approche des animaux sauvages. Le désespoir est peint sur toutes les physionomies. Hélas! et cependant, bien que la consternation soit générale parmi le peuple, c'est la fureur qui y domine.

Les échevins et les chevaliers du guet ont

(1) On nommait *valets de la peste,* ceux qui, à force d'or, se décidaient à enterrer les morts et à faire exécuter les ordonnances sur l'épidémie. Il mourait huit cents personnes par jour à Paris. — *Cont. Nangii,* t. II. — Felibien, *Hist. de Paris*, t. I, p. 601, 681, l. 12. — Fleury, *Hist. ecclés.*, t. XX, l. 95, p. 88.

(2) *Journal de Paris* sous Charles VI. — Monstrelet. — Juvenal des Ursins. — Lévesque, t. III, p. 522. — Mézerai, t. II, p. 27.

(3) Voyez les auteurs déjà cités.

ordre de faire disparaître, aussi promptement que possible, de la voie publique les fantômes à taches noirâtres et à charbons brûlans, qui, privés de secours et de nourriture, tombent de momens en momens sous les coups de l'exterminateur invisible. Mais que leur tâche est difficile ! Le peuple ne croit point au fléau, il crie aux empoisonnemens. La voix de la raison est sans force; la multitude, s'opposant aux mesures prises pour son salut, se jette avec rage sur ceux qui cherchent à veiller sur elle. L'émeute rugit dans les rues où sifflent les vents de la peste. Il faut du sang au désespoir populaire, du sang à qui le pain manque, du sang à qui la vie échappe, du sang aux angoisses publiques (1).

Non, la populace ne peut s'imaginer que le ciel serein qu'elle contemple roule au-dessus d'elle des tortures. Comment croire à une mort que rien n'annonce, qui sort du serre-

(1) La peste, la famine et les fureurs populaires finirent par dépeupler tellement Paris, que selon Mézerai, *en moins de six semaines cette grande fourmillière de monde fut si déserte qu'à peine trouvait-on deux ou trois hommes dans chaque rue*, t. II, in-fol., p. 27. — Et les auteurs déjà cités.

ment de main d'un ami, qui s'échappe des tendres baisers d'une amante, et qui se respire dans le parfum d'une fleur!.... — *Vengeance! trahison!* crie le peuple; *on nous empoisonne, on nous tue.* Et, les mains rouges de meurtre, il se débat et se tord à la fois dans les égaremens de la rage, dans les combats de la haine et dans les convulsions de la mort. Le terrible fléau qui plane sur sa proie l'enlace, comme un serpent, de ses nœuds inaperçus, attise la furie des victimes, et joue avec l'horreur des massacres.

Maurice a vu sur son passage des magistrats subalternes, enveloppés d'une cape de serge noire, et tenant des bâtons blancs, marquer d'une croix rouge les maisons des pestiférés. Ils crient à son de trompe que défenses sont faites de communiquer avec les habitans des demeures livrées au fléau. Tout individu qui oserait ouvrir sans permission les portes frappées d'anathème ou effacer les croix fatales, devra avoir le poing coupé (1).

De grands feux allumés dans divers quartiers, étendaient au loin des tourbillons de

(1) Le bibliophile Jacob, *Revue de Paris*, mai 1832.

fumée. Des gueux attisaient le brasier ; des enfans sautaient par-dessus les flammes; et des vieillards, étendus sur la cendre chaude, sans exciter aucune pitié, y rendaient le dernier soupir.

Un seul tableau venait parfois alléger l'âme du poids de ses afflictions. Des sœurs de charité, des femmes, ou plutôt des anges, se jetaient en sublimes médiatrices entre les vengeances du ciel et les souffrances de l'humanité. Vierges garanties par la Providence au profit d'un val de misères, et vivant, sans en être atteintes, avec l'épidémie et la mort, elles eussent rougi d'une récompense offerte à un dévouement que la terre ne peut payer. Tantôt, par un temps glacial, entrant dans la Seine jusqu'à la ceinture, elles lavaient le linge des malades ; tantôt, sous l'air brûlant des hospices, elles aspiraient le miasme homicide (1). Leur complète abnégation d'elles-mêmes, au milieu d'un égoïsme universel poussé jusqu'à la barbarie, ressortait comme un doux rayon de printemps des noires vapeurs de l'hiver. Une joie mystérieuse des-

(1) Marchangy, *la France au quatorzième siècle*, t. III, l. 48.

cendait à leur âme des lieux où les soupirs se comptent et où les sacrifices se pèsent : larmes, tourmens, désolations, tout était couronnes pour elles (1).

Maurice, au comble de l'effroi, parvient jusqu'à la demeure de Caliste. Grand Dieu ! quel cri lamentable s'est échappé de sa poitrine ! quel coup violent il a reçu !... La funeste croix de craie rouge est sur la maison de Morand. Portes et fenêtres sont clouées. Un guichet seul est resté ouvert pour faire passer des alimens et des provisions aux pestiférés du lieu mis en interdit. L'écuyer du dauphin est resté immobile devant l'empreinte désastreuse, comme si ses pieds avaient pris racine au sol. Entrer dans l'habitation de sa bien-aimée n'est plus possible d'après les réglemens : la croix fatale en ferme l'enceinte.

Que faire !... Caliste est morte peut-être : la peste n'épargne ni le rang, ni la fortune, ni les vertus, ni la beauté. Ah ! Maurice ne

(1) Dix fois, durant ce fléau, on renouvela l'Hôtel-Dieu de Paris de ces servantes du Seigneur. — *Cont. Nangii,* t. II.—Spicil, p. 809.—Saint-Antoine, *Chron.*, t. III, p. 253, édit. 1586.—Felibien, *Hist. de Paris*, t. I, p. 682, l. 12.—Fleury, *Hist. eccl.* t. XX, l. 95, p. 88.

saurait supporter les angoisses d'une pareille incertitude. Aucun obstacle ne l'arrêtera. Il se rappelle la porte du vieux magasin, donnant sur un cul-de-sac, par laquelle il déroba le maréchal de Rieux à ses meurtriers. Il se dirige de ce côté. La ruelle est totalement déserte, les habitations y sont vides : la peste n'y a laissé personne.

Le fils d'Achard est parvenu jusqu'à l'entrée secrète qui aura peut-être échappé aux investigations des valets de l'épidémie. O bonheur ! là point de croix rouge. La porte n'est ni clouée ni fermée à verroux. Un nuage a passé sur ses yeux au moment où il en a franchi le seuil. Il s'arrête, ses genoux tremblent ; la respiration lui manque ; il s'appuie contre la muraille pour retrouver l'usage de ses facultés. Quelque bruit a frappé son oreille ! il y a encore là des êtres vivans. Il frémit... Caliste y est-elle !

Il s'est traîné péniblement jusqu'à la salle basse où Fleur-des-Anges et ses compagnes chantaient naguère une hymne à la Vierge. Aucun serviteur du logis n'est accouru au bruit de ses pas : le silence du lieu est funèbre, et l'air même y semble glacé.

Les ombres s'étendaient sous le ciel. Maurice, aux dernières clartés du soir, aperçoit, assise à l'écart, sous la statue de la madone, une figure immobile et pâle. C'est Caliste... oui... c'est bien elle. Ses longues paupières sont baissées. La tête appuyée contre sa main, elle est douloureusement penchée sur son siége; de longs habits de deuil l'enveloppent; et l'espèce d'anéantissement où elle est plongée tient, en partie, déjà de la tombe.

Le jeune homme n'ose approcher; il semble respecter le repos funéraire de la jeune fille. Oh! comme il la trouve changée!.... C'est toujours sa taille élégante, c'est toujours sa grâce angélique; mais son visage, amaigri par la souffrance, n'a plus son teint de lis et de roses; son regard est terne et voilé. Éthelinde, dans tout l'éclat de sa beauté, revient au souvenir de Maurice; c'est elle qui l'emporte... il tressaille; il chasse avec indignation de son esprit l'image éblouissante qui vient de se placer entre lui et ses premières amours. Il s'est élancé vers Caliste.

Elle a poussé un cri de surprise. — Maurice! en croirai-je mes yeux!

Puis elle continue à voix basse et avec l'ac-

cent de la peur : — N'avez-vous pas vu la croix rouge?... quelle témérité est la vôtre!... Maurice, la mort est ici.

— Et l'amour aussi, Fleur-des-Anges.

Il a saisi la main de Caliste, et la presse contre ses lèvres. La jeune fille, le repoussant avec douceur, lui a souri languissamment. — Ne me touchez pas, dit-elle ; la maladie est contagieuse. Moi! que je périsse, qu'importe! mon existence est peu utile; mais vous! écuyer du dauphin, appui du trône légitime, ah! votre vie est nécessaire. Mon ami, ne m'approchez pas.

Un sentiment d'effroi lui avait dicté ses touchantes paroles, mais ce n'était pas un effroi uniquement occasioné par les menaces de l'épidémie. La naïve Fleur-des-Anges, en se retirant de l'amour, reculait devant plus d'une crainte.

— Pouvez-vous me parler ainsi! répond Maurice avec transport. Vous m'êtes rendue, vous vivez ; que me parlez-vous de contagion et de désastres! je m'indignerais de m'en souvenir. Puis-je me livrer à autre chose qu'à l'enivrement de me retrouver près de vous? l'air qui se respire où vous êtes

peut-il avoir quelque chose de fatal ? C'est pour moi le bonheur, la vie, toutes les délices de ce monde. Oublions un instant la terre et ses hommes et ses fléaux. Qu'en vain l'enfer nous environne ! Là où est l'amour, est le ciel.

La jeune fille s'est levée. Les brûlantes expressions de Maurice ont alarmé son innocence, et répandu sur ses joues pâles le vif incarnat de la pudeur. — Regardez ces vêtemens noirs ! a-t-elle repris d'un ton grave et froid. Mon père est mort : le saviez-vous ?

— Votre père !...

— Il m'attend là-haut.

Puis elle ajoute lentement. — C'est là que l'on aime sans crainte. C'est là que l'on aime toujours.

— O Caliste ! s'écrie Maurice. On n'aime nulle part plus qu'ici...

— Assez, interrompt Fleur-des-Anges. Ne voyez-vous pas que vous me faites mal ? De l'amour à quelques pas d'un cercueil !... c'est profanation. Par pitié changez de langage ! point de joies : parlons de mon père. Maurice ! j'ai besoin de pleurer.

La vierge répandait des larmes. Hélas !

quoi qu'elle ait pu en dire, toutes n'étaient pas pour son père.

Elle tenait à la main un long rosaire au bout duquel était suspendu un crucifix d'ébène. Son œil était levé vers le ciel; son visage était redevenu plus pâle que jamais. Et Maurice, en contemplation devant elle, intimidé par sa physionomie angélique, n'ose plus souiller la pureté du lieu qu'elle habite, par les démonstrations de l'amour.

Caliste a remarqué son abattement. La crainte de l'avoir affligé la ramène involontairement vers lui. — Chevalier! dit-elle avec émotion, le bruit de votre renommée est parvenu jusque dans ma retraite; je sais que vous avez servi, en véritable preux, la sainte cause du royaume; j'en ai été heureuse et fière. Oh! ne déviez jamais du droit chemin de l'honneur. Restez fidèle, avec tout ce qu'il y a de grand et de noble en France, à la blanche bannière de Charles (1). Ne laissez à Lancastre, pour serviteurs, gardiens

(1) « Charles VII proscrit se retira de l'autre côté de la Loire; et dans les provinces restées fidèles, il rallia de vrais Français autour de *la blanche bannière,* qui désormais, substituée à l'oriflamme couleur de

et appuis, que l'anarchie, la famine et la peste, auxiliaires dignes de lui! Soyez tout au fils de nos rois!... Il en sera ainsi, n'est-ce pas?

Un rayon sublime éclairait en ce moment le front d'albâtre de la vierge. Sa voix avait pris cet accent d'enthousiasme qui trouve écho dans les grands cœurs.

— Oui, répond Maurice avec feu. Charles VII sera roi de France; toute âme magnanime est à lui. L'usurpation réunirait en vain pour se défendre toutes les impostures du genre humain, et toutes les milices du monde entier : Charles a pour lui toutes les femmes, il aura un jour tous les hommes. Gloire aux héroïnes françaises!

La douce figure de Caliste a repris sa suave mélancolie. — Que ne puis-je être, poursuit-elle, une Débora, une Geneviève, une de ces femmes inspirées que Dieu choisit, aux grandes époques, pour sauver les rois et les peuples! Il s'en élevera, j'en suis sûre; le ciel permet parfois un miracle, mais ce ne

feu, devait être l'étendard royal de France. » — Marchangy, *Gaule poétique*, t. VIII, p. 79.

sera pas moi qu'il appellera à l'accomplissement de ses hauts desseins. Ma jeunesse est pâle et débile : je m'affaiblis de jour en jour. Je suis seule, enfermée, captive, et au moment où j'aurais tant besoin, je le sens, d'air, de liberté, de printemps, de soleil, de verdure ! Hélas, orpheline délaissée, je vais, je viens, sans but, sans espoir, inhabile au bien comme au mal, ne sachant pas même souffrir. Je suis une ombre vaine ici-bas : Maurice ! l'oubli lui convient. Votre amour peut mieux se placer.

C'est elle, cette fois, qui a ramené l'entretien, en prononçant le mot d'amour, au sujet qu'elle avait interdit ; Maurice va s'en ressaisir ; mais la jeune fille l'arrête.

— Chevalier ! continue-t-elle avec une sorte de solennité, je suis aujourd'hui sans parens. On vient de me nommer un tuteur, et ce tuteur, c'est votre père. J'avais d'abord regardé ce choix comme un événement heureux ; mon erreur n'a pas été longue. Achard me destine un époux.

— O ciel !... et qui?

— Perrin Leclerc.

— Le monstre qui a livré Paris ! l'infâme

chef des écorcheurs ! consentiriez-vous à devenir sa compagne ?

— Non.

— Et que ferez-vous ?...

— Je mourrai.

— Quoi ! sans m'appeler à votre aide !... sans songer que Maurice existe !... Vous n'aimez donc rien sur la terre ?

Un sourire étrange a glissé rapidement sur les lèvres de Caliste. Ces mots bizarres lui échappent :

— Je ne vous ferai pas la même question.

— Non. Car, vous le savez, je vous aime.....

La jeune fille l'interrompt. — Pas de ces mots-là : *je vous aime*. Prenez-y garde ! ils sont perfides. Ce sont des paroles cruelles... oh, oui... même quand elles sont vraies.

— Même quand elles sont vraies ! répète l'écuyer interdit. Qu'ai-je entendu ! Quel doute affreux !... ne croyez-vous plus à ma foi !

— Je ne vous ai fait aucun reproche, murmure la vierge naïve.

— Non, a répliqué Maurice avec feu, mais quelque chose de semblable, de pire... est

tombé sur mon cœur. Ne vous expliquez pas, j'ai compris. On vous a parlé d'Éthelinde.

—Est-il étonnant qu'on s'en entretienne? articule péniblement Fleur-des-Anges. Elle est si grande dame!... et si belle!...

— M'auriez-vous pu croire inconstant?... Moi! capable de vous trahir!...

— Je n'ai pas reçu vos sermens. N'ayant pas le droit de vous accuser, je n'ai pas celui de me plaindre.

— Eh bien! vous les aurez désormais.

Et l'impétueux Maurice, saisissant le rosaire de Caliste, ajoute d'une voix énergique:

— Je jure sur cette croix sainte, et devant la statue de Marie, d'être l'époux de Fleur-des-Anges, ou de mourir sans prendre femme!

— Je vous fais don de ce rosaire, dit la jeune fille tremblante: c'est tout ce que je puis vous répondre.

Des pas ont retenti dans la salle voisine. Maurice a caché précipitamment dans son sein le présent de sa bien-aimée.

— C'est Achard! s'écrie Caliste.

Et la pupille du brigand, saisie d'un invincible effroi, tombe sans force sur un siége.

CHAPITRE XII,

2 3.

Et j'adopte un tyran pour n'en pas avoir mille.

ANCELOT.

—

La France république serait la fin de l'Europe monarchique, serait la fin du monde. Le vicomte DE BONALD.

—

Ils arrangent si bien les monarchies que bientôt il ne restera plus que la république pour crier *Vive le roi!*

FIÉVÉE, *Histoire de la session de* 1817.

—

La république! je regrette tous les succès que j'ai eus pour une si mauvaise cause. DUMOURIER.

—

Ce qu'ils arrangent pour l'indépendance de leurs passions est pour eux vertu et liberté. FOUCHÉ, Rapp. au Direct.

—

Hélas! lorsque j'ai aperçu les ongles chrochus de tant d'hommes aux mains desquelles tombait cette pauvre révolution, je me suis retiré en arrière pour les voir fonctionner; et j'en ai eu *mal au cœur.*

CORMENIN, *Lettres sur la liste civile de Louis-Philippe.*

—

La misère étend ses haillons sur les masses. Une moitié de la nation est en armes pour maintenir l'autre. Les temples s'écroulent à côté de leurs prêtres menacés...... La Seine roule les victimes du malheur. Joignez à tous ces tableaux le méphytisme de l'immoralité, l'enseignement donné à la multitude par l'exposition des plus dégoûtantes images; les murs suant la dérision de tout ce qui doit être protégé par le respect. En continuant ainsi on peut répondre d'une fin prochaine, celle de la société elle-même.

DE PRADT, *Sur la révolution de juillet* 1830.

Le Tripot.

Achard s'était réservé les moyens d'entrer seul et à toute heure dans la demeure de Caliste, sans violer les réglemens de police. Perrin *l'écorcheur*, épris de l'orpheline, et fils d'un échevin de Paris jouissant d'un grand

crédit, avait fait marquer d'une croix rouge l'entrée principale de la maison de Morand, mais avait défendu secrètement qu'on apposât la même empreinte sur la porte du cul-de-sac; et, par cette adroite mesure, la malheureuse Fleur-des-Anges, entièrement séquestrée du monde, ne voyait plus qu'Achard et Perrin.

L'écuyer de Charles VII, debout vis-à-vis de son père, et résigné à écouter patiemment outrages et menaces, se prépare à tenir tête à l'orage. Inutile disposition! le capitaine d'écorcheurs s'est avancé, et lui tendant affectueusement la main : — Maurice à Paris! depuis quand? lui demande-t-il avec calme.

L'envoyé du dauphin, étonné d'un accueil aussi bienveillant qu'inattendu, a répondu d'un ton laconique. Il a glissé légèrement sur le but de son voyage; il s'étend longuement sur la manière dont il s'est introduit dans le logis frappé d'anathème; et Achard reprend en ces mots :

— Mon fils, on m'a conté vos faits d'armes. Vous vous êtes signalé sous le drapeau de votre adoption, depuis notre dernière entrevue au pont où périt Jean-sans-Peur. Vous

vous êtes conduit en héros : je vous en félicite, Maurice.

Un salut contraint et cérémonieux a été la seule réplique du jeune homme.

— Vous vous imaginiez peut-être, a continué Achard d'un air ouvert et cordial, que je ne savais admirer que les exploits des hommes de mon parti ; vous vous trompiez étrangement. Je fais les vœux les plus sincères pour le succès des braves qui ont juré la ruine de l'usurpation. Je regarde la royauté nouvelle, non-seulement comme une calamité générale, mais comme une dégradation publique.

Maurice a fait un geste de surprise.

— Le glaive du héros, poursuit Achard, ne fait point partie des joyaux de la dynastie naissante; aussi ne pourra-t-elle résister longtemps à la haine et au mépris publics. Elle le sent ; et déjà, dit-on, elle cotise en secret les plates intelligences de ses conseils pour aviser aux moyens les moins honteux de déguerpir du trône sans risques et avec autant d'or que possible.

— Je ne doute pas, a répondu froidement l'écuyer, que l'usurpation ne soit haïe de tout ce qui porte en France un cœur d'homme; je

sais qu'elle s'affaisse et tombe peu à peu, sans que ses adversaires eux-mêmes s'en mêlent. Mais les révolutions ont leurs courtisans comme les rois; et, persistant à encenser le déloyal et l'illégitime, il est encore à Paris des enfans de ténèbres qui ont horreur de la lumière.

— Maurice! répond le bourgeois-capitaine, la monarchie née du désordre, au lieu de chercher à pacifier les esprits, a mis toutes les passions en serre chaude, croyant qu'il pourrait y mûrir de beaux fruits pour elle. L'insensée! il ne sort de ses principes qu'un amalgame d'inconséquences, et de ses essais qu'une suite d'avortemens. La sagesse de ses ministres consiste à s'aplatir en couardise, ou à se boursouffler en despotisme. Notre cause à tous est commune. Le monstrueux pouvoir qui nous a leurré de promesses de liberté, encombre ses prisons de victimes (1). Le domicile n'est plus chose sacrée (2); la pensée n'est plus chose permise (3); jamais

(1) Juvenal des Ursins. — Alain Chartier, *Hist. de Charles VII.*

(2) *Hist. anonyme de Charles VII,* t. 1, p. 175.

(3) Liladam ayant voulu dire librement sa pensée,

tant de chaînes n'ont pesé sur nous. Aussi, tandis que le cri de *vive Lancastre!* s'échappe de quelques bouches vendues, un cri plus noble et plus français sort du fond des cœurs généreux.

— C'est *vive Charles VII!* crie Maurice.

— C'est *à bas la tyrannie!* dit Achard. Toutes les opinions, mon fils, doivent aujourd'hui se confondre en un seul sentiment: *haine au monarque illégitime!* Vous êtes dévoué à Charles et au trône, moi, au peuple et à la patrie. Unissons nos vengeances; frappons ensemble l'ennemi; donnons-nous la main, et marchons!

Maurice a reculé d'un pas: — Non, ce langage est trop peu clair; j'y sens une arrière-pensée. Votre route n'est point la mienne. Le bien doit rester constamment opposé au mal: point d'alliances mystérieuses et coupables. Que la droiture se garde bien de jamais fraterniser avec ce qui n'est pas de sa nature. Des filamens de cuivre ne se tressent point avec des chaînes d'or: le vrai doit repousser

on lui ôta son bâton de maréchal de France. — *Hist. anonyme de Charles VII*, t. 1, p. 175.—Daniel.—Villaret.—Anquetil, etc.

le faux. Charles VII ne serait pas digne du trône de ses pères, s'il y remontait autrement que par les chemins de l'honneur. Une pourpre, due à des bassesses, et comme émanée des cloaques, ne peut vêtir qu'un usurpateur ; ce sont des haillons l'un sur l'autre, fumiers qui nourrissent ensemble.

— Ame noble ! interrompt Caliste, rappelez-vous toujours ce langage : entre le crime et la vertu, point d'alliances mystérieuses !

— Charles refuserait-il mes services ? reprend Achard avec hauteur.

— Non certes, s'ils sont dignes de lui. Mais, je vous le répète, mon père, une révolution faite dans l'ombre, à froid, par orgueil ou par intérêt, cela ne va qu'à des dynasties éphémères, à des royautés provisoires. Il n'y a pas de gloire possible où il n'y a que de vils calculs. Notre marche est franche, la voici : point de conspiration ! des combats ; point d'infâmes piéges ! guerre ouverte ; point de pacte ! entier dévouement.

— Voulez-vous me suivre, Maurice?... Une heure seulement.

— Et pourquoi ?

— Je réunis ce soir mes amis. Leur puissance est grande...

— Où sont-ils?

— Maurice! interrompt Fleur-des-Anges, il est de faux chemins... prenez garde!

Achard a imposé silence à la jeune fille. Puis, se retournant vers l'écuyer, il a repris avec douceur :

— Aimeriez-vous ma pupille?

— Ne le savez-vous pas depuis longtemps?

— Perrin Leclerc me l'a demandée en mariage.

— Vous me destiniez sa main autrefois.

— J'ignorais si l'écuyer de Charles VII, promu au rang de chevalier, ne portait pas plus haut, aujourd'hui, son hommage et ses espérances.

— Un chevalier ne manque jamais à la foi jurée.

— Caliste, en ce cas, peut encore être à vous.

— Qu'entends-je!

— Je suis son tuteur. Je puis vous la donner pour épouse; mais j'impose des conditions.

— Pesez-les avant d'y souscrire, murmure tout bas Fleur-des-Anges. Que je ne sois pas le prix de quelque action coupable !

— Vos conditions? s'écrie le jeune homme.

— Il faut d'abord me suivre.

— Partons!

Maurice s'est tourné vers Caliste.

— Soyez sans inquiétude. Je resterai fidèle à mon prince..., à ma patrie, à mes amours. Rien ne me fera quitter le droit chemin; je serai toujours digne de vous.

Et, prenant le bras de son père, il sort rapidement avec lui.

Le projet de Maurice n'était nullement d'aller se réunir en conspirateur à quelque société ténébreuse, soit dans le but de servir son prince, soit dans l'espoir d'obtenir Caliste. Incapable de transiger avec l'honneur il avait pensé néanmoins que Charles VII le blâmerait peut-être d'avoir repoussé des auxiliaires à sa cause, avant d'avoir pu connaître au juste ce qu'ils étaient, et sans s'être donné les moyens et le temps de les ju-

ger. Il s'était demandé secrètement s'il n'y aurait point légèreté coupable de sa part à condamner sans avoir vu et entendu; il allait commettre une imprudence, et c'était par peur de manquer de sagesse.

La cloche du *couvre-feu* avait tinté depuis long-temps. Les lumières de l'intérieur des maisons s'étaient éteintes peu à peu. L'obscurité régnait de toutes parts; et le rugissement des lions, enfermés dans le Louvre, troublait seul le morne silence de la ville (1).

Achard conduit les pas de Maurice. Des bruits effrayans retentissent parfois autour d'eux, et les forcent à rétrograder. Ici, ce sont les promenades d'une bande de malfaiteurs, à lanternes sourdes, que le vol ou le meurtre appelle. Là, c'est le cliquetis d'épées des joueurs qui sortent d'un tripot, ou des rivaux qui se disputent une belle. D'un côté l'on entend les chants d'une orgie; d'un autre, la sonnette des trépassés, et plus loin des cris de détresse. Une foule de brigands, de vauriens et d'écervelés, ont pris possession de la ville. En vain les chevaliers du

(1) Sauval, *Antiquités de Paris*, t. III, p. 270.

guet, vêtus d'habits moitié noirs moitié blancs, font des rondes perpétuelles, ils ne peuvent parvenir qu'à arracher péniblement leurs chevaux des boues infectes et puantes qui font des rues autant de cloaques (1).

Paris, foyer d'infection de tout genre, centre des corruptions de toute espèce, se disait pourtant la reine des arts et des lumières. Hélas! alors comme depuis, émeutes, sacriléges, révolutions et farces, tels semblaient être ses besoins.

Achard et son fils sont arrivés à la rue Saint-Denis sans accident fâcheux. Là, s'élevait, au coin de la rue *Grenetat*, l'hôpital de *la Trinité* (2). Le bourgeois-capitaine s'est arrêté devant une des portes de ce vaste établissement. Il a frappé, l'on a ouvert; il paie quelque argent, et il entre.

Au bout d'une allée étroite et obscure, Maurice aperçoit une salle immense de cent vingt-six pieds de long (3), au milieu de laquelle s'agite tumultueusement une assemblée extraordinaire. On y remarque des ta-

(1) *La France au quatorzième siècle*, t. III, p. 179.
(2) *Hist. de Paris*, Dulaure, t. II, p. 55.
(3) *La France sous ses rois*, t. II, p. 165.

bles où beaucoup d'individus remuent des cartons bariolés de couleurs diverses, et perdent à ce jeu leur fortune (1). Le cornet aux dés retentit; il s'y joint le bruit des damiers. Au fond de l'enceinte est dressé un théâtre où grimacent des faiseurs de tours, où bavardent des diseuses de bonne aventure, et où gambadent des animaux savans. Il y a des espèces de buffets où l'on boit; il est des groupes où l'on danse. Les sons de la vielle et du violon se mêlent à des refrains joyeux. De sombres figures errent au milieu de cette multitude bruyante et se reconnaissent à des signes convenus. Maurice est muet de surprise.

Ce lieu, non moins célèbre que le brelan de la rue *Thibaut-aux-dez*, le tripot de la rue de la Perle, la taverne de la rue Saint-Jacques, et le bal d'amour de Glatigny (2), réunissait les jeunes débauchés des écoles, les filles perdues des faubourgs, et les cons-

(1) *Les cartes*, jeu inventé pour amuser Charles VI dans sa démence. — *La France sous ses rois*, t. II, p. 166.

(2) Voyez, sur ces divers *mauvais lieux*, Tristan *le Voyageur*, t. III, p. 179 et 201.

pirateurs de la cité. Mille passions diverses y attiraient à la fois des joueurs, des ivrognes, des prostituées, des hommes d'armes, des bandits et des curieux. L'écuyer du dauphin, honteux de se trouver en pareille compagnie, jette un regard indigné sur les *agnus Dei* des danseuses (1). Les belles *à ceintures d'argent et à tasses de vermeil* sont les seules reines du bal (2). Oh! quelles reines que des femmes qui ne peuvent être aimées qu'avec dégoût et mépris, dont les faveurs sont des souillures et dont le charme mène à la honte!... Leurs fronts sont couronnés de roses, leurs joues sont couvertes de fard, leurs yeux pétillent de luxure.

Inconcevable égarement de l'humanité! Jamais, à aucune époque, l'amour des plaisirs licencieux n'avait été porté dans Paris à

(1) *La France au quatorzième siècle*, t. III, p. 255.

(2) Une ordonnance royale avait défendu les ceintures d'argent aux prostituées, et néanmoins elles en portaient toutes. — Sauval, *Antiquités de Paris*, t. III, p. 360. — Elles avaient des tasses d'argent dans lesquelles elles faisaient boire leurs amans; c'était une espèce de coupe d'amour : mais les amans payaient la boisson. — Tristan *le Voyageur*, t. III, p. 256.

un tel excès. La peste noire, au lieu de précipiter vers les églises une population frappée d'anathème, la poussait, à moitié mourante, vers l'étourdissement des orgies. Les insensés! ils demandaient en hâte à la vie toutes les joies d'un avenir sur lequel ils ne comptaient plus; ils se jetaient, tête baissée, dans les enivremens de la débauche pour y perdre la pensée du fléau, le souvenir des fautes, et les terreurs de la mort. Ils jouaient leur fortune, leur honneur, leur santé, leur existence, avec cette insouciance de l'abrutissement qui n'attache plus de prix à rien, vu que tout lui paraît perdu. On eût dit qu'ils attendaient de la dégradation un anéantissement sauveur; ils eussent rougi, dans leur brutale ivresse, d'une dépravation intérieure qui aurait reculé devant l'éclat des scandales publics. Leurs transports étaient des convulsions; leurs voluptés, du désespoir (1).

Maurice, le front courbé, s'est avancé vers le théâtre des jongleurs. Une figure qui

(1) Simonde de Sismondi, *Hist. des rép. ital. du moyen âge*, t. VI, ch. 38, p. 19. — Marchangy, *Gaule poétique*, t. VII, p. 398.

lui est connue, et qu'il ne saurait oublier, est là, applaudie par la foule ; c'était Hilarion Mathieu. Le gabeur tenait une viole, et des sons de cet instrument il accompagnait, avec un talent remarquable, les phrases chantées qu'il débitait avec une volubilité extraordinaire. Ses attitudes grotesques, ses expressions plaisantes, et son visage aussi malin que jovial, enthousiasmaient les auditeurs. Des acclamations et des trépignemens ont fait trembler les murs de la salle. Hilarion aperçoit Maurice ; son visage s'est rembruni subitement ; il s'interrompt au milieu d'une sortie burlesque ; et, comme fatigué de son rôle, il le campe là sans façon. Mathieu vient de quitter le théâtre.

Achard s'était éloigné de son fils, pour se mettre à la recherche des hommes auxquels il avait donné rendez-vous à la salle de la Trinité pour autre chose que des jeux et des danses. Maurice, pressé par la foule, eût voulu sortir de l'enceinte ; une main l'a frappé sur l'épaule. Une voix lui parle tout bas :

— Que faites-vous ici, chevalier? Vous n'êtes pas à votre place.

La personne qui lui a adressé ces mots cache son visage aux témoins. — Jeune homme, suivez-moi! poursuit-elle.

Le chevalier a obéi; c'est Hilarion qui le guide.

Ils se sont échappés furtivement de la salle par un petit couloir obscur et désert.

— Maurice! a repris Mathieu, et son langage aussi grave que mesuré n'est plus celui du *plaisantin;* Maurice! c'est sans doute Achard qui vous a entraîné dans ce lieu de perversité? En connaissez-vous le motif?

— Je n'en ai qu'une idée confuse.

— Il y a un vaste souterrain sous les murs de la grande salle. C'est là que lui et ses amis...

— Trament un complot; je le sais.

— Savez-vous aussi le serment que doivent prononcer les initiés à leurs mystères, serment qu'il faut prêter, ou mourir?

— Non.

— De poignarder Bedfort et Lancastre.

— Quelle horreur! s'écrie l'écuyer. Quoi! des meurtres! toujours des meurtres!.... N'est-ce donc que cela qu'ils savent faire! Croient-ils qu'au gré de leurs désirs on tue ainsi les princes régnans?

— La vie du plus puissant, répond le jongleur, appartient au dernier misérable qui consent à sacrifier la sienne.

— Et l'on m'outrage au point de penser ?..

— Écoutez-moi donc jusqu'au bout. Votre père s'est imaginé qu'il vous contraindrait par les séductions, la peur, la prière ou la force, à lier vos sermens aux siens, à joindre à ses poignards votre glaive. Une fois entré dans son repaire, vous n'auriez pu en sortir qu'après avoir juré l'homicide. On vous eût dit, le couteau sous la gorge : Maurice, *le serment ou la mort !*

— Achard m'eût-il laissé immoler ?...

— Le capitaine des écorcheurs, se fiant à l'empire qu'il croit avoir sur ses conjurés, s'est sans doute flatté qu'en tout état de cause il pourrait vous soustraire aux poignards des siens : il se trompe ; vous péririez.

— Les monstres !

— Ils me sont connus. Je les épie sans qu'ils s'en doutent ; et, grâce à mes talens de jongleur, j'ai le moyen d'entrer en tout lieu. Je déjouerai les noires trames : que Charles VII compte sur moi !

— Hilarion ! brave serviteur ! Mais expliquez-moi le but des assassins de Bedford et de Lancastre. Que veulent-ils ?

— Une république.

— Et comprennent-ils ce que c'est ?

— Voici comment ils se l'expliquent : un gouvernement où il leur sera loisible d'intervenir à coups de piques et de haches, quand ils le jugeront dans leur intérêt ; un pouvoir qui renversera les grands seigneurs pour les mettre en leur lieu et place ; une autorité qui livrera les dignités et les richesses à ceux qu'aura couronnés la révolte ; enfin un fouillis ténébreux où, seuls, ils pourront voir clair ; où, seuls, ils parleront en maîtres.

— Infâmes bandits !

— Fuyez, Maurice !

Hilarion a ouvert une petite porte donnant sur la rue. L'écuyer, en lui faisant ses adieux, veut lui adresser ses vifs remercîmens ; Mathieu met sa main sur sa bouche :

— Parlez de moi au fils de France, ajoute-t-il les larmes aux yeux. Servez-le bien, Maurice !... Au revoir !

CHAPITRE XIII.

Aux temps passés, lorsque de toutes parts
Nous déchiraient les discordes civiles,
L'Anglais vainqueur planta ses étendards
Sur les vieilles tours de nos villes.
Armé d'un droit qui ne périt jamais,
Charles luttait pour notre délivrance.
Prodiguant l'or pour acheter la paix,
Lancastre alors était roi des Français;
Charles Sept était roi de France.

Anonyme.

—

Soldats! il n'y a plus que deux bannières en Europe. Sur l'une vous lisez: *Religion, morale, justice, modération, lois, paix et bonheur.* Sur l'autre: *Persécutions, artifices, violences, tyrannie, guerre et deuil dans toutes les familles.* Choisissez!

Joachim Murat, roi de Naples, lors de la première restauration.

—

Je n'ai pas reçu du peuple un mandat constituant, et je suis absolument sans pouvoirs pour faire un roi, une charte et un serment. Cormenin, député, août 1830.

—

Si l'injuste emploi d'une force majeure parvenait (ce qu'à Dieu ne plaise) à placer *de fait* et jamais *de droit* sur le trône de France tout autre que notre roi légitime, nous déclarons que nous suivrons avec autant de confiance que de fidélité la voix de l'honneur, qui nous prescrit d'en appeler jusqu'à notre dernier soupir à Dieu, aux Français et à notre épée.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, 1803.

Les deux Solennités.

. . . .

L'écuyer de Charles VII est sorti de la demeure du comte de Richemont; il y a passé plusieurs heures. Est-il satisfait? son visage semble l'annoncer. En effet, le frère du duc

de Bretagne, tout entier à des sentimens de vrai patriotisme, a senti qu'il n'y avait de repos et de bonheur à espérer pour la France que sous la bannière des lis. Il a accepté le brevet de connétable que lui offrait son roi légitime ; et Maurice a complètement réussi dans cette partie de sa mission.

Néanmoins une idée l'inquiète. Il rapporte à Charles VII une réponse favorable de Richemont; mais le chef breton, prêt à prendre les armes pour la cause nationale, a mis pour condition à ses services, que Tanneguy Duchâtel, sur lequel pèse le noir soupçon du meurtre de Jean-sans-Peur, serait chassé des conseils du prince et banni à jamais de sa cour (1).

Richemont, étroitement lié avec le duc de Bourgogne, avait épousé une fille de Jean-sans-Peur; et sa haine pour Tanneguy était devenue un devoir de famille. Maurice a mis tout en usage pour changer les déterminations du futur connétable; ses efforts ont complètement échoué.

Charles VII exiler Tanneguy Duchâtel! son ami le plus dévoué! celui à qui il dut

(1) Voyez tous les historiens.

son salut lors des nuits sanglantes de mai!... Pourra-t-il s'y déterminer! Mais, d'un autre côte, Richemont lui fait espérer l'appui de la Bretagne, et, par suite, celui de la Bourgogne; de tels secours lui rendraient indubitablement la couronne; ne pas les accepter à tout prix, serait sacrifier à un attachement personnel l'intérêt de la France entière. Oh! que Charles VII va souffrir!

L'écuyer ne rapporte à son prince aucune réponse d'Isabelle; il ne retournera point à l'hôtel Saint-Paul; Richemont, qui l'en a dissuadé, lui a fait sentir la nécessité de se rendre auprès de son jeune roi sans perdre un instant. La veuve de Charles VII, se livrant à ses caprices d'amour, pourrait mettre obstacle au départ du jeune et séduisant écuyer... Maurice partira le jour même; mais, avant de quitter Paris, il songe à revoir Fleur-des-Anges.

Il traverse la grande cité. Le son des cloches fait retentir les airs; le bruit des clairons et des fanfares appelle aux pompes d'une fête la population de Paris. Le duc de Bedfort, régent du royaume, a voulu qu'on célébrât par des réjouissances publiques l'avénement

de son neveu Henri de Lancastre au trône de France. Les rues de la capitale devront être, par ordre du gouvernement, jonchées de fleurs et de verdure, parfumées d'herbes aromatiques, et radieuses des désastres du pays. Le parlement, l'armée, l'église, les fonctionnnaires publics et toutes les corporations de la grande ville seront tenus de venir, en habit d'apparat, se réjouir des glorieuses révolutions qui leur ont valu à la fois la guerre civile, l'anarchie, l'usurpation et la peste.

Il y aura banquets, joutes, carrousels, illuminations, danses, intermèdes, largesses; on a pensé que le faste et la magnificence des oppresseurs jetterait un voile merveilleux sur la misère et les désolations des opprimés. Le silence de la stupeur passera pour un enthousiasme concentré; le plus déshonorant esclavage pour l'affranchissement le plus noble. On sera forcé d'entendre cette clameur, *Vive le roi des Français!* et parce que au milieu de saletés de Paris ce cri honteux aura roulé, la créature de l'Angleterre croira être *le roi de France* (1).

(1) Monstrelet. — Juvenal des Ursins. — Villaret, t. XIV, p. 149.

L'envoyé du dauphin, examinant les somptueux préparatifs du duc de Bedfort, a remarqué la morgue insultante des vainqueurs, la sombre soumission des vaincus, et le dédain menaçant de la foule. Une table de huit mille couverts s'étendait aux bords de la Seine, et le long des murailles du Louvre, jusqu'à l'emplacement vide et marécageux nommé *les Thuileries* (1); des gens de toute classe y figurent; les plats y sont servis par de arbalêtriers à cheval; des vins précieux, versés par des sommeliers à la livrée des Lancastre, y circulent dans des coupes d'argent. Les écuyers du nouveau roi, en tuniques de satin blanc et bleu, brochées d'argent et d'or, faisaient les honneurs du banquet; ils haranguaient joyeusement les convives sur la gloire du nouveau règne. Ces hommes n'étaient pas Français (2).

(1) Tristan *le Voyageur,* t. III, p. 334.

(2) Voyez sur les fêtes somptueuses données par le gouvernement de Lancastre, tous les historiens du temps.

« *On assembla huit mille convives à des tables immenses. Il y eut plus de huit cents plats de viandes, sans le bœuf et le mouton qui furent à foison.* » La

Des hérauts d'armes, vêtus d'une cotte de velours écarlate à broderies de pierres précieuses, jetaient au peuple une profusion de monnaie en criant *largesses! largesses!* Quelques pages et damerets, portant petits chapels ombragés de plumes blanches, attiraient le regard des belles. De nombreuses troupes veillaient de tous côtés à ce que rien ne troublât la splendeur de la cérémonie; leurs étendards de diverses couleurs flottaient au-dessus de leurs têtes; et des acclamations achetées, saluant Bedfort et les siens, achevaient de compléter l'avilissement national.

On avait congédié l'assemblée des états, qui, en faveur de l'usurpation, avait voté des subsides sous le nom d'*emprunt forcé* (1). Les députés de cette assemblée anti-nationale, après avoir mis au néant toutes les lois de l'honneur tant par leurs discours que par

France sous ses rois, t. II, p. 173. « *Il y eut tables dans les rues, fontaines de vin, d'hypocras et de lait, toutes sortes d'allégresses.* » Mézerai, t. I, in-fol., p. 1026.

(1) *Chron.* de Monstrelet, ch. 229. — Anquetil, t. I, p. 173. — Villaret, t. XIV, p. 106. — Daniel, t. IV, p. 245. — Et tous les auteurs déjà cités.

leurs actes, s'étaient évanouis dans l'opprobre, comme fuit une eau bourbeuse, à travers un crible, laissant une vase infecte après elle (1).

Maurice est au logis de Caliste ; il y arrive par la ruelle déserte... O surprise ! ô nouvel effroi ! la porte y a été condamnée ; des barres de fer la traversent ; et la croix rouge y est empreinte.

Que sera devenue Fleur-des-Anges ? L'écuyer, au désespoir, court à la demeure d'Achard ; il est sous le toit paternel. Mégie s'est offerte à ses yeux.

— O ma vieille amie ! dit Maurice, prenez pitié de ma douleur ! où est mon père ? où est Caliste ?

La chambrière, à figure refrognée, mécontente de cette brusque interpellation, n'y a fait qu'une aigre réponse.

— Où bon leur semble. *Peu m'en chaille* (2).

— Ma bonne Mégie, reprend-il, pardon !

(1) *Hist. anonyme de Charles VII*, t. 1, p. 154. « *On fit taire impérieusement tout ce qui osa faire des remontrances. Les temps étaient déjà bien changés.* » — Villaret, t. XIV, p. 106.

(2) Peu m'importe.

j'étais troublé.... je craignais.... Que j'ai de joie à vous revoir! Vous étiez une mère pour moi. Embrassez donc votre Maurice!

Il l'a pressée contre son sein. — Enjôleur! réplique la vieille; ce n'est guère moi qui vous *abélise* (1) en la prévôté de Paris. Autre soin vous étreint le cœur. Mais qui touche à l'ognon larmoie... J'ai pour vous entrailles de mère. Vous me captez.... Qu'y faire?.... J'écoute.

— Où est la fille de Morand?

— Achard l'a dévalée hors Paris, et l'a tapie chez pieuses nonnains.

— Où est leur cloître?

— Point ne sais. Votre père depuis l'*engagne* de Montereau où vous étiez tous deux aux *escoutes*, ne fait plus que m'*agacier* (2). Il me muche ses faits et gestes.

— O Mégie! que je suis à plaindre! arrivé d'hier, il faut que je reparte aujourd'hui pour le midi de la France où mon jeune prince m'attend; et je n'ai pu revoir Fleur-des-Anges! Et je ne sais même pas où elle peut être!... Mégie! au nom de votre ancienne

(1) Vous *abélise*, vous charme, vous occupe.

(2) *Agacier*, quereller.

affection ! promettez-moi de veiller sur ses destins. Faites-moi dire où elle sera.

— Par qui ?

— Par Hilarion Mathieu.

— Je vous le promets, dit Mégie.

Quelques instans après cet entretien, l'écuyer de Charles VII galopait hors de Paris. Il est sur la route d'Auvergne.

Il semble porté par les vents ; il franchit les distances, sans prendre un instant de repos. Il ne s'est arrêté ni dans les bourgs ni dans les villes, soit pour se procurer un repas, soit pour s'étendre sur un lit. Ce n'est qu'*aux pierres du Pèlerin*, dressées çà et là sur la route, qu'il fait halte à longs intervalles (1).

(1) Dans la France du moyen âge on dressait, aux lieux éloignés des habitations, dans les endroits de passage, des pierres qui servaient aux pèlerins pour prendre leurs repas, pour se reposer. On les appelait *la pierre du pèlerin* ; et, autour des maisons religieuses, le long des murs des couvens, on construisait des étaux, où on déposait les choses de première nécessité pour les voyageurs. Les nobles, les seigneurs

Il n'est entré sous aucun toit ; et s'il interrompt parfois ses courses rapides, c'est seulement pour changer de monture. Il arrive, il est en Auvergne.

L'auguste héritier de Charles VI était en ce moment près du Puy, dans un vieux château nommé *Espalli* (1). Quelques nobles serviteurs, fidèles à la sainte cause du trône et de la patrie, l'y entouraient de leur dévouement. C'étaient Rieux, Narbonne, Dunois, Tanneguy, La Hire et Xaintrailles. Gloire éternelle à ces grands noms !

Le dauphin venait d'apprendre la mort de son père. Saisi d'une vive douleur, il avait versé des larmes amères ; et les compagnons de son exil avaient admiré l'amour filial de leur jeune prince, à qui les hautes dignités du monarque n'enlevaient aucune des douces vertus de l'homme (2).

Sérieux comme tous les êtres sensibles, brave comme toutes les nobles âmes, Char-

tenaient à honneur d'accorder aux voyageurs des lettres d'admission à toutes les *mangeries*. » Hennequin, *Revue de Paris*, mai 1832.

(1) Voyez tous les historiens.

(2) Villaret, t. XIV, p. 264.

les VII, que l'histoire devait surnommer *le sauveur de la patrie* (1), avait reçu en partage les plus heureux dons de la nature : la beauté, le courage, le désintéressement et la piété. Jamais prince ne sut inspirer plus d'enthousiasme à ses défenseurs. Il était vaillant, humain, reconnaissant, juste et magnanime (2). Le ciel, protecteur du beau royaume de saint Louis, fait naître exprès en France, aux époques de grandes calamités, un de ces jeunes rejetons de la vieille monarchie, qu'il appelle à en relever les ruines, à en ressusciter la gloire, et à en réparer les malheurs (3).

---

(1) Dampmartin, *la France sous ses rois*, t. II, p. 166. — Daniel et autres y ajoutent le surnom de *Victorieux*.

(2) Ancien Mss. anonyme rapporté par M. Godefroi dans son *Hist. de Charles VII*.

(3) « Sa bravoure était telle qu'on le vit combattre, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, au siége de Montereau, et que sur les remparts de la même ville il se battit corps à corps avec les Anglais. » *Hist. anonyme de Charles VII*, t. II, p. 79.

Maurice est entré dans les cours du castel d'Espalli. Il est couvert de sueur et de poussière. Il demande où est le dauphin ; on lui répond : — A la chapelle.

Il y court. La chapelle est à quelques pas du château ; elle s'élève modestement au milieu d'un bois solitaire ; ses murailles sont noires et gothiques, aucun ornement d'architecture n'y attire les regards. Son enceinte est petite et sombre.

Le fils d'Achard a pénétré dans le temple ; il en a franchi le portail. Des cris redoublés, des accens tout français retentissent aux saints parvis. Oh ! comme ils ont vibré dans son cœur ! Il s'arrête, et tombe à genoux.

Un prêtre, un simple prêtre d'Auvergne, vient d'achever le service divin. Le jeune fils de France, revêtu de la pourpre royale, est agenouillé dans le sanctuaire. Le maréchal de Rieux, Dunois, La Hire, Xaintrailles, Tanneguy Duchâtel, Narbonne, de l'Aigle et autres nobles chevaliers portant leurs costumes de guerre, leurs écus, leurs panaches, leurs fers et leurs blasons, élèvent Charles sur le pavois. L'inauguration du roi légitime se célèbre là devant Dieu, sans éclat, sans

faste, sans foule. Point d'acclamations obligées : rien que les hommages du cœur. Aucun discours, aucun serment : là toutes les âmes s'entendent. Oh! qu'il y avait assez de témoins ! le droit et la justice étaient là (1).

Maurice regarde en silence; il n'ose troubler la sainte solennité par son approche inattendue. Une blanche bannière à fleurs de lis avait été déployée au-dessus de la tête du prince. *Vive à jamais le roi Charles VII!* Et l'écho du pieux édifice répétait ce cri des fidèles : *Vive à jamais le roi Charles VII!* et la vraie France au loin répondait : *Tombe la trahison couronnée!*

Ah! l'écuyer du dauphin avait assisté, peu de jours auparavant, à la fête somptueuse de Paris. On y proclamait aussi un monarque; on y criait, *Vive Lancastre!* mais quelle différence entre les froids applaudissemens de la ville pestiférée et le brûlant enthousiasme de la chapelle solitaire! Tout l'éclat de la royauté et tous les prestiges de la ma-

(1) Monstrelet, *Chron. de France*, vol. II, fol. 1; couronnement de Charles VII. — *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I, p. 188.—Villaret, t. XIV, p. 265. —Daniel, t. IV, p. 258.

gnificence avaient été mis en œuvre aux bords de la Seine, pour imposer à la populace jouée : ici l'honneur, le dévouement et la fidélité saluaient seuls un roi proscrit, dans toute la simplicité d'une fête des premiers âges, avec Dieu, la nature et la vérité. Maurice comparait les deux scènes. Hélas! sur son trône usurpé, au sein de ses tristes splendeurs, qu'il était à plaindre et petit, celui qu'on disait *roi des Français* ! Oh ! dans son exil glorieux et dans sa pauvreté sublime, qu'il était grand *le roi de France !*

QUATRIÈME FRAGMENT.

CHAPITRE XIV.

La France soupirait après le retour de son souverain légitime, du descendant de ces rois auxquels elle a dû tant de siècles d'illustration et de bonheur.

Le duc DE CHOISEUL, mai 1814.

—

Par quelle affreuse magie, quelques hommes peuvent-ils enchaîner à leur crime tout un peuple indigné? C'est par le despotisme de la licence et la complicité de la peur. Alors que toutes les passions sont déchaînées pour encourager, pour soutenir un grand forfait, les bons citoyens versent des larmes : ils portent dans la tristesse de leurs visages une protestation craintive et fidèle; les faibles tremblent ou deviennent furieux par excès de frayeur; et le crime s'achève au milieu de cette foule qui ne le voulait pas, et peut-être par des mains qui s'étonnent, qui regrettent d'avoir été si puissantes et si cruelles.

VILLEMAIN, de l'Académie Française.

—

A sa patrie, à la France,
Par le ciel il fut donné.
Il vivra, puisqu'il est né.
Enfant de la providence,
Le malheur le grandira.
Puisqu'il vit, il régnera.

Anonyme.

—

— Duc de Mortemart! dites au roi qu'ils m'ont amené de force à Paris, mais que je me ferai mettre en pièces plutôt que de me laisser mettre la couronne sur la tête.

LOUIS-PHILIPPE Ier, 1830, *Mémoires de Mazas.*

Le Sacrifice.

Le roi Charles VII, revenu de la chapelle d'Espalli, s'est débarrassé de ses ornemens royaux. Tanneguy Duchâtel, le maréchal de Rieux, La Hire et Dunois l'ont suivi dans ses appartemens; Maurice vient d'y être appelé.

Le fidèle écuyer s'est avancé vers son maître. Il cherche vainement à surmonter sa timidité naturelle : le dauphin, qu'il vient de voir proclamer roi de France, a pris un nouveau caractère à ses yeux. C'est la patrie elle-même qui lui apparaît sous la forme gracieuse de Charles; c'est la destinée du royaume devant laquelle il lui semble incliner son front en saluant le roi légitime. Il n'a pu proférer un mot.

— Approche, mon brave Maurice ! dit le prince avec bienveillance. Ta mission a-t-elle été heureuse ? nous portes-tu de bonnes nouvelles ?

— Oui, sire ! balbutie l'écuyer. Il y a du bon dans mes dépêches. Cependant je crains... je l'avoue...

Ne crains rien, interrompit le prince en souriant : nous savons endurer le mal sans murmurer. Aussi, c'est à l'école des infortunes que nous aurons appris comment un roi doit supporter le bonheur. Qui a su souffrir avec patience saura se réjouir avec calme. Quand nous reprendrons le sceptre de nos pères, nous n'aurons le droit de faire de réprimandes à personne, car nous ou les

nôtres nous avons fait des fautes comme tous ; il ne peut plus y avoir de coupables là où chacun le fut plus ou moins ; y a-t-il possibilité de reproches et de punitions, là où il y eut communauté d'aveuglement et d'erreurs ? il nous faudra pardon mutuel pour obtenir amour général. Voyons ! de qui sont tes dépêches ?

— Je n'en rapporte point de la reine Isabelle.

— Nous ne devions point y compter. As-tu vu Richemont ?

— Oui, sire.

— Et sa réponse ?

— La voici.

Charles VII a pris les dépêches.

— Maurice ! continue-t-il avant d'en briser le cachet, parle-nous de notre capitale ; ses tyrans y sont-ils aimés ? respecte-t-on leur pouvoir ?

— Non, sire.

— Y a-t-il excès de haine contre eux ?

— Il ne peut y avoir excès de haine là où il y a excès de mépris. Les ministres de l'usurpation, qui ne savent où donner de la tête, voudraient faire de la tyrannie et ne

font que du ridicule. Ils s'en prennent à l'évêché de Paris des malédictions du royaume; le prélat de la métropole a été obligé de fuir devant leurs persécutions sacriléges, il erre caché çà et là (1). Les chefs des massacreurs de mai se jettent en vain dans l'horreur pour se sauver de la pitié. Ils n'échappent à aucun genre d'opprobre, ils font des battues générales contre la foi, le talent, le courage et la fidélité; tout ce qui est vertu leur est ennemi. Ils n'épargnent même pas les bandits auxquels ils doivent leur puissance. On les a vus égorger l'insurrection qui les a couronnés. Le sang leur est en bonne ordeur, mais ils n'y nagent pas, ils s'y noyent.

— Sans doute, a dit le comte de Rieux, Paris les abreuve d'outrages?

— Moins qu'autrefois, répond Maurice; l'insulte, pour peu qu'elle se respecte, ne descend plus si bas maintenant.

Le roi parcourait ses dépêches, une exclamation de joie lui est échappée.

(1) Il resta long-temps caché dans l'abbaye St-Germain-des-Prés. On ne lui laissa aucun repos. Les persécutions qu'il subit furent affreuses. — Villaret, t. XIV, p. 255.

— Dieu nous est en aide, messieurs ; le comte de Richemont est à nous.

— Et par conséquent la Bretagne, ajoute vivement Duchâtel, et peut-être même la Bourgogne !... Ah ! la monarchie est sauvée.

Charles continuait sa lecture. Un sombre nuage a passé tout-à-coup sur ses traits; l'expression de la douleur a décomposé son visage ; la lettre échappe de ses mains.

— O ciel ! s'écrie Dunois alarmé, quelque nouvelle désastreuse !...

— Hélas ! a répliqué le monarque, je n'aurais pu prévoir un tel coup... Duchâtel ! continue-t-il d'une voix lente et creuse ; Richemont ne consent à embrasser notre cause qu'à des conditions que nous ne pouvons accepter.

— Elles seraient donc funestes au trône ! reprend vivement Tanneguy. Elles seraient donc déshonorantes pour le royaume, contraires aux vœux de la nation, nuisibles à l'intérêt général ?

— Non, dit Charles les yeux baissés, non, c'est mon cœur seul qu'elles blessent.

—Sire ! a répliqué Duchâtel, songez, avant tout, à la France. Votre grande âme est faite

aux grands sacrifices ; ce n'est pas pour soi qu'on est roi. Songez que l'appui de Richemont, frère des ducs de Bretagne et de Bourgogne, vous ouvre une carrière de triomphes. Oh ! ne refusez point ses services ! et, si l'honneur français le permet, cédez à ses vœux quels qu'ils soient !

— Ne le nommez-vous pas connétable ? a demandé Xaintrailles au prince.

— Il en accepte le brevet.

— Que veut-il donc ? dit Tanneguy.

Charles VII a jeté un regard tendre et abattu sur le dévoué Duchâtel. Il lui présente la dépêche de Richemont :

— Lis ! et tu comprendras ma douleur.

L'ancien prévôt de Paris s'est hâté de prendre communication de la lettre du chef breton : il a pâli en l'achevant. Puis, il se jette aux pieds de son prince.

— Sire ! si jamais vous attachâtes quelque prix à mes services, voici l'instant venu de m'en donner une preuve éclatante. Je ne vous ai encore demandé aucune grâce : j'ose en implorer une aujourd'hui : refuserez-vous ? C'est la première.

—Fidèle et brave Tanneguy ! répond Char-

les avec une émotion toujours croissante : nous ! te refuser quelque chose ! Dieu nous en garde ! Explique-toi.

— Richemont, continue Duchâtel, demande mon bannissement. C'est une condition immuable. Eh bien ! que son vœu soit exaucé. Ma misérable vie et ses félicités peuvent-elles être de quelque poids dans la balance où se pèsent les destinées d'un royaume ! Ne sera-ce pas une assez brillante illustration pour moi que d'avoir été à même de me sacrifier utilement pour ma patrie !.... Ne deviens-je pas immortel si j'emporte un regret de Charles !... Quel beau rôle j'ai à remplir ! Oui, j'en remercierai la haine à qui je l'aurai dû. Un soupçon de meurtre pesait sur moi, mes ennemis m'en lavent eux-mêmes en mettant mon âme à l'épreuve. L'histoire écrira sur ma tombe : *Un aussi fidèle sujet ne put pas être un vil assassin.*

Mon prince ! nous sommes à une époque de troubles où toutes les grandeurs françaises, à votre exemple, doivent passer, comme à l'étamine, par les persécutions et l'exil. Sire ! voyez-moi à genoux, tremblant, prosterné, les mains jointes ! Ne m'accablez point

par un refus. Laissez-moi me mettre à la hauteur d'une position sublime. Jugez-moi fait pour un grand acte. Oh ! l'exil ! l'exil ! J'en suis digne.

Une larme brûlante a sillonné les joues du jeune prince. Elle est tombée sur la main de Tanneguy que Charles pressait dans la sienne.

— Voilà donc ! s'écrie avec amertume le noble fils de France, voilà donc le pouvoir suprême! Voilà mon début sous la pourpre! ... O magnanime Duchâtel ! je ne veux pas de couronne s'il faut la payer au prix de tous les sentimens généreux, au prix de toutes les affections humaines. Commencer mon règne par une lâcheté ! bannir l'amitié ! abjurer la reconnaissance ! Non, non, je n'y puis consentir. Je suis né roi, je saurai l'être. Je préfère une noble infortune à des prospérités dégradantes. Lève-toi !..... Tanneguy !..... lève-toi. L'usurpation fait tuer ses défenseurs quand elle y voit gain et profit, cela lui va, car c'est infâme. Mais moi ! monarque légitime, faire marchandise de mes braves ! trafiquer de mon propre honneur ! proscrire mes soutiens ! jamais. Reste ! Tanneguy !...

point d'exil. Point d'exil... autre que le mien. Peut-être y devrons-nous demeurer, oui, tous..... abandonnés..... Eh qu'importe! On y est bien, messieurs : tous ensemble.

Charles a voulu sortir de la salle. Duchâtel s'élance après lui.

— Sire! a-t-il repris avec force, vous pouvez ne pas acquiescer aux propositions de Richemont; mais vous ne pouvez m'empêcher de souscrire aux conditions qu'il impose à mon dévouement. Je veux partir... je partirai. Rien ne m'arrêtera, mon prince, ni ordres, ni prières, ni force. Si j'étais assez peu Français pour oser agir autrement, celui que vous nommiez votre ami serait indigne de ce titre. Tanneguy se doit à Charles VII; Charles VII se doit à la France : nos devoirs, à tous, sont écrits. Ce n'est pas mon roi qui me chasse; c'est ma volonté seule qui m'exile. Adieu, mon jeune prince!.... Adieu, sire!

— Arrête! s'écrie le monarque.

Et, saisissant le bras de Duchâtel, il l'attire à lui et l'embrasse (1).

(1) Ce sublime dévouement de Tanneguy Duchâtel est rapporté avec enthousiasme par tous les historiens. C'est une des belles scènes du moyen âge.

Le maréchal de Rieux s'est approché de Maurice :

— Jeune homme ! lui dit-il d'un ton froid, votre mission est achevée.

Le fils d'Achard a dû comprendre.

— Je sors, répond-il brusquement.

Il avait ses yeux pleins de larmes.

— *Histoire anonyme de Charles VII*, t. I, p. 247. — *Histoire mémorable des grands troubles du royaume sous Charles VII*, par Alain Chartier. Nevers, 1594, in-4°. — Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, 4me partie, p. 155 et 193. — Lévesque, t. IV, p. 43. — Anquetil. — Villaret. — Daniel. — Mézerai.

CHAPITRE XV.

Depuis long-temps nous n'avons été aussi libres qu'en présence des étrangers en armes.

... Ils sont nos alliés, *nos amis*.

BARBÉ-MARBOIS, mars 1814.

Je veux mourir aussi. . . . . . .
Nous dormirons tous deux dans le même cercueil,
Mon cœur n'est point formé d'une roche sauvage;
Et mon âme n'est point comme ces flots errans,
Qui, bercés par le calme ou gonflés par l'orage,
A travers les écueils roulent indifférens.

Poésies d'OSSIAN.

Grâces soient rendues au prince éclairé qui vient dans l'intérêt de son peuple unir les monumens impérissables de *la monarchie légitime* aux droits imprescriptibles de la nature et de la raison!!!

DUMOLARD, juin 1814.

Terre des lis! tressaille d'allégresse!
Il s'est levé l'astre libérateur;
Frappez des mains, belliqueuse jeunesse,
Et saluez l'aurore du bonheur.

Mémorial bordelais, octobre 1820.

Ils ne savent pas plus où ils vont qu'ils ne savent d'où ils viennent. CORMENIN, 1832.

Ah! les Français ne mériteront jamais le bonheur d'avoir pour roi ce bon prince, ce vrai chevalier, ce modèle de l'honneur *. GUIZOT, Gand, *Cent jours*.

* Charles X.

Le Désespoir.

La monarchie de saint Louis semblait toucher alors à sa ruine complète. Le roi proscrit n'avait ni trésors ni armée. Presque tous ses états étaient au pouvoir de l'usurpateur, et peu de journées se passaient qu'il n'apprît de nouveaux désastres (1).

(1) Voyez tous les historiens.

Cependant les princes de la maison de Bourbon, d'Alençon et d'Anjou prenaient en secret sa défense (1). Les Foix, les Périgord, les Armagnac, les Beaumont et une grande partie de la noblesse française s'étaient ouvertement prononcés en faveur de la dynastie légitime (2). Charles VII voyait arriver successivement à sa petite cour du Puy des bannerets et leurs gens de guerre. Les seigneurs de l'Auvergne, du Bourbonnais, de la Guyenne et du Languedoc avaient armé pour lui leurs vassaux (3). Des étrangers même étaient accourus à son aide; le comte de Douglas lui avait amené une cohorte assez considérable de gentilshommes écossais (4). Le duc de Milan lui avait envoyé plusieurs

(1) *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I, p. 188.— Daniel, p. 271.

(2) Monstrelet. — Daniel, t. IV, p. 271. — Alain Chartier.— Lévesque, t. IV.—Mézerai.— Lévesque, *la France sous les Valois*, t. IV.

(3) Anquetil, t. III, p. 182.

(4) *Hist. du héraut de Berry*. — *Hist. de Charles VII*, Alain Chartier.—*Hist. anonyme de Charles VII*, t. I. — Lévesque, t. IV. — Daniel, t. IV, p. 264.—Mézerai, in-fol., t. II.

détachemens italiens (1). L'Espagne lui avait offert quelques troupes (2). Mais que ces renforts étaient faibles, comparativement à ceux que recevaient chaque jour Bedfort et Lancastre ! L'Angleterre avait couvert la France de ses légions. De nombreuses levées s'opéraient dans toutes les provinces soumises au pouvoir usurpateur (3). Les tyrans de la capitale ne manquaient ni d'argent ni d'hommes. Ils avaient juré d'exterminer Charles VII ; et, déjà près de fondre sur lui, la tempête allait éclater.

Le fils de France, fort de la justice de sa cause, comptait sur Dieu et son épée. Le frère des ducs de Bretagne et de Bourgogne, en se réunissant à lui, pouvait changer les destinées de Lancastre. Repousser les services de Richemont, en pareille circonstance, eût été une faute inexcusable, eût paru l'acte d'un insensé. Le maréchal de Rieux, le comte de Dunois, La Hire et Xaintrailles ont joint leurs sages représentations aux prières tou-

(1) Mêmes auteurs.
(2) Mêmes auteurs.
(3) Monstrelet, fol. 15. — Registres du parlement en 1424.

chantes de Tanneguy Duchâtel; et le monarque, long-temps inébranlable, a senti qu'il fallait céder. La puissante voix de la patrie exige un sacrifice héroïque; et le sacrifice aura lieu (1).

Charles VII, avant de partir pour les camps, a fait un appel à son peuple. Il convoque, en Auvergne, une assemblée d'états généraux; et des députés de diverses provinces accourent en foule à sa voix. Le roi proscrit parle aux consciences; il y trouve un secret auxiliaire, une force mystérieuse qui l'entend et qui lui répond. Il s'est créé peu à peu un parlement, des finances, une administration, des alliés, une cour, une armée; ce ne sont encore que des germes, mais ils

(1) Tanneguy vint à bout de forcer Charles VII à consentir à son départ. Le roi, au désespoir, voulut du moins le combler de bienfaits. Il l'envoya à Beaucaire avec le titre de gouverneur, le titre de prévôt de Paris, des pensions énormes et une garde d'honneur. Il prit son neveu près de lui, et en fit son grand écuyer. — Voyez les auteurs déjà cités.

vont s'étendre et grandir. Lancastre a tout en grand sur ses terres, tout y va décroître et mourir : car, au tant beau pays de France, il n'y a de vie et d'avenir que là où il y a justice et droit.

Maurice, aimé du jeune monarque, est admis au cercle royal. Il y a retrouvé Éthelinde. La belle duchesse, objet de l'admiration générale, a tous les paladins à ses pieds. Des nuées d'encens l'environnent, et Charles l'adore en secret.

Le fils d'Achard, attiré malgré lui vers l'enchanteresse, résiste, autant qu'il lui est possible, à son invincible puissance. Il ne l'éloigne pas de sa pensée, il la repousse; il ne fuit point, il combat. Il s'enveloppe du souvenir de Fleur-des-Anges, comme d'un talisman souverain. Il s'arme de l'amour contre l'amour. Il se juge fort, parce qu'il se fait téméraire. Il se croit vainqueur, parce qu'il lutte.

Éthelinde, depuis quelques jours, a laissé tomber sur lui des regards plus bienveillans encore que de coutume; et, tandis que ses froides paroles tiennent à une distance respectueuse les premiers suzerains du royaume,

ses doux accens attirent vers elle un humble servant d'armes du prince. Oh ! que de séductions pour Maurice ! la duchesse de Villa-Rose le cherche dans les rangs obscurs, et le distingue de la foule. Les bannerets envient le soldat. Éthelinde, en le remarquant, a dirigé sur lui l'attention des belles. Il est devenu l'écuyer à la mode. La reconnaissance et l'orgueil le poussent aux genoux d'Éthelinde. Il a plus que l'amour à vaincre.

Charles s'est attaché à lui ; il le comble de ses faveurs ; et, dans son intimité, l'entretenant familièrement de ses craintes et de ses espérances, il lui ouvre parfois son cœur. Le monarque ne s'est nullement aperçu du penchant de la brillante duchesse pour le bel écuyer ; il l'aime chaque jour davantage.

Un matin, seul avec le fils d'Achard,

— Maurice ! dit le jeune prince, je viens de recevoir des nouvelles de notre bonne ville de Paris. Le mécontentement s'y accroît ; le commerce y est complètement mort. Plus de beaux-arts, plus d'industrie (1). Des soulève-

(1) Villaret, t. XIV, p. 246.

mens s'y font en ma faveur (1). La misère y est telle que le parlement, n'ayant pas de quoi s'acheter les choses les plus communes et les plus indispensables, a déclaré ne pouvoir, faute de parchemin, détailler sur son mémorial les solennités de l'avénement du nouveau roi (2). Notre mère Isabelle, indignement traitée par ceux à qui elle m'a sacrifié, traîne dans la solitude de l'hôtel Saint-Paul une vie honteuse et lamentable (3). Son dénuement y est si complet, que les vivres de première nécessité manquent à elle et à sa maison (4). Et pourtant les impôts augmentent, l'usurpation est gorgée d'or (5).

— Sire! quand viendra Richemont?

— Notre pacte va se conclure; nous de-

(1) Monstrelet, *Chron.*, ch. 265.—Daniel, t. IV, p. 250.—Villaret, t. XIV, p. 150, 275.

(2) Registres du parlement, 24 novembre 1423.—Villaret, t. XIV, p. 222.

(3) *Abandonnée de tout le monde, environnée de ses seuls remords, couverte d'opprobres, elle manquait même du nécessaire.*—Villaret, t. XIV, p. 222.

(4) *Journal de Charles VII.* — Et tous les historiens.

(5) Voyez les auteurs déjà cités.

vons nous voir à Angers (1). Il y joindra ses troupes aux miennes. Les pays en deçà de la Loire se déclarent hautement pour nous ; et nous partirons dans trois jours.

En prononçant ces derniers mots, il laisse échapper un profond soupir ; Maurice en a paru étonné.

— Je l'avoue, a repris le roi, je regrette la paix d'Espalli ; mon exil a eu ses douceurs. On a le cœur plus aimant dans l'adversité, on y connaît mieux ses amis. Il n'y a de véritable infortuné que celui qui est mort à toutes les affections de la vie ; ai-je été malheureux ? pas encore. Les vraies émotions du sentiment sont étouffées dans la prospérité, ce n'est pas la région qui leur convient. Oh ! combien on s'attache à ceux qui, aux jours mauvais de la souffrance, ont fait cause commune avec vous ! on est sûr de ceux-là, Maurice. Le lien qui s'est formé dans les peines est de ceux que rien ne peut rompre. Nous vivions ici en toute confiance ; il n'y avait ni lâches ni traîtres.

(1) *Annales de France*. — *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I. — Daniel, t. IV, p. 275.

La douce mélancolie de ces paroles a ému l'écuyer fidèle.

— Sire! quand Paris vous connaîtra, quand la France vous sera rendue, vous serez aimé partout de vos peuples.

Charles a souri légèrement.

— Pas de flatteries, répond-il. C'est trop tôt, l'heure n'en est pas venue. Attends que le roi soit au Louvre.

— Le Louvre est pour moi où vous êtes, a répliqué Maurice avec feu. Un fils de France est aussi grand dans l'exil que sur le trône: il a partout ses droits et son nom. Le palais ne fait pas plus l'homme que la pourpre ne fait le roi.

— L'Auvergne, continue l'écuyer, aura bien mérité de la France. Dans les fastes du temps présent, *place* à l'immortelle résidence d'Espalli! *Arrière* la misérable hôtellerie de Lutèce, où le passant couronné fit halte!...

Charles est tombé quelques instans dans une sombre rêverie; puis, revenant à l'entretien.

— Maurice! poursuit-il avec abandon et confiance, je vais te parler franchement. L'amour est venu troubler ma vie. J'en suis

désolé ; mais qu'y faire ! Un pénible chagrin m'oppresse au moment où l'armée m'appelle.... Il faut se séparer d'Éthelinde.

Le fils d'Achard n'a pu cacher son trouble involontaire. Charles VII, qui le regardait attentivement, s'étonne de son extrême embarras.

— N'as-tu jamais aimé ? lui dit-il.

— Si j'ai aimé ! répond l'écuyer. Moi!..... Oui, j'ai juré amour éternel.

— Éternel ! c'est bien long, Maurice : reprend gaîment le jeune roi. Ta dame est en Auvergne ?

— Non, sire.

— Comment l'appelles-tu ?

— Fleur-des-Anges.

— Nom charmant !... Lui es-tu fidèle ?

— Je n'aurai jamais d'autre épouse.

— Bien. Nous serons à ton mariage. Tu recevras de nous Fleur-des-Anges.

— Tant de bontés ! mon prince.....

— Tais-toi ; il ne faut remercier que ceux à qui les bienfaits coûtent. Maurice ! que tu es heureux ! Tu peux épouser qui tu aimes. Moi ! pauvre esclave des grandeurs !..... Allons ! voilà les sombres pensées qui me re-

viennent. L'amour va si mal à la pourpre! J'aimerais mieux être un de mes soldats..... Oh non, cependant : *Roi de France! roi de France!* Quel beau destin! Maurice, je pense là tout haut : j'aurais tort, si ce n'était toi. D'ailleurs ne suis-je pas excusable de me livrer à l'amour, d'éprouver des regrets, d'avoir des momens de délire? Je suis homme, et n'ai que vingt ans.

L'entrée de plusieurs seigneurs a interrompu le monarque. Le maréchal de Rieux a tiré Maurice à l'écart.

— J'ai à vous parler en particulier, lui dit-il d'un air grave et sombre.

— Maréchal! je suis à vos ordres.

Ils sont déjà sortis du palais.

— Jeune homme! a repris le haut dignitaire, réunissez toutes les forces de votre âme pour supporter avec courage et dignité le coup inattendu que je vais vous porter. Je n'userai point de ces longs détours et de ces vains ménagemens qui ne conviennent qu'aux âmes vulgaires. Je vais aller au fait brusquement. Montrez-vous digne du nom d'homme. Je viens de recevoir des nouvelles de Paris. La jeune fille qui vous était chère, enfer-

mée dans un couvent par ordre d'Achard, y avait porté avec elle le germe de l'horrible maladie qui dépeuple la France. Les secours de l'art ont été infructueux ;... et Caliste a cessé de vivre.

Maurice a poussé un cri déchirant.

— Elle est morte !... répète-t-il. Morte !..

Il n'a pu continuer; de longs sanglots coupent le passage à sa voix. Le maréchal l'entraîne hors des murs de la ville. Il le laisse exhaler librement son désespoir. Maurice, tantôt appuyé contre un arbre avec une figure de résignation, tantôt marchant à grands pas avec un air d'égarement, se livre à toutes la violence de ses regrets. La vraie douleur est éloquente. Le comte de Rieux, malgré sa froideur glaciale, n'a pu s'empêcher de compatir aux tourmens du fils d'Achard. Son œil s'est humecté de pleurs ; et l'âme reconnaissante de Maurice en a été vivement touchée.

— Vous me plaignez ! dit-il lentement. Vous prenez intérêt à moi ! Pardon, à peine vous voyais-je. Je dois vous sembler bien ingrat. Vous êtes là..... depuis long-temps.... et je ne vous ai rien dit encore : et cepen-

dant vous me parliez ! vous me consoliez.... comme un père. Oh! mieux qu'un père, cent fois mieux. Cela fait du bien, je le sens. Je vous remercie. — O Caliste !....

Les grandes souffrances, comme les grandes joies, renversent, dans leurs premiers transports, les barrières artificielles qui séparent les hommes. L'écuyer a oublié le rang du maréchal, sa naissance et ses dignités; il s'est précipité dans ses bras, il pleure appuyé sur son sein.

— Maurice ! a repris le comte en le pressant avec affection contre son cœur, vos destinées futures m'occupent. Il faut vous rendre digne de l'attachement que je vous porte. J'ai pleuré Caliste avec vous : justes regrets, je l'ai connue. Mais un brave perdrait bientôt ce beau nom s'il ne se montrait pas plus fort que la douleur. L'amant a rempli son devoir, que le guerrier fasse le sien.

— Parlez! dit le jeune homme abattu. Je suivrai vos sages conseils.

— Votre patrie a besoin de vous, a répliqué l'illustre chef. Votre roi vous appelle aux camps.

— Ah! partons! partons pour l'armée! s'é-

crie l'énergique soldat relevant un front mâle et fier. Oui, c'est le champ d'honneur qu'il me faut. Là, je pourrai mourir noblement.

— Mourir! répond le maréchal. Ce n'est pas là le souhait qu'il convient à un Français de faire, lorsque sa vie peut être utile. Une grande carrière vous est ouverte; laissez-moi diriger vos pas.

— Qui, vous?... noble comte!...

— Moi-même. Ne m'interrompez plus, écoutez. Le monarque, qui vous protége, aime à élever ses favoris. Mais, ne vous eût-il pas distingué, il n'en tiendrait pas moins à vous, sans lui, sans le secours d'aucun prince, de parvenir au plus haut rang. Apprenez que ma propre nièce, la duchesse de Villa-Rose, l'objet de l'admiration publique, Éthelinde peut être à vous.

— Ciel! qu'ai-je entendu! Éthelinde!

— Lorsque Fleur-des-Anges vivait, poursuit le maréchal avec calme, je vous éloignais de ma nièce. J'aurais alors vu avec mécontentement un chevalier français infidèle à sa dame. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Maurice! vos nœuds sont rompus. Vous êtes libre...

— Libre !... Non.

Et le fils d'Achard, irrité, a fait tonner ces mots sur ses lèvres. Il s'est éloigné du vieillard. Le désordre le plus complet est dans ses esprits.

— Eh quoi ! reprend-il avec l'accent de l'indignation, me parler d'un nouvel amour quand la tombe de Caliste est à peine refermée, quand sa dépouille est chaude encore !... Me parler d'un futur hymen quand je n'ai que mort dans le cœur ! Ah ! c'est un outrage sanglant ! M'a-t-on cru fait pour le subir ? Haute fortune, illustre dame, grands destins, brillante carrière, voilà, en termes emphatiques, le baume humiliant et les consolations dégradantes qu'on jette à ma profonde douleur !... L'ambitieux me mesure à sa taille. Une autre amie que Fleur-des-Anges ! et cela dès demain, ce soir, eh ! pourquoi pas à l'instant même !... Malédiction sur ma tête ! j'y sens un chaos qui me brûle.

Le maréchal de Rieux ne s'est point offensé de cette explosion de regrets et de désespoir.

— Éthelinde, continue-t-il d'une voix grave, ignorait l'existence de Fleur-des-An-

ges lorsque vous vîntes à Montville. Elle ne savait pas alors que vous aviez engagé votre foi. Je parlai... mais il était trop tard. Depuis, elle m'ouvrit son cœur; et lorsque je connus son amour...

— Son amour! interrompt Maurice. Quoi! la duchesse de Villa-Rose vous aurait dit qu'elle m'aimait!..... c'est elle qui aurait songé....

— A s'unir à vous; oui, Maurice.

— Et vous pourriez y consentir?...

— Je n'y mettrais aucun obstacle.

L'écuyer de Charles VII s'est frappé le front avec violence. Il porte sa main à ses yeux comme s'il eût voulu les fermer à la lumière. Il lutte, il se débat, il s'emporte.... mais c'est maintenant contre lui-même; car, aux dernières paroles du maréchal sur les sentimens d'Éthelinde, il a senti je ne sais quel mouvement d'orgueil et de joie qui lui faisait battre le cœur. Son désespoir en a redoublé.

— La duchesse, murmure-t-il, est aimée de Charles... du roi.

— Elle vous préférerait au trône.

— On ne le lui a pas offert.

— Elle n'ignore pas les bruits répandus dans le public sur l'amour du prince pour elle. Si ces rumeurs vous inquiètent, elle quittera la cour et l'Auvergne. Le voulez-vous ?

— Je ne veux rien. Homme barbare et sans pitié qui me torturez à plaisir! pourquoi m'avoir choisi pour victime? qui vous a prié de vous intéresser à moi? vous ai-je demandé pour mon guide? Au nom du ciel! retirez-vous ; je ne veux ni rang ni fortune.

— Vous refusez donc Éthelinde?

— Moi, la refuser! quel langage! Dégrader votre nièce au point d'oser faire entendre qu'elle a été offerte et repoussée!... elle! et par un obscur servant d'armes!... Où suis-je! Qu'ose-t-on me dire! Ah! ma tête... ma tête se perd.

Il s'est jeté sur un tertre de gazon, il se tord les mains, il se roule; le malheureux n'est plus à lui.

— Maurice, dit le chef d'un ton froid, il me paraît évident, par cette dernière réponse, que vous ne sauriez vous décider à un refus irrévocable. Adieu; le temps fera le reste; la raison vous reviendra. Du calme! nous

nous reverrons ; Éthelinde quittera la cour.

— Non ; ce serait un engagement, s'écrie Maurice avec impétuosité. Qu'elle reste !..... le roi m'a parlé. Je serais un traître aux yeux du roi ; lui qui m'aime, il me haïrait !

— J'irai parler au prince, moi-même ; je me charge d'ouvrir ses yeux. Charles n'a pas une âme vulgaire ; j'obtiendrai son consentement ; j'y vais de ce pas.

— Arrêtez ! Un obstacle, plus insurmontable que tous les autres, existe entre votre nièce et moi. Vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre. Ma naissance...

— Je la connais. Vous n'êtes pas de noble lignage. N'importe ! le roi pourra lever cette difficulté à ma prière, en vous concédant de hauts titres. Il le fera, je puis en répondre.

— Ce n'est pas cela, maréchal ! vous n'avez pas saisi ma pensée ; vous croyez seulement que mon origine est commune : elle est bien pire... elle est honteuse.

Le comte de Rieux a pâli ; une inconcevable agitation a bouleversé ses traits habituellement impassibles.

— Que voulez-vous dire, Maurice?

Le jeune homme a souri d'un air triom-

phant. Persuadé qu'il vient de placer entre Éthelinde et lui une barrière indépendante de sa volonté, et certain qu'il rompt l'hymen projeté sans y coopérer par lui-même :

— Oui, maréchal, continue-t-il, la duchesse de Villa-Rose ne peut descendre jusqu'à moi sans s'avilir ; vous ne pourriez le permettre sans vous déshonorer. Mon origine me dégrade ; mon nom flétrirait votre nièce ; je suis d'une race maudite. Comte ! mon grand-père était Juif.

L'illustre vieillard, au commencement du discours de l'écuyer, était livré à l'anxiété la plus vive ; et Maurice s'attendait à le voir frémir à ces terribles mots : ÉTAIT JUIF. Quel étonnement l'a saisi ! Le comte a paru, au contraire, dégagé d'un poids horrible... Son angoisse est passée ; il respire librement ; son visage redevient calme, et sa bouche a retrouvé un sourire.

— Votre aïeul un Juif ! répond-il ; non, Maurice, on vous a trompé.

Le jeune homme reste confondu. Voit-il tomber avec douleur l'obstacle qu'il avait élevé avec transport ?... il n'oserait se le demander.

— Je n'ignore pas, poursuit le maréchal, qu'il y a quelque chose d'inconnu et de douteux dans la vie de vos grands parens, mais j'en éclaircirai le mystère; et, pour y réussir à mon gré, je me rendrai moi-même à Paris. Du courage! mon cher Maurice! Éthelinde m'attend : je vous laisse.

Il s'éloigne d'un pas rapide. Le fils d'Achard n'a eu ni la force de l'arrêter ni le courage de le suivre. Une fièvre ardente l'a saisi; des frissons parcourent ses membres; il se traîne péniblement vers sa demeure; et là, un sommeil léthargique l'arrache à ses brûlantes pensées.

L'aurore a paru; il se lève; son entretien de la veille est revenu à son souvenir.

— Morte ! se répète-t-il à lui-même; morte !... mais m'a-t-il dit la vérité ce vieillard inexplicable !.... pourquoi s'attache-t-il à moi! Dans quel enfer il m'a plongé! Cet homme est un génie de ténèbres; et, près de moi, même en essayant le bien, il n'a jamais fait que le mal!....

Il s'élance hors de sa chambre avec précipitation.

— Qu'aura-t-il dit à Éthelinde! il l'aura

peut-être trompée aussi. Je veux la voir : courons auprès d'elle.

Il s'est rendu chez la duchesse.

— Seigneur ! lui répond un concierge, ma maîtresse a quitté la ville ; elle est partie cette nuit même.

— Partie !... s'écrie Maurice ; déjà !

Il vole chez le maréchal ; il y apprend qu'il s'est mis en route pour Paris après de courts préparatifs. L'illustre chef est déjà loin.

Maurice, éperdu, égaré, se dirige vers le palais du roi. Charles VII a été visiter Saint-Laurent-du-Puy et prier sur le tombeau de Duguesclin (1). L'écuyer veut aller rejoindre son maître, mais les divers coups qu'il a successivement reçus ont porté une atteinte grave à ses facultés morales et physiques. Ses forces l'abandonnent ; sa tête est pesante ; ses idées se perdent ; sa vue est embarrassée ; il rentre chez lui pâle et défait.

— Je me meurs, dit-il d'une voix lugubre aux gens de sa maison.

(1) C'est dans ce tombeau que sont les entrailles de Duguesclin. Voyez sur la visite de Charles VII à St-Laurent et sur le tombeau de Duguesclin, *le Puy en Velay*, par Ch. Nodier et Taylor. *Revue de Paris*, mai 1832.

Un mire, accouru promptement, le regarde et jette un cri de terreur.

— Il est perdu, murmure-t-il. Quels symptômes !... *La peste noire !*

CHAPITRE XVI.

Ils avaient bien raison, ces sages qui voulaient ouvrir les portes aux fils du grand Henri.

MERILHOU, en 1820.

—

Quoi! dirions-nous au roi : *Vous avez cru aux Français ; nous vous avons entouré d'hommes et rassuré par nos sermens..... Vous avez cru trouver une nation, vous n'avez trouvé qu'un troupeau d'esclaves parjures !....*

BENJAMIN CONSTANT, mars 1815.

—

Tant que se perpétuera la race de nos rois légitimes, la France sera son héritage et les Français sa famille; ainsi la raison le conseille, l'expérience l'enseigne, la loi l'ordonne, la justice le proclame.

Le président SÉGUIER, en avril 1814.

—

L'usurpateur nous méprise assez pour croire que nous pouvons abandonner un souverain légitime et bien-aimé pour partager le sort d'un homme qui n'est plus qu'un aventurier. Il le croit, l'insensé!.... Soldats! l'armée française est la plus brave armée de l'Europe ; elle sera aussi la plus fidèle. Ralions-nous autour de la bannière des lis!.... A notre tête est un prince, le modèle des chevaliers français *.... etc.

Le maréchal SOULT, 8 mars 1815.

* Charles X.

Le Départ.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Une pieuse servante de Dieu, attachée à l'hô-

pital du Puy, avait constamment veillé sur Maurice pendant sa longue maladie. Le plus habile *mire* de l'Auvergne avait été chargé par le monarque de prodiguer au fils d'Achard les soins les plus empressés. C'était un de ces docteurs qui sur les malheureux vagabonds dont ils pouvaient s'emparer, aimaient à faire de savantes expérimentations. L'Esculape auvergnat ne cessait d'étudier la peste noire sur les nombreuses victimes qui imploraient les secours de son art ; aussi une foule d'essais et de médicamens de son invention lui avaient donné de vastes connaissances sur ce qui pouvait hâter la mort des pestiférés. Tout portait à croire qu'aux jours de la cessation du fléau, le mire commencerait à être éclairé sur la manière de le combattre victorieusement.

Le docteur se serait bien gardé néanmoins de faire sur Maurice quelque épreuve dangereuse ; le roi lui avait promis une somme énorme, s'il conservait les jours de son écuyer; et la forte constitution du fils d'Achard était capable de triompher non-seulement des atteintes de l'épidémie, mais des drogues du médecin.

Maurice avait été transporté, par ordre du prince, dans une maison de campagne éloignée du Puy. Aucune dépense n'avait été ménagée pour obtenir sa guérison. Il a repris peu à peu ses esprits, sa mémoire et ses forces; il a appris avec attendrissement combien Charles s'était occupé de lui; il s'est fait raconter avec détail les circonstances de sa maladie. Le jeune écuyer est sauvé.

Charles VII, peu de jours après le départ d'Éthelinde, s'était mis en campagne avec la petite armée qu'il avait réunie, et s'était porté sur la Loire, où Richemont devait le joindre. Hélas ! il avait compté sur des succès; il ne devait ressaisir sa couronne qu'après une longue suite d'épreuves.

Bien des mois s'étaient écoulés. Richemont, la Bretagne et la Bourgogne ne se sont pas encore déclarés contre l'usurpation. Les troupes du roi légitime, trop inférieures en nombre à celles de l'ennemi et décimées par la peste noire, ont été partout repoussées (1).

(1) *Hist. de Charles VII.* — Alain Chartier. —

L'échec de Cravant leur avait été funeste (1); le combat de Verneuil complète leurs désastres. Charles VII y perd le quart de ses bataillons. Douglas y périt avec presque tous ses Écossais ; le vicomte de Narbonne et la fleur des gentilshommes dévoués au roi restent sur le champ de bataille ; le duc d'Alençon, prince du sang, et une quantité de bannerets, sont faits prisonniers ; le trésor de l'armée et le bagage de ses chefs tombent au pouvoir de Bedfort. Charles VII semble perdu (2).

Ces nouvelles déplorables n'ont pu être cachées à Maurice. Chaque jour, il adresse de nouvelles questions à ceux qui l'entourent ; chaque jour, il apprend de nouveaux revers :

Monstrelet.—Juvenal des Ursins.— Lévesque, t. IV.

(1) *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I. — *La France sous les Valois*, t. IV. — Anquetil, t. III, p. 181.

(2) Le désastre de Verneuil fut effroyable. Charles VII était alors dans un état si désespéré, qu'il n'avait souvent pas de quoi dîner. La Hire et Xaintrailles, étant venu le voir peu après la défaite de Verneuil, le trouvèrent dînant avec une queue de mouton : ils en eurent le cœur navré. *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I, p. 226. — Rapin Thoyras. —

tantôt un fort a été enlevé, tantôt une ville s'est rendue.

— Je veux partir ! où sont mes armes ?

Tel était le cri continuel du brave Maurice. Mais l'ordre avait été intimé à ses gardiens de ne pas lui laisser commettre d'imprudence, et de le retenir en quelque sorte prisonnier dans sa demeure jusqu'à parfaite guérison. Malheureusement son désespoir et ses impatiences la retardaient ; le mire avait beau le lui répéter sans cesse ; comment dompter une imagination brûlante ! Il y a des remèdes pour les souffrances du corps : y en a-t-il pour celles de l'âme ?

La mort de Fleur-des-Anges revenait constamment à sa pensée ; mais, n'ayant reçu à cet égard aucune lettre d'Hilarion ni aucune nouvelle de Mégie, il aimait à douter encore de cette affreuse catastrophe.

Le Héraut de Berry. — Monstrelet. — Registres du parlement. — *La France sous les Valois*, t. IV, p. 25. — Villaret, t. XIV, p. 299, etc.

Les Anglais, avec leurs croix rouges,
Voyant lors sa confusion,
L'appelèrent le roi de Bourges
Par forme de dérision.

Vigiles de Charles VII.

— Le comte de Rieux, se disait-il, est-il mon ami ou mon ennemi? dois-je me fier à ses paroles?..... Comment sait-il que mon aïeul n'était pas juif? Pourquoi ce départ pour Paris? Quelles secrètes vues a sur moi ce protecteur indéfinissable? Hélas! Éthelinde et Fleur-des-Anges, l'amour et l'amitié, la vie et la mort, le bien et le mal, tout est confusion dans ma tête; je ne sais à quoi m'arrêter; j'ignore ce qu'il faut espérer ou craindre. O mon roi! il n'y a que mon dévouement pour vous et vos bontés pour moi qui soient du réel dans mon existence. Je veux partir; où sont mes armes?

Mais en vain il répétait continuellement cette dernière phrase à haute voix.

— Vous ne partirez point, sire écuyer! répondait froidement le mire; j'obéirai aux ordres du roi.

— Docteur! je suis fort; je me lève.

— Vous n'êtes pas encore en état de revêtir une armure.

— Docteur! vos retards me tueront.

L'Esculape est inébranlable; Maurice a dû se résigner. Il se replonge tristement dans ses souvenirs.

— Qu'est devenue la belle Éthelinde? se demandait-il quelquefois. Puis, repoussant cette pensée :

— Caliste ! Caliste ! où es-tu ? s'écriait le pauvre jeune homme.

Cependant, ô vicissitudes de la fortune! le lendemain de la victoire de Verneuil, une foule de chevaliers et de soldats avaient abandonné les drapeaux de l'usurpation (1) ; une voix secrète leur avait crié que l'anéantissement du roi légitime serait l'écroulement de la monarchie française. Les véritables fils de la patrie commençaient à sentir au fond de leurs cœurs que la souveraineté imposée par la révolte ne pouvait être le gouvernement voulu par la nation, et que le mensonge couronné, qui se disait placé sur le

(1) Bedfort fut si désolé de la désertion de ses troupes françaises, qu'il défendit toute réjouissance pour son triomphe. Lévesque, *La France sous les Valois*, t. IV, p. 26. — Monstrelet, *Chron.* — Le Héraut de Berry. — Registres du parlement. — Villaret, t. XIX, p. 299.

trône par le vœu général, devait nécessairement finir tôt ou tard par être bafoué dans ses succès et brisé dans ses perfidies (1).

— Sire écuyer, bonne nouvelle! dit un matin le mire du Puy en entrant chez le fils d'Achard. Le comte de Richemont a eu une entrevue avec le roi, à Chinon; il en a reçu, avec l'épée de connétable, le don de plusieurs seigneuries (2); et il lui amène, pour renfort, une armée de vingt-cinq mille hommes (3).

— Laissez-moi partir! crie Maurice.

— Le duc de Bretagne, continue froidement le docteur, a voulu aussi avoir une conférence avec Charles VII; et elle a eu lieu à Saumur (4). Le duc lui a fait hommage de

(1) Les Parisiens avaient espéré que les troupes de l'usurpation seraient battues à Verneuil, et ils s'étaient révoltés : Bedfort revint vainqueur, et se vengea d'eux. Rapin Thoyras. — Lévesque, t. IV, p. 27.

(2) *Annales de France.* — Daniel, t. IV, p. 278. — Lévesque, t. IV, p. 41.

(3) *Hist. de Charles VII.* — Alain Chartier. — *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I. — Lévesque, *la France sous les Valois*, t. IV, p. 46.

(4) Dutillet, *Recueil des traités*, octobre 1425. —

ses états ; et un traité d'alliance a été signé entre eux.

— Ah ! la monarchie est sauvée, interrompt Maurice avec feu. Mes armes ! mes armes ! je pars.

Le fils d'Achard, le jour suivant, était en route pour l'armée.

. . . .
. . . .
. . . .

Annales de France. — Daniel, t. IV, p. 280. — Anquetil, t. III, p. 190.

CINQUIÈME FRAGMENT.

CHAPITRE XVII.

Au destin des Bourbons notre destin se lie.
Oui, dans l'état horrible où le ciel nous a mis,
Qui veut perdre Bourbon veut perdre son pays.
Que sa race prospère, et l'écoute et l'imite!
. . . .
Ah! le sceptre à sa race est rendu pour jamais!
La calomnie en vain leur prêta des forfaits,
C'est en la méprisant qu'ils sauront la confondre.

VIENNET, *Muses royales*, 1817.

Oui, les Français sont de grands coupables. Il faut les rendre heureux malgré eux; et pour cela il est nécessaire de les museler : et l'on n'y parviendra qu'au moyen des cours prévôtales.

GUIZOT, Gand, *aux Cent jours*.

Mes officiers mourront tous pour le service de votre majesté et pour celui de l'état. *Sire! je suis leur garant.*

Le comte MAISON, 1814.

La trahison! c'est l'infamie.
Que, rayé du livre de vie,
Couvert d'opprobres, le félon
Lui-même forcément brise son écusson!
Qu'il n'ait plus ni ciel ni patrie!
Disparaisse jusqu'à son nom!

Lois et maximes de la chevalerie.

Une quasi-légitimité est la plus grande des absurdités.

DUPIN, président de la chambre des Députés, 1832.

La Catastrophe.

. . . .
. . . .
. . . .

Les troupes de *La Hire* étaient peu nombreuses ; mais leur chef valait une armée.

— Oui, dit ce capitaine à Maurice, vous êtes arrivé à temps pour coopérer à notre entreprise audacieuse; nous délivrerons Montargis. Avez-vous vû le roi?

— Pas encore. Je me rendais à Tours où je comptais le joindre, lorsque, à peine sorti du Puy, un ordre de sa majesté m'a enjoint de voler au camp de Dunois. Puissions-nous sauver Montargis!

— C'est une forteresse importante, a repris le vaillant La Hire; elle est attaquée par trois corps d'armée, commandés par les généraux *Poll*, *Bizet* et *Warwich* (1). La place est cernée de toutes parts et sur le point de se rendre. Il faut pourtant réussir à en faire lever le siége; c'est, pour la cause nationale, une affaire de vie ou de mort. Si le roi perdait Montargis, Orléans pourrait-il tenir!.... Le sort de la France, Maurice, sera décidé dans peu d'heures.

La Hire, en prononçant ces mots, pressait la marche de ses braves. Il venait de quitter Dunois. Ces deux grands capitaines

(1) Monstrelet, *Chron. de France*.—Rapin Thoyras.—Lévesque, t. IV, p. 56.

avaient concerté ensemble leur plan d'attaque. Le bâtard d'Orléans devait tâcher, par une manœuvre adroite et cachée, d'aller fondre sur le général Bizet, tandis que La Hire devait essayer, dans la nuit, de surprendre et d'enlever le quartier du général Poll.

La Hire a près de lui Maurice. Il a conduit sa troupe, par des défilés presque impraticables, jusqu'auprès du camp ennemi. La nuit lui prête son secours.

— Ami ! dit-il tout bas à Maurice, le maréchal de Rieux, suivi de quelques braves, est attendu au camp de Dunois. Il combattra avec nous sous les murs de Montargis ; ce sera un puissant auxiliaire.

— Lui !... répond l'écuyer troublé ; parmi nous !.... en êtes-vous sûr ?

— Très-sûr, mon jeune camarade ; je crains seulement qu'il n'ait à courir ici plus de dangers que tout autre. Il y a, de par le monde, une infâme association d'écorcheurs qui a juré la mort de Charles VII et des capitaines illustres qui le défendent ; elle est divisée par petites bandes guerrières, ayant chacune un chef, une caisse et des signes

de ralliement. Ces phalanges d'assassins, qui ont pris le nom de *compagnies franches*, obéissent à un pouvoir occulte et mystérieux qui leur désigne les têtes à abattre et les forfaits à commettre. Elles sont d'autant plus perfides qu'elles cheminent par monts et par vaux, sans qu'on sache positivement à quel parti elles appartiennent; si elles sont armées pour le vrai monarque ou si elles servent l'usurpateur. On croit parfois y voir un renfort, et l'on tombe dans une embuscade (1).

— Où sont ces odieuses cohortes?

— Ici, là, de tous les côtés; tantôt sur un point, tantôt sur un autre, selon le temps ou leurs idées. Nous sommes entourés de ces hommes à poignard comme d'un lacet sanglant. L'un des principaux d'entre eux est Perrin l'*écorcheur;* celui-là s'est chargé du roi, c'est Charles VII que son fer menace. Un autre, celui qui a fait le serment d'assassiner Rieux,... je n'ose le nommer, vous allez frémir... c'est l'ancien ami de Caboche.

— Achard! dit Maurice, accablé.

(1) Voyez les chroniques du temps.

— Justement, a repris La Hire ; et je sais qu'il vient d'arriver au camp de Warwick : il suit partout Rieux à la piste.

L'écuyer a poussé un soupir douloureux. La Hire et ses compagnons traversaient un hameau isolé, à peu de distance du camp des Anglais. Quelques instans encore, et les combats allaient commencer. L'illustre capitaine s'est arrêté tout-à-coup devant un modeste presbytère.

— Appelez le prêtre ! a-t-il dit.

Un ecclésiastique se présente.

— Ministre saint ! reprend La Hire, je serai peut-être mort avant le point du jour. Donnez-moi votre absolution.

— Confessez d'abord vos péchés.

— Je n'en ai pas le loisir, mon père. Il m'est impossible de retarder une attaque combinée d'où dépend le sort de mon prince. Voici ma confession en abrégé. J'ai fait ce que fait l'homme ici-bas, ce que font tous les gens de guerre : ni plus ni moins : vous comprenez ?

— Parfaitement. Allons ! à genoux !

L'absolution est donnée.

— Mon Dieu ! dit le brave capitaine avec

ferveur et les mains jointes, je te prie de faire aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrais que La Hire fît pour toi s'il était dieu et que tu fusses La Hire (1).

Et, cette naïve prière achevée, le chef, remonté à cheval, s'élance sur le camp ennemi.

Le général *Poll* et ses soldats, attaqués à l'improviste, ont à peine eu le temps de se rallier. Ils ont l'avantage du nombre; mais un événement inattendu jette la terreur parmi eux. La place de Montargis, privée de subsistances, battue en brèche depuis plusieurs jours par l'artillerie anglaise, voyant s'écrouler ses murailles et craignant un assaut décisif, venait de prendre un parti désespéré; elle avait lâché ses écluses; et, submergeant une partie de la ville, elle inondait les camps ennemis (2).

Les trois corps d'armée qui assiégeaient Montargis, étaient séparés par trois branches

(1) *Histoire de la pucelle d'Orléans.* — Et les auteurs déjà cités.

(2) *Hist. anonyme de Charles VII*, t. 1, p. 342. — Monstrelet. — Le Héraut de Berry. — Daniel, t. IV. — Villaret, t. XIV, p. 341.

d'une rivière nommée *le Lion* sur laquelle ils avaient jeté trois ponts de communication. Tout-à-coup les eaux envahissent les retranchemens de Bedfort; La Hire a profité du moment; les batailles ont commencé.

Le général anglais recule. La Hire qu'aucun obstacle n'arrête, s'est précipité vers ses troupes à travers les crues de l'inondation. Un nouveau genre de combats a lieu devant Montargis. La plupart des soldats sont dans l'eau jusqu'à la ceinture. Guillaume d'Albert, Orval, Stuart, Gaucourt, Maurice et plusieurs autres héros déploient leur téméraire vaillance. C'est à la nage qu'ils combattent; c'est au milieu des flots qu'ils triomphent. A cheval, le fer rayonnant, demi-centaures, demi-poissons, ils semblent les enfans miraculeux du ciel, de la terre et des ondes. Les élémens leur sont soumis; la gloire a dû leur obéir (1).

Les canons et l'artillerie du général Poll n'ayant pu défendre ses retranchemens et son petit fort récemment construit, il avait voulu diriger ses cohortes vers le camp de

(1) Monstrelet. — Mézerai, t. II, in-fol., p. 9. — Anquetil, t. III, p. 194.

Warwick ; mais toutes les routes avaient disparu ; l'inondation avait enlevé les ponts de communication des armées assiégeantes. Ses soldats se noient dans leur fuite ; et le comte de Warwick a vu leur débandade et leur défaite sans pouvoir voler à leur aide.

Dunois, sur ces entrefaites, avait fondu sur le général *Bizet*. La résistance était plus opiniâtre sur ce point, mais l'inondation y avait répandu les mêmes alarmes. Bizet a voulu se replier sur le camp de Warwick : même obstacle, il n'y a plus de ponts. L'Anglais est en déroute complète (1).

Warwick seul restait à combattre. Ce chef habile a jugé sa position ; et, la victoire lui échappant, il n'a songé qu'à sauver les débris de son armée. Il bat en retraite à la hâte; il abandonne au bâtard d'Orléans son artillerie, son camp et ses bagages. La place est glorieusement délivrée. Dunois a pris rang parmi les grands capitaines ; et les succès de *Montargis* effacent les malheurs de *Verneuil* (2).

(1) Voyez sur ce mémorable siége tous les historiens de Charles VII.

(2) « Les habitans de Montargis se saisirent d'un dra-

Maurice et une foule de chevaliers sont à la poursuite de Warwick. L'écuyer, couvert de lauriers, avait montré au fort des dangers une présence d'esprit et une bravoure à toute épreuve ; il s'était vu honorer des éloges de Dunois ; et au milieu des horreurs de la nuit, du combat et de l'inondation, le maréchal de Rieux, serrant sa main en passant, lui avait adressé ces paroles :

— A demain, mon brave Maurice !

L'illustre parent d'Éthelinde a attaqué l'arrière-garde de Warwick ; mais, entraîné par son courage, et sans nombreux soldats à sa suite, il s'est aventuré un peu loin. Tout-à-coup, au fond d'une vallée, quelques guerriers s'avancent vers lui. Ce ne sont point des archers anglais : ils portent des armures françaises, et leur bannière est fleur-

peau aux armes de Warwick, extrêmement riche en broderies d'or et d'argent, qui fut conservé jusqu'en 1792, époque où le *patriotisme révolutionnaire* fit renverser la statue de la Pucelle et brûler le trophée pris sur les Anglais. Tous les ans, le 5 septembre, jour de la délivrance de Montargis, le drapeau sortait en pompe ; et il y avait des réjouissances publiques. » Anquetil, *Hist.*, t. III, p. 194.

delisée. Le maréchal a pris ce détachement pour un renfort que lui envoie La Hire ou Dunois. Il s'est porté à sa rencontre. O trahison !.... La compagnie armée, qui avait déployé l'étendard des preux, lève le masque au signal donné..... Les glaives sortent du fourreau; et le comte de Rieux, entouré d'écorcheurs, n'a plus qu'à vendre cher son trépas.

—*Point de prisonniers!* crient les traîtres. Hélas ! aux temps des guerres civiles, ce fut souvent là le mot d'ordre. C'est parce qu'on se bat contre des compatriotes qu'on ne fait de quartier à personne. Le Français aurait pitié d'un étranger, il n'épargne point un Français. Le crime de l'adversaire est irrémissible, il est né sur la même terre. Mais aussi, à pareille époque, le sang est fécond, la mort produit; des vapeurs de vengeance élevées des cadavres, enfantent des légions nouvelles. C'est l'ère des dévouemens sublimes, la barbarie s'y fait héroïque. Parfois ce spectacle est horrible; il ne se voit cependant que chez les nations fortes; il n'a lieu que chez les peuples où il y a de la vie; il veut de la foi dans les âmes,

de l'enthousiasme dans les esprits, et de l'énergie dans les cœurs. Les royaumes dégénérés qui n'ont pour sentimens que l'égoïsme, pour luttes que le bavardage, et pour passions qu'un besoin d'or, sont plus en repos, c'est possible : mais plus en honneur, c'est douteux.

Le peu de guerriers qui entourent le maréchal de Rieux lui font un rempart de leurs corps. Ils tombent successivement près de lui. Comment résister ! Dix contre un.

Un combat à outrance a commencé entre le noble comte et le capitaine d'écorcheurs. Le premier, malgré son âge et les fatigues de la nuit, lutte quelque temps avec avantage contre son redoutable antagoniste ; mais son bras commence à faiblir ; et le sang qui coule de ses blessures le prive, peu à peu, de ses forces. Son ennemi, suffoqué par la chaleur, a levé un instant la visière pour se rafraîchir les esprits.

— *Achard !* s'écrie le maréchal.

Et une plainte déchirante a suivi cette exclamation. La main du vieillard défaillant ne porte plus que des coups mal assurés.

— Oui ! lui répond le chef féroce. Oui,

c'est ton mortel ennemi. *Achard !*... Il a juré ta mort.

Il lui plonge son fer dans les flancs. Le maréchal, percé de part en part, a laissé tomber son épée. Ses yeux se ferment à la lumière. Son coursier, en ce moment affreux, atteint d'une estocade à la gorge, et ne sentant plus de rênes qui le dirigent, a tourné bride à l'ennemi ; il fuit à travers la campagne ; et son cavalier expirant, le front couché sur sa crinière, ne s'est point séparé de lui.

Les écorcheurs s'élancent après leur victime. Mais, ô secours inespéré ! plusieurs braves du camp de Dunois accourent et les arrêtent. Achard néanmoins, tout occupé de l'homme dont il lui faut les derniers soupirs, laisse à sa compagnie le soin de se débarrasser des nouveaux assaillans ; et, seul, prenant un long détour, il vole sur les traces du comte.

Il arrive à un hameau solitaire. C'était le même où La Hire avait demandé l'absolution de ses fautes. Achard s'est arrêté près d'une cabane isolée à la porte de laquelle il y a abondance de sang. Il est évident, aux pas

empreints sur le sable, qu'un cheval a fait halte en ce lieu, et qu'un guerrier blessé en est péniblement descendu. L'assassin du maréchal, attiré par l'odeur du meurtre, est entré sous le toit rustique.

Son attente n'est point déçue. Le comte de Rieux, étendu sur une espèce de grabat, est là mourant et désarmé. Deux pauvres femmes sont parvenues à arrêter le sang qui coulait de ses blessures; elles ont mis un premier appareil sur ses plaies; et la plus jeune d'entre elles se dispose à courir à Montargis pour y aller chercher des secours.

L'illustre vieillard aperçoit soudain devant lui son implacable adversaire.

— Malheureux! s'est-il écrié, sois satisfait, le coup est mortel. Un peu de patience seulement!.... je n'ai plus qu'un instant à vivre.

— Je suis enfin vengé! dit Achard.

Et un sourire satanique a contracté ses lèvres.

— Vengé! répète le comte avec surprise. Et de quoi?...

— De ma détention à la Bastille... par votre ordre... j'avais quinze ans.

Le maréchal a fait entendre un gémissement prolongé. Un des femmes de la cabane s'était avancée vers la porte.

— Restez ! lui crie Achard brusquement. Restez ! point de secours à cet homme. Qu'il périsse ! et devant mes yeux. Un serment sacré le prescrit.

Puis, se retournant vers le comte, il poursuit d'une voix farouche.

— T'en souviens-tu ? j'avais quinze ans. Je ne sais quelle faute j'avais commise ; elle était grave, c'est possible. Tu commandais alors dans Paris. Je passai huit mois au cachot.

— Hélas ! répond le maréchal, la loi me forçait de sévir. Tu avais mérité l'échafaud, je te sauvai par la prison. La détention, qui t'éloignait de tes compagnons d'iniquité, pouvait t'arrêter dans la carrière des forfaits et t'arracher peut-être à l'abîme. J'espérais te rendre aux vertus, je désirais parler à ton âme.

— Qui t'avait chargé de ce soin ? interrompt Achard d'un ton rude. Nous ne nous connaissions ni l'un ni l'autre. Importait-il à ta seigneurie que je fusse vertueux ou coupable, que le ciel m'eût donné ou refusé une

âme, et qu'un abîme fût sous mes pas ou un paradis sur ma tête?... Quel intérêt pouvait prendre le grand dignitaire du Louvre au petit bourgeois de la Cité!... Oses-tu te rire encore de moi!

— Achard! Achard! s'écrie le comte, laisse-moi me taire!... Va-t'en?

— Non, tu parleras et je resterai. Crois-tu que j'aie oublié les souffrances de ma longue détention, et ce jour où tu vins toi-même, j'ignore à quelles fins, visiter les prisons de la Bastille? Je me dégradai ce jour-là, car j'embrassai tes genoux. Je réclamais ma liberté, tu me parlas d'expiation, il te fallait de pieux remords. Je refusai d'être hypocrite, tu crus devoir être barbare. Eh bien! sais-tu l'heureux effet que produisit sur moi ta manière de me rappeler au bien? Ce jour-là je jurai ta mort. Ai-je attendu long-temps mon triomphe!... il est enfin venu, j'en jouis. Mon bras m'a vengé... Dieu est juste.

— Oui, tu as raison, Dieu est juste, a répliqué tout bas la victime. Le malheureux veut que je parle!... Eh bien!... Achard!... je parlerai.

— Je t'écoute.

— Éloigne ces femmes !

L'ordre a été exécuté.

— Ton père, poursuit le vieillard, n'était pas de race hébraïque.

— Qu'entends-je!... qui t'a informé?....

— Tous les secrets de ta famille me sont connus. Tu n'es pas au bout de tes surprises. Je veillais sur toi au début de ta carrière; et, sans tes vices, sans tes crimes, tu parvenais au plus haut rang. Plus tard, je vis ton fils, je l'aimai. Après de nombreuses épreuves dont il sortit victorieux, je me décidai à lui rendre le nom et les richesses de ses aïeux. Je partis exprès pour Paris ; j'y fis dresser les actes nécessaires. Ils devaient, ici, dans trois jours, être présentés à ma signature. Et Maurice... aussitôt après... Maurice était COMTE DE RIEUX.

— *Comte de Rieux !* répète Achard. Quoi! *le changeur !*... l'époux de ma mère !... celui que je croyais *un juif !*...

— C'était moi.

— Vous seriez mon père !

— Oui, meurtrier ! mon sang est le tien.

Achard pousse un cri lamentable. Un désespoir affreux l'a saisi.

— Qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il. O crime !...

Le maréchal, affaibli par l'effort prodigieux qu'il avait fait pour articuler tant de paroles, détourne la tête avec dégoût du misérable qu'il vient d'avouer pour fils. Achard est tombé à genoux.

— Grâce !... grâce !... dit le coupable.

— Je ne lancerai pas d'anathème contre toi à mon heure suprême, répond le vieillard d'une voix éteinte. Maurice est présent à mes yeux... Maurice est au fond de mon cœur... je ne veux pas maudire son père.

Le capitaine de compagnies franches se relève avec précipitation :

— Sire maréchal ! reprend-il, puisque votre petit-fils vous est si cher, révélez donc hautement sa naissance. Maurice n'est point encore reconnu. Vous êtes sur le bord du tombeau. Hâtez-vous ! ... déclarez ! ... signez !...

Un sourire funéraire a entr'ouvert les lèvres du comte.

— Je n'en ai plus le temps, répond-il. J'emporte mon secret... Je me meurs.

— Grand Dieu ! crie Achard éperdu, ses yeux se ferment... il expire. Ah ! si quelque

prêtre était là..... si l'on appelait des témoins... si un tabellion... si un acte... O rage! pas un aide! personne. Je n'ose le quitter... quel supplice! Et les dignités, la fortune, le nom, les honneurs, le pouvoir, ils sont là... je les saisis presque. Enfer! damnation ! je suis seul. Tout pouvait être à moi, tout m'échappe. Au secours!... Quelqu'un!... Au secours!

Il grince les dents avec rage. Il marche à grands pas çà et là. Sa tête est égarée, son corps brûle. Ses fibres contractées se tordent; et ses cris inarticulés traversent le vague des airs.

Tout-à-coup des pas retentissent; la porte de la cabane s'ouvre. Un guerrier paraît, c'est Maurice.

L'écuyer, instruit du piége où était tombé le maréchal, avait couru à son secours. Il était parvenu, à force de recherches, à découvrir ses traces. Il est dans la fatale chaumière.

Achard, complètement en délire, a saisi le bras de Maurice. Son œil était terrifiant; sa voix lugubre et saccadée avait des accens convulsifs.

— Maurice !... quoi ! c'est vous !... O bonheur ! La Providence vous envoie. Apprenez.... que le maréchal.... il me l'a déclaré lui-même.... Oui, le comte... ici... *C'est mon père*. Un Rieux !... maréchal de France !... Comprenez-vous ?... Rang et trésors !... Mais il faut des témoins, un acte. Hélas ! le temps manque... il se meurt.

— Votre père !... s'écrie Maurice. Lui ! ce vieillard ! le maréchal !... Et vous venez de l'égorger !

Il repousse Achard violemment.

— Des témoins ! répète-t-il avec l'emportement d'une indignation impossible à contenir, des témoins pour constater publiquement un infâme parricide !... Ah ! demandez plutôt à la terre de s'ouvrir sous vos pas et d'ensevelir au fond de ses plus sombres nuits les épouvantemens d'un pareil crime ! *Rang et trésors !* quels mots dans le meurtre ! *Des témoins !* Vous me faites horreur.

— Insensé !... réplique le monstre.

Et il se précipite hors de la cabane.

Maurice est auprès du lit mortuaire ; il s'est jeté sur le corps de son noble aïeul ; et les paroles les plus touchantes s'échappent

de son cœur. Le vieillard a tout entendu ; il le presse contre son sein.

— Mon fils !... lui dit-il, cher enfant !... ton âme a parlé.... j'écoutais. Tu porteras mon nom... Oui, Maurice. Du papier!... cherche !... j'écrirai... Je veux que ma fortune et mes titres....

— Rien de tout cela : non, mon père. Point de papiers, point d'héritage. Votre bénédiction seulement.

— Oh oui ! je te bénis. Cher Maurice !

— Embrassez votre petit-fils !

Les lèvres de l'illustre capitaine ont pressé celles du jeune homme. Achard rentrait en ce moment. Un prêtre et deux villageois, dont il a été implorer l'aide, vont arriver dans peu à sa suite. Il s'approche du maréchal.

— Comte ! au nom du ciel ! dévoilez hautement les mystères de mon origine ! Un saint ministre va venir. Dites, en sa présence, et solennellement, que je suis....

— Quoi ? un parricide ? interrompt Maurice avec impétuosité. Non, cela ne saurait se dire, cela n'a pu se demander. Je m'oppose à pareil opprobre. Ne répondez pas,

noble comte. Un héritage dans du sang, des titres au bout du poignard, un prix d'honneur à l'homicide ! Grand Dieu ! si tu le permettais, où serait ta sainte justice !

— Comte ! c'est vous que j'interroge, dit Achard d'une voix tonnante. Parlez ! vous le pouvez encore. Que demandé-je ? la vérité, rien que la vérité. Parlez donc !

— Maréchal ! reprend à son tour Maurice d'un accent fier et solennel, nous vous le demandons, Dieu et moi : restez étranger au bourreau ! Une prière pour lui, voilà tout. Et, comme premier châtiment : à ce lit funèbre, silence !

Le vieillard a tourné vers son petit-fils un regard presque éteint ; et cependant il y avait encore dans ce regard une expression de tendresse et d'admiration que le jeune homme a pu saisir. Un vif regret agite le comte ; il a pressé la main de Maurice, a demandé, par signe, une plume, a murmuré tout bas quelques mots ; puis, cherchant à se soulever, il est retombé... il est mort (1).

(1) La mort du maréchal de Rieux, victime d'une infâme trahison, affligea vivement Charles VII. — Mézerai, t. II, in-fol.

Achard, le front consterné, n'a plus d'emportemens ni de rage. Il est immobile, abattu.

— Le maréchal a cessé de vivre, dit l'écuyer d'un ton glacial. Vous n'avez tué maintenant aux yeux du monde qu'un adversaire... rien de plus : la tombe a, seule, nos secrets. Rieux a retrouvé ses ancêtres; Achard, allez rejoindre vos frères!

Une troupe de cavaliers s'est arrêtée à peu de distance de la chaumière. Ce sont les braves de Dunois ; ils cherchent l'illustre vieillard.

— Livrez-moi maintenant à vos hommes d'armes ! dit le capitaine d'écorcheurs avec le dédain du désespoir. Sire écuyer de Charles VII ! faites-moi dresser un échafaud.

Maurice, pour toute réponse, ôtant son casque de sa tête, l'a posé sur celle d'Achard. Il l'entoure de son manteau ; et, à l'instant même où le prêtre et les témoins, appelés par le meurtrier, entraient sous la rustique demeure, Achard s'en échappait à la hâte.

— Mon destrier est là ; montez-le ; lui

avait dit tout bas l'écuyer. On vous prendra pour moi : fuyez !

Achard est déjà à cheval ; et Maurice a sauvé sa vie.

CHAPITRE XVIII.

Que de triomphes dans ta vie!
— Ah! dis plutôt : *Que de douleurs!*

SCHILLER.

Heureux qui, dans le port, loin des mers inquiètes,
Sut dérober sa vie au souffle des tempêtes.

DUCOS DE TOULOUSE, *Ode à Byron.*

Quand faut-il punir? quand faut-il pardonner? C'est une chose qui se fait mieux sentir qu'elle ne peut se prescrire.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois.*

Jurons fidélité au roi; arborons la couleur *vraiment française,* qui fait disparaître à jamais tout emblème d'une révolution qui est fixée. Le maréchal AUGEREAU, avril 1814.

Du côté du roi légitime est la liberté, la sûreté, la paix: du côté de l'usurpateur est la servitude, l'anarchie et la guerre.

BENJAMIN CONSTANT, mars 1815.

Il n'est aucun effort que je n'aie fait, aucun danger que je n'aie bravé pour ramener vers nos princes légitimes et les troupes et les citoyens.

Le maréchal SOULT, *Mémoire justificatif,* Paris, 1815.

J'ai tout bravé pour éclairer les esprits, pour les ramener à l'obéissance du roi.... Je n'ai jamais manqué à mon devoir.... L'armée, à qui je donnai l'exemple de la soumission, arbora la cocarde blanche..... Je ne songe qu'à la gloire de la France et à *la stabilité de ce qui est.... Jamais*, convenons-en, *il n'y eut plus de liberté, de sécurité et de bonheur.*

Le général LAMARQUE, *Mémoire imprimé,* Paris, 1818.

L'Explication.

Le maréchal de Rieux, héritier d'un grand nom, et possesseur d'une fortune immense, avait eu des passions ardentes dans sa jeunesse. Agé de vingt ans, il s'était épris de la belle Claire Odion, fille unique d'un com-

merçant. Claire avait perdu ses parens au berceau. Ses vertus égalaient ses charmes; le jeune comte de Rieux acquit la certitude qu'aucune séduction de rang ni de fortune ne pourrait le faire triompher de l'orpheline. Il osa dès lors concevoir et mettre à exécution un plan non moins coupable qu'étrange. Il dit adieu à sa famille; il feint la passion des voyages. On le croit parti pour Venise.

Tout-à-coup un changeur vient s'établir dans la rue qu'habitait Claire. Il était jeune, riche et beau. On lui donnait le nom d'Achard. Bientôt il ne fut plus question dans le quartier que de l'élégant inconnu. Ses manières distinguées, sa charmante figure et son brillant établissement étaient l'objet de tous les entretiens. Les jeunes filles en raffolaient, les mères lui faisaient la cour.

Achard a mis son cœur et sa fortune aux pieds de Claire, qui, fière de l'avoir emporté sur ses rivales, ne consulte que son amour. Elle avait alors dix-sept ans. Elle n'a pris aucun renseignement détaillé sur les destins passés de son amant, et l'autel les a réunis.

Le comte de Rieux, sous le nom d'Achard,

s'était jeté dans les bras de l'hymen étourdiment et à l'aventure. L'amour l'y avait entraîné. Il s'en effraiera, mais trop tard.

Il avait connu en Hollande un juif nommé Achard ; c'était un jeune vagabond. Il avait pris son nom au hasard ; il eût pu en choisir un autre. Il n'ignorait pas que son mariage était nul, qu'il était fait sous un faux nom, et qu'il avait indignement trompé la pauvre Claire. Il en éprouvait parfois quelque remords, mais le mal était irréparable. Il repoussait avec effroi l'idée d'avouer publiquement son coupable stratagème et sa blâmable mésalliance. L'amour s'était éteint dans son cœur.

Charles V venait de mourir. Tout-à-coup les Parisiens soulevés se précipitent chez les changeurs et les banquiers, pillent leurs maisons et leurs caisses, et, sous le nom de *Maillotins*, ravagent la grande cité (1).

(1) « On appelait les rebelles *maillotins*, parce que la plupart d'entre eux portaient des maillets de plomb qu'ils avaient pris dans les salles de l'hôtel-de-ville. » Dampmartin, *la France sous ses rois*, t. II, p. 129. — *Hist. des ducs d'Orléans*, Laurentie, t. I, p. 17. « L'insurrection des maillotins avait

Achard disparaît dans l'émeute. La pauvre Claire était enceinte.

Le comte de Rieux avait profité des désordres de l'insurrection pour abandonner Claire à jamais. Il lui avait assuré en partant une fortune considérable ; il est aux camps de Charles VI.

La guerre de Flandre appelle les Français aux combats (1). Rieux a confié au sire d'Offemont, son ami d'enfance, les mystères de son hymen ; il lui recommande, au cas où la mort le frapperait, de veiller sur le sort de Claire. D'Offemont habitait Paris.

Le comte s'est couvert de gloire. Son ami, pendant ce temps, s'efforçait d'élever une barrière éternelle entre la famille obscure d'Odion et la grande maison de Rieux. Le juif Achard avait péri d'une mort violente en pays étranger ; d'Offemont était parvenu

été précédée de celle de Rouen. Les habitans soulevés y avaient proclamé un roi nommé *le Gros*, dont le règne avait été de quelques heures. » Anquetil, t. III, p. 14.

(1) Charles VI commanda l'armée en personne, et vainquit à cette époque le fameux Artevelle, le fils du *brasseur-roi*. *Le moine de Saint-Denis*, p. 62. — Laurentie, *Hist. des ducs d'Orléans*, t. I, p. 19.

à se procurer, à force d'argent et d'intrigues, les papiers de ce misérable. Il en avait fabriqué d'antres qu'il y avait joints; puis composant sur le tout, et à l'insu de son ami, une histoire parfaitement vraisemblable et appuyée de preuves, il l'avait fait passer à Claire, peu de temps après la naissance du père de Maurice. Hélas! la fable réussit. Claire Odion mourut de douleur.

Le puissant chef revient de l'armée. Il apprend la mort de celle qu'il avait tant aimée. Il répand des larmes amères. Il veut reconnaître son fils; mais d'Offemont est son conseil, d'Offemont l'en a détourné.

— Avant d'avouer votre faute, lui dit-il, sachez si l'enfant de Claire n'a pas de basses inclinations; voyez s'il est digne de vous. N'allez pas rattacher à la souche illustre de votre maison un rameau qui déshonorerait l'arbre. Ne vous hâtez pas, attendez.

L'avis parut sage à Rieux. Le jeune Achard, héritier d'une fortune assez considérable, était élevé dans de sages principes par un vieux parent de sa mère; son éducation était soignée. Le comte, tranquille à cet égard, poursuivit sa haute carrière. Il

s'absenta long-temps de Paris, il eut des missions à l'étranger; et, la gloire le suivant partout, il devint maréchal de France.

Hélas! que de chagrins l'attendaient! Le fils qu'il voulait reconnaître s'est montré indigne de lui. Achard est un monstre précoce; les vices se sont développés en lui avec une effrayante rapidité. Il est peu d'émeutes, d'orgies et de crimes où l'adolescent n'ait figuré dans Paris. Son nom est compromis dans toutes les abominations qui effraient la ville. Il a été accusé de vol; il a été convaincu de rapt; il a été complice de meurtres.

Son vieux tuteur n'existait plus. Le maréchal, forcé de sévir contre le jeune coupable, et dans l'espoir, en le séparant de ses camarades de perversité, de l'arrêter sur la pente de l'abîme, l'a fait incarcérer à la Bastille. Là il lui envoie de sages amis; il l'entoure de soins consolateurs et d'avertissemens salutaires. Il va le visiter lui-même. Infructueuses tentatives! Achard, perverti jusqu'au fond de l'âme, ne devait pas connaître les remords. On l'a remis en liberté; le monstre est pire que jamais. Rieux est forcé de l'abandonner.

Bien des années s'écoulèrent. Le comte, chassant de son souvenir l'ami des Caboche et des Capeluche, ne s'en était plus occupé; mais, quelque temps avant les fatales journées de mai, il avait ouï parler de Maurice : on le lui avait cité comme un jeune homme accompli; et, plus d'une fois, en pensant à lui, il avait rêvé tristement.

Ce fut à cette époque que Maurice lui sauva la vie. Le maréchal, à son aspect, se sentit vivement troublé. Il eut néanmoins la force de se contraindre. Le fils d'Achard eut à subir des épreuves; sa belle âme s'y déploya.

Le maréchal partit de l'Auvergne pour Paris, avec l'intention d'unir sa nièce à son petit-fils, et de tout régler pour assurer son nom et son héritage à l'enfant de son adoption. Il avait retrouvé son acte de mariage avec Claire; il chargea quelqu'un de confiance de lui rédiger la déclaration solennelle qui devait mettre Maurice en possession de sa fortune et de ses titres. C'était à Montargis que tout devait se terminer. Le glaive d'Achard le frappa avant qu'il ait pu accomplir son dessein. C'en est fait! plus d'acte authentique, plus de déclaration signée. Le mys-

tère, près de se découvrir, est rentré dans la nuit éternelle. Jamais Maurice ni les siens ne seront *comtes de Rieux*.

SIXIÈME FRAGMENT.

CHAPITRE XIX.

Je combattrai toute espèce de factieux qui voudraient porter atteinte aux principes de la monarchie, dans quelque système que ce soit et dans quelque partie du royaume qu'ils osent se montrer. MIRABEAU, 1791.

—

CRAON.

Ainsi vous pardonnez à ce peuple rebelle!
Et ses torts envers vous!....

LE DAUPHIN.

Je ne m'en souviens plus.

CRAON.

Quoi, prince! ces complots qui, pendant votre absence,
Ont menacé le trône et déchiré la France,
Ils pourraient échapper à votre souvenir?

LE DAUPHIN.

Si je m'en souvenais, il faudrait les punir.

MARCEL, *tragédie de Rougemont.*

—

Nous serons fidèles à nos postes. Nous garderons religieusement le dépôt sacré qui est entre nos mains; et nous attendrons en sujets fidèles et incorruptibles, l'heure de le remettre à notre souverain légitime. CARNOT, avril 1814.

—

Cet enchaînement de huit siècles de rois n'est pas interrompu par l'affreux intervalle que laissent deux générations enlevées à la fois. Funeste et trompeuse politique de la fureur! elle consacre encore ce qu'elle prétendait déshonorer.

VILLEMAIN, de l'Académie.

—

Quelle déception!!!

MAUGUIN, Sur le gouvern. de juillet. Sess. de 1832.

—

Quel mensonge!!!

CORCELLES, Sur le gouvern. de juillet. Sess. de 1832.

Les Echecs.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . . Ils étaient tous réunis dans la grande salle de justice du château de Val-

gray ; les écuyers, pages et gens d'armes de la maison de Clermont s'y escrimaient à divers jeux avec ceux du comte de La Marche. Leurs propos facétieux faisaient retentir l'enceinte où ils se livraient en toute liberté à leur gaîté tumultueuse. Les maîtres n'étaient point au castel.

Valgray, appartenant au comte de Clermont, était situé sur une éminence entre Loches et Bourges. Le castel, entouré de larges fossés, s'élevait au milieu d'un cercle de tourelles fortifiées. Chacune de ses entrées était défendue par des ponts-levis. Ses portes principales, à doubles et triples cintres, étaient garnies de herses de fer. C'était à la fois un palais magnifique et une forteresse redoutable.

Les divers officiers des comtes de Clermont et de La Marche étaient venus à Valgray pour y surveiller les préparatifs d'une fête que ces deux princes du sang royal donnaient à Charles VII. On attendait le roi ce jour même. Plusieurs archers vidaient des flacons de vin, dans une embrasure de croisée ; des pages jouaient aux dés sur des tables ou des buffets. Quelques arbalétriers dispu-

taient, au fond de l'enceinte, sur la funeste invention des *canons à main* (1). Ici, les rires éclataient; là se choquaient les juremens. D'un côté, s'évertuaient des lutteurs; de l'autre, des bavards péroraient. C'étaient d'étourdissantes clameurs.

Les comtes de Clermont et de La Marche (2) étaient allés au-devant du monarque; leurs principaux hommes d'armes s'étaient réunis dans un des angles de la grande salle.

— La fête, dit un écuyer, sera sans doute fort brillante; mais quelle effroyable dépense!... Et puis, à mon advisement, guerre civile et fêtes splendides, peste et joies, festins et massacres, c'est un pêle-mêle ridicule.

— Bien dit! répond un vieux archer, nommé Bertram. M'est avéré maintenant qu'il est peu d'hommes à la taille des événemens; aussi j'ai bien peur...

— Tu as peur! interrompt l'estafier Jus-

(1) On nommait ainsi les *arquebuses*. — Villaret, t. XIV, p. 244.

(2) Ils étaient tous deux princes du sang. Jacques de Bourbon, comte de La Marche, fut roi de Naples, et renonça au trône pour venir se faire cordelier à Besançon. Anquetil, t. III, p. 196.

tin. Fi! tu mériterais qu'on te fît rentrer ce mot dans la gorge avec la pointe d'une pique. *Peur !* ce n'est pas français ce mot-là.

— Si vous m'aviez laissé achever, répond sèchement Bertram, vous n'auriez pas dit une sottise. Au reste, si, à chacune de celles qui vous échappent, on sonnait une cloche, quel carillon! tous les sacristains de France n'y suffiraient pas. Mais revenons à ma pensée; je n'ai jamais eu peur pour moi-même, je n'ai d'effroi que pour autrui.

— Oui dà! mon vieux! Et quel est l'*autrui?*.....

— D'abord, et avant tout, Charles VII. Si j'étais à sa place, je ne me fierais pas comme lui à de beaux semblans d'amitié; et, ailleurs que dans mon palais, les fêtes ne me charmeraient pas.

— Par saint Benoît! s'écrie un page, voilà une langue bien hardie! Prend-on les Clermont pour des traîtres?

— J'en ai tant vu!... répond l'archer.

— En effet, a repris Justin; notre jeune roi a déjà été victime de tant de perfidies que, sous la toison de la brebis, il devrait toujours regarder s'il ne passe pas quelque griffe de loup.

— Mais tout le monde aime Charles VII, dit un guerrier avec chaleur.

— Mais ses ministres sont haïs (1), réplique l'échanson du castel. La Trémouille, de Prie et La Borde pourraient, en conséquence, finir, comme le sire de Giac, par être enfermés dans un sac et jetés à l'eau, bel et bien (2).

— Quelle horreur! dit le vieux Bertram. Le connétable de Richemont s'est dégradé, selon moi, quand il s'est si lâchement défait du pauvre Giac. Charles, indigné, a eu raison...

(1) Le connétable de Richemont, s'étant mis à la tête du gouvernement de Charles VII, y avait déployé un tel despotisme, que Charles VII s'était vu forcé de l'éloigner de sa cour. Richemont s'en était vengé en se servant de son empire sur les masses pour soulever une haine générale contre les ministres du roi. — Voyez tous les historiens.

(2) Charles VII s'était attaché un sire de Giac, après le départ de Tanneguy. Le connétable de Richemont, jaloux de la faveur dont jouissait ce gentilhomme auvergnat, court une nuit chez lui avec quelques jeunes gens armés, et le jette, cousu dans un sac, à la rivière. — *Mém.* de Richemont. — Le Héraut de Berry. — Daniel. — Lévesque. — Anquetil. — Mézerai.

— Non ; Charles, indigné, a eu tort, interrompt le grave échanson. Il ne devait point se brouiller avec Richemont et risquer par-là sa couronne, pour la bagatelle d'un favori plongé trop bas dans la rivière ; c'était déraisonnable en tout point (1). Qu'on pende ou qu'on noie cent ministres ! belle affaire ! mille autres arrivent : la denrée ne manque jamais.

— Je crois que l'échanson a trop bu, reprend l'archer avec aigreur. Homme ou sac, chiens ou ministres, il jette tout à l'eau sans façon. Si jamais il devenait le favori de son maître, et qu'on l'entortillât dans le linceul aquatique de Giac, je voudrais en coudre la toile.

— Mes braves ! dit un fauconnier, l'intérêt général exige parfois qu'un prince subisse des mortifications publiques ; les grandeurs se paient comme toute autre chose et souvent plus cher qu'on ne pense. Charles VII

(1) Charles VII avait supporté long-temps et avec patience le joug hautain du connétable; mais le meurtre de Giac lui parut impardonnable : et Richemont, disgracié, se mit à conspirer contre son maître. — Voyez tous les historiens.

eût mieux fait de ne pas s'inquiéter si le favori disparu avait avalé, par force ou non, trop de fluide en nageant mal. Il eût alors continué à vivre en bonne intelligence avec le connétable. La guerre se fût continuée avec plus de bonheur. Richemont ne serait pas resté inactif; le roi n'aurait pas perdu le Mans, Laval, Pontorson, La Charité et autres places fortes; l'usurpation serait à vau l'eau; et tout irait bien aujourd'hui (1).

— Par l'âme de Philippe-Auguste! s'écrie un jeune servant d'armes : s'il faut, pour se maintenir au trône et y travailler au bien public, concéder tout à ceux qu'on craint, caresser ceux que l'on méprise et sacrifier ceux que l'on aime, au diable sceptres et couronnes!

Un *maître queux* du manoir est entré précipitamment dans la salle. Sa figure est inquiète et sombre.

— Bertram! dit-il au vieux archer, il nous arrive d'étranges hôtes: Perrin Leclerc et ses bandits.

(1) Monstrelet.—*Hist. anonyme de Charles VII*, t. I. — Daniel, t. IV. — Anquetil, t. III. — Villaret, t. XIV. — Lévesque, *la France sous les Valois*, t. IV. — Alain Chartier. — Dampmartin.

— Les aurait-on reçus au castel?

— Oui; et devinez d'où ils viennent : de chez le connétable en disgrâce.

Amis ! qu'en dites-vous? dit Bertram. J'ai la certitude que les comtes de Clermont et de La Marche sont dévoués à Richemont; je sais de plus que Perrin *l'écorcheur* est une espèce d'assassin à gages, capable d'ouvrir une école pour enseigner le crime aux démons eux-mêmes. Or, je le répète, et à bon escient, il m'est évident que la fête de Valgray pourra bien être autre chose qu'un déduit récréatif.

— Tais-toi ! a reparti l'échanson : ton crâne est plus propre à supporter vingt coups de marteau qu'à produire une pensée juste. Tes soupçons sont de noirs outrages ; prends-y garde ! Maître quinteux ! tu cours risque, avec tes propos, d'être un jour rasé haut et court.

— Oh ! oh ! seigneur des caves à vin, répond le vieux Bertram courroucé, ton verbe est hissé sur échasses ; heureusement que le vent qui siffle le plus aigre n'est pas toujours le plus redoutable. Patience ! j'ai tête et mémoire. Un jour ou l'autre, nous réglerons

ensemble nos comptes sur le préau, et cela de façon que les corbeaux de Valgray n'aient plus qu'à te rendre les derniers devoirs en te faisant un sépulcre en l'air.

— Le roi ! s'écrie un page, le roi !

Les cors et clairons résonnaient; chaque officier court à son poste, et déjà la salle est déserte.

— Le pont-levis du castel a retenti sous les pas de l'escadron armé qui précède le monarque, et à la tête duquel est Jacques de Bourbon, comte de La Marche. L'escorte est nombreuse et brillante. Charles VII, monté sur un élégant destrier, s'entretient gaîment avec les gentilshommes de Clermont. Sa garde ne l'a point suivi. Quelques seigneurs de sa cour, sans glaive et sans armure, sont près de lui en habits de fête. Il n'a qu'un écuyer, c'est Maurice.

Le roi, admirant le château, en parcourt les appartemens. Il ne se renfonce pas tristement dans les limites de son rang comme un noir donjon entre ses vieilles tours. Il parle aux soldats comme aux chefs. Il sait à la fois disserter avec sagesse, railler avec malice et rire avec enjouement. Charles VII, beau de

jeunesse et de vaillance, de franchise et de grâce, est imposant sans être sombre, et superbe sans être altier.

— Toujours des émeutes à Paris (1), dit le prince au comte de Clermont. Il faut de continuelles insurrections à des insurgés, comme il faut quotidiennement de la chair fraîche à des anthropophages. *Laissons passer la justice de Dieu !*

Sire ! répond un loyal banneret, personne ne se dissimule aujourd'hui qu'un gouvernement usurpateur ne saurait être durable sur la terre classique de la légitimité : que, dès qu'elle s'est jetée dans le désordre, la France qui s'enivre si vite, ne songe plus qu'à se réfugier dans le devoir : et que si le *fait* y règne un instant, ce n'est jamais qu'en attendant le *droit*.

— L'usurpation, reprend le comte de Clermont, est une fausse monnaie qui ne convient qu'à des tribus barbares ou à des nations dégradées. Le duc régnant demande des sermens de fidélité à tout le monde, les intérêts particuliers obéissent, les consciences pu-

(1) Voyez les auteurs déjà cités.

bliques se révoltent (1). Qu'a-t-il retiré de cette mesure ? nouvel accroissement de mépris. Aussi déjà, dans Paris, bien des gens allongent la tête pour voir qui va arriver après qui va disparaître ; on y est certain, par avance, qu'aux triomphes de l'iniquité succédera le règne de la justice.

— Connaissez-vous Bedfort ? interrompt Charles. Le chef de notre capitale est-il brave ?

— Il le dit sans cesse.

— Qu'en pense l'armée ?

— Elle en rit. Bedfort n'est qu'un fourbe hableur.

— La cour est-elle somptueuse ?

— Non sire : un ladre y tient le pouvoir.

— On hait l'avarice à Lutèce !

— Aussi, votre majesté peut m'en croire, l'autorité suprême va au nouveau gouverne-

(1) Registre du Parlement. « Non-seulement on demanda des sermens de fidélité à la magistrature, à l'armée, au clergé, à l'université, etc., mais aux bourgeois de Paris. Ces derniers furent obligés d'aller, dans chaque quartier, prêter leur serment entre les mains du prévôt des marchands. » Lévesque, *la France sous les Valois*, t. IV, p. 5. — Villaret, t. XIV, p. 268.

ment, comme la selle d'un cheval de bataille au bœuf qui marche à l'abattoir.

La fanfare des corneurs d'eau appelle en ce moment aux banquets. Charles VII est assis à table.

Une multitude d'officiers servans, de seigneurs et de chevaliers entourent le fauteuil du monarque. Le fils d'Achard n'en peut approcher. Il est inquiet et soucieux ; il observe et reste à l'écart.

Tout-à-coup Maurice a frémi. La figure de Perrin *l'écorcheur* lui est apparue au milieu d'un groupe de guerriers ; elle s'est furtivement glissée parmi les assistans au festin ; elle a murmuré quelques mots, d'un air sinistre, à l'oreille de plusieurs chefs ; puis elle est sortie à la hâte.

Perrin Leclerc! un vil brigand!... sous le même toit que Charles VII! Ah! quelque trahison se prépare. N'est-ce pas Perrin Le-Clerc qui a juré de poignarder le jeune roi!.. Maurice, saisi d'épouvante, voudrait pouvoir parler à son maître, mais les hauts dignitaires qui l'environnent ne laisseraient pas un humble écuyer percer leurs rangs et se mêler à eux. Que fera le pauvre Maurice....

Le repas splendide est enfin achevé ; les convives se rendent à la grande galerie du castel. Là plusieurs portes s'ouvrent par un large balcon qui domine les cours et les jardins. Des soldats, des villageois, des femmes, des enfans et des vieillards sont sous les murailles du fort. Ils appellent le roi à grands cris, et Charles se montre au balcon.

De nombreux *vivat* ont salué le jeune sauveur de la monarchie française ; il a paru vivement ému des transports causés par sa présence. Son écuyer est à la torture.

Une bruyante hilarité s'est manifestée soudain parmi la populace. Un jongleur, suivi de singes, d'ours, et d'une petite ménagerie experte en tours facétieux, s'est fait jour à travers les flots curieux ; il est sous le balcon du castel ; un grand ours, dressé sur ses pattes de derrière, se met à accompagner de la viole les chansonnettes du gabeur. Hilarion Mathieu est parvenu à obtenir un instant de silence. Il s'adresse au roi. Charles écoute.

Phlip, un jour festoyoit sa mie,
Tra la la... qui va là ?...
Hola !

Qui n'eût voulu choyer Marie !
— *O tetin mignon ! sois à moi !*
Lui foisait-il, *car suis à toi.*
Mais doucereuse flatterie,
Ce n'est souvent que félonie.
Tra la la... qui va là ?
Hola !
De mauvais plat sort triste sauce :
Comprenne qui peut, je m'en gausse.
Tra la la... qui va là ?
Hola !

Les singes savans de Mathieu dansaient à perdre haleine sur le *tra la la ? hola !* de leur maître. Leurs gambades burlesques, exécutées en cadence sur un chant baroque, formaient le plus étrange tableau. Les contorsions et gestes du jongleur n'étaient pas moins comiques que sa poésie et ses singes. Le prince riait aux éclats.

Garde à toi, puissance chérie !
Tra la la... qui va là ?
Hola !
Du poison, la coupe est jolie;
Mais l'ami qui dit : *Sois à moi !*
Est-il vrai qu'il se baille à toi ?
Aux doux sermens fou qui se fie !
Gare au piége ! une voix te crie...

Tra la la... qui va là?
Hola!
De mauvais plat sort triste sauce,
Comprenne qui peut, je m'en gausse.
Tra la la.., qui va là?
Hola!

Les danses grotesques et les applaudissemens publics continuent. Mais Maurice a remarqué sur le visage du roi une sorte de surprise rêveuse. Sa figure s'est assombrie. On dirait qu'il a entendu dans les singuliers chants d'Hilarion quelque secret avertissement. Il n'a point quitté le balcon.

Quant au fils d'Achard, il avait compris le jongleur aux premières paroles chantées. Il lui est évident que le fidèle Mathieu sait les dangers qui menacent le prince, et vient pour déjouer les complots. Son *garde à toi* est chose clair. Maurice a désormais un aide; quelqu'un peut le guider et l'instruire. Il a cru voir les regards d'Hilarion le chercher avidement parmi les personnes qui entourent le souverain; il s'élance sous le balcon.

Il est à quelques pas de Mathieu. Le plaisantin l'a aperçu; mais, feignant de ne pas le

connaître et lui tournant le dos brusquement, il continue ses chants et ses danses.

Le traître a paré sa cabine.
Tra la la... qui va là?
Hola!
Et sa proie, il l'embobéline.
Ah! le brigand sans foi ni loi,
Filouteroit Dieu, dame et roi.
Rien n'est sacré pour âme impie;
Mais n'entends-je pas qu'on lui crie :
Tra la la... qui va là?
Hola!

Une des petites guenons qui sautillait autour de l'ours avec le plus de pétulance s'est précipitée à l'improviste sur une femme du peuple qui s'était trop approchée d'elle, et lui a enlevé sa coiffure. La villageoise, égratignée par le singe, a jeté un cri perçant; elle s'est échappée à travers la foule; et, pendant la rumeur causée par ce léger événement, le célèbre jongleur a eu le temps de dire tout bas à Maurice :

— Le roi est trahi. Ne le quittez pas un instant pendant vingt-quatre heures; et faites que je lui parle cette nuit!

Puis, d'une voix retentissante, il a achevé son refrain.

> De mauvais plat sort triste sauce,
> Comprenne qui peut, je m'en gausse.
> Tra la la... qui va là?
> Hola!

L'heure du couvre-feu a sonné. Maurice, remonté dans les appartemens du castel, a su composer son visage. On le dirait calme et glacé. La grande galerie de Valgray est somptueusement éclairée par des bougies de cire odorante. Le comte de Clermont a fait placer diverses tables de jeu à l'extrémité de la salle. L'invention des cartes était toute récente; les dés, le billard et les dames n'étaient plus autant à la mode. Jacques de Bourbon a engagé le monarque à prendre part au nouveau genre d'amusement; mais Charles l'a en aversion; il lui rappelle la démence de son père; et aucune instance n'a pu le décider à remuer ces cartons grossièrement peints qui devaient exercer un jour une si cruelle influence sur les destinées sociales (1).

(1) On a conservé le nom de l'inventeur des cartes.

Les dés ont pour lui peu d'attraits ; préférerait-il le billard ?....

— Une partie d'échecs ! dit le roi ; qui veut me combattre aux échecs ?

Les gentilshommes de Clermont se regardent et s'interrogent. Ils sont peu experts à ce jeu difficile : et personne ne se présente. Quelle occasion pour Maurice ! il se glisse auprès du monarque ; et, surmontant sa timidité :

— Si votre majesté le permet, répond-il d'une voix tremblante, c'est moi qui ferai sa partie.

Charles VII a souri de l'extrême émotion du fils d'Achard ; il n'en connaît pas la vraie cause.

— Maurice ! tu seras battu, lui a-t-il gaîment répliqué. Rien en toi ne présage un vainqueur. N'importe ! à défaut d'autre adversaire, nous entrerons en lice avec toi.

L'écuyer s'est assis vis-à-vis du prince. Un cercle de seigneurs et de bannerets s'est à l'instant formé autour d'eux. On y chuchotait à voix basse, qu'il était inconvenant à un fils d'écorcheur de se mettre aussi insolemment

C'était un peintre nommé *Gringonneur*. — Dampmartin, *la France sous ses rois*, t. II, p. 165.

en évidence. On murmurait sur la bienveillance, poussée à l'excès, qui avait porté le roi à consentir à jouer aux échecs avec un chevalier sans naissance. Maurice était pâle et troublé ; mais ce n'était ni les paroles ironiques, ni les coups d'œil dédaigneux de l'assemblée, qui lui rendaient cruelle sa position; autres pensées le préoccupaient. Il s'était offert à la partie d'échecs, dans l'espérance de se trouver assez près du souverain pour l'avertir de ses périls ; vain désir ! attente déçue! il a moins que jamais la possibilité de parler en secret à Charles, tous les yeux sont fixés sur lui.

La main de l'écuyer est tremblante, il remue machinalement les pièces de l'échiquier. Il voit à peine, ou il voit double.

— Maurice ! dit Charles en riant, prends garde à toi ! que jouons-nous ? as-tu large bourse ?

— Oui, sire.

— Combien veux-tu perdre d'argent?

— Sire ! je ne veux pas en gagner.

— En ce cas, fais tes conditions ; nous pouvons tout promettre sans risque.

— Si votre majesté triomphe, je lui remet-

trai un talisman précieux venu de la Terre-Sainte qui, dit-on, avertit......

— De quoi?

L'écuyer se penche vers son maître.

— Des embûches, murmure-t-il.

— Nous n'avons point ici à en craindre, a balbutié le monarque.

Puis, élevant la voix, il ajoute :

— Maurice ! un tel enjeu nous plaît fort. Mais toi! si le destin nous fait perdre, qu'exigeras-tu?

— Deux jours de bonheur : le privilége de ne plus quitter votre majesté, pendant l'espace de quarante-huit heures.

— Quoi ! ni jour, ni nuit ! dit Charles étonné.

Ses regards se sont levés sur Maurice avec une espèce d'inquiétude vague.

— L'étrange idée ! dit le monarque.

Mais reprenant un air enjoué :

— Tu offres trop, continue-t-il, et tu ne demandes pas assez ; les mises ne sont pas égales.

— Sire ! ce sont mes conditions.

— Tu le veux... qu'il en soit ainsi ! Tu perdras.

— Tant pis pour vous, sire !

Et ces paroles, jetées rapidement à voix basse, étaient prononcées avec un tel accent de solennité mystérieuse, que le prince a fait un mouvement involontaire de surprise. Sa bouche s'ouvrait pour en demander l'explication; elle s'est refermée à l'aspect de l'effroi qu'en éprouvait d'avance Maurice, effroi qui se peignait sur ses traits. Il s'est tu; la partie commence.

Le roi était habile aux échecs; il attachait une sorte d'importance à ce jeu, qui demande de la réflexion et des calculs; son amour-propre eût été blessé d'être vaincu par un apprenti. Maurice n'était pas de sa force; il entassait fautes sur fautes.

La partie touchait à sa fin. Charles était sur le point de gagner; un coup préparé adroitement allait lui assurer la victoire; sa main était levée...... il s'arrête : il a vu sur le visage de Maurice une anxiété extraordinaire; les lèvres du jeune écuyer ont un tremblement nerveux; ses yeux ont une expression suppliante; pareil état n'est point naturel. Le monarque a pris son parti; il fait le sacrifice de son amour-propre, et, se levant avec une impatience affectée :

— Maurice, dit-il, c'est assez ; nous nous reconnaissons vaincu.

— Il allait perdre ! dit Clermont.

— N'importe ! il a gagné, répond Charles.

Le moment de se retirer était venu; le châtelain de Valgray a conduit le roi dans ses appartemens.

— Maurice ! dit le souverain, tu passeras la nuit dans notre chambre; nous t'aurons vingt-quatre heures devant les yeux ; il est des pénitences plus rudes.

Clermont a quitté Charles VII. Les gentilshommes du comte allaient suivre son exemple : le roi les arrête.

— Messieurs ! j'aime à me coucher tard, demeurez. Que ferons-nous jusqu'à minuit?

— Sire ! a reparti l'écuyer, faites monter Hilarion ; il égaiera votre majesté, il fait des tours miraculeux.

— Bien pensé, Maurice ; qu'il vienne.

Mathieu est entré chez le roi, un singe et un ours l'accompagnent.

— Nous avons ouï parler de ta gaie science, lui dit Charles. Fais-nous preuve de tes talens.

— Sire ! répond le plaisantin d'un air hum-

ble, ouï-dire n'est mie vérité. Je n'ai que face grimaçante ; et devant vous, moi et mes bêtes, nous sommes jà moult ébahis.

Hilarion Mathieu, en parlant ainsi, arrondissait ses petits yeux, enflait ses narines et pinçait sa bouche.

— Allons, maître gabeur, à l'œuvre! a répliqué le prince en partant d'un long éclat de rire ; fais commencer messire l'ours.

Le jongleur a salué gravement en signe d'obéissance. Puis, s'approchant de la bête fauve, il semble lui adresser une question à voix basse. L'ours a fait deux ou trois contorsions en guise de réponse ; et Mathieu, prenant une figure consternée, adresse ces mots au monarque :

— Pardon! sire! point n'est ma faute : *Oursin* est souffreteux et j'en ai gros souci : de là vient qu'il argue et tergiverse. Il ne lui agréerait de s'ébattre ici que devant votre majesté toute seule. Les hochemens de sa tête ont bouté ses intentions dans la mienne qui en a été de prime abord stupéfiée. Si donc les gens à *bouche en cour* que voilà ne veulent se hucher ailleurs qu'en cette haute et puissante salle, il en échéera à mon grand

déconfort qu'*Oursin* fera céans meschéance.

Tout cela s'était débité d'un air si égrillard et si malicieux que le roi n'a pu reprendre son sérieux.

— Nous en sommes vraiment marri, a-t-il riposté plaisamment, mais nous avons promis à notre fidèle écuyer Maurice qu'il ne nous quitterait pas d'un instant pendant vingt-quatre heures ; et, fidèle à nos engagemens, nous nous trouvons dans la cruelle nécessité de ne pouvoir accorder à sire *Oursino* le tête-à-tête qu'il désire.

— *Tête-à-tête !* pas tout-à-fait, réplique gravement le jongleur. *Oursin* m'eût admis en *trio*.

— Daignerait-il, demande le prince, souffrir Maurice en *quatuor ?* Présentez-lui notre humble requête.

Hilarion salue profondément ; et, retournant à son ours, il échange avec lui des gestes et gambades qui achèvent de porter à son comble l'hilarité des assistans. Puis, du ton le plus doctoral, il transmet à haute voix la résolution de l'ours qui se rend au vœu du monarque. Il faut que tout le monde s'éloigne, il n'est d'excepté que Maurice.

Charles VII a congédié gaîment les gentilshommes du comte de Clermont. Mathieu les a suivis de l'œil jusqu'à l'extrémité de la salle voisine ; il court ensuite vers la porte, la referme soigneusement ; et, changeant soudain de langage.

— La ruse et les folies, reprend-il, étaient mes seuls moyens pour parvenir jusqu'à vous ; sire ! j'ai dû les employer. Votre majesté est trahie.

— Trahie ! juste ciel ! et par qui ?

— Par les comtes de Clermont et de la Marche.

— Oui, sire, ajoute l'écuyer ; il y a ici de vils assassins : j'y ai vu Perrin *l'écorcheur*.

—Et vous y êtes prisonnier, continue Hilarion. L'ordre a été donné devant moi de ne laisser sortir personne du castel, pas même votre majesté. Les chevaliers, en petit nombre, qui l'ont accompagnée ont été séparés d'elle sous divers prétextes ! un grand danger vous menace.

— Toujours des trahisons et des traîtres ! s'écrie le roi douloureusement. O mon Dieu ! vous qui lisez dans les cœurs et qui savez la droiture de mes intentions ! en quoi donc ai-je

mérité de si accablantes épreuves? Quoi! je cherche à sauver la France, et des Français y mettent obstacle!...

— Haine aux félons! reprend Mathieu. Vous échapperez à leurs piéges.

— Clermont en voudrait-il à ma vie?

— Non : mais à celle de vos ministres. Il est parti ce soir de Valgray à la tête de plusieurs compagnies armées. Il a pris les ordres du connétable de Richemont dont il sert les ambitieuses vengeances; et, dirigeant sa troupe sur Bourges, il veut s'emparer cette nuit de votre capitale (1). On compte y trouver La Trémouille.

— Pour l'assassiner? s'écrie Charles.

— Oui, sire (2).

— Mes armes! mes armes!

— O mon prince! interrompt Maurice, songez-que vous êtes captif. Au nom du ciel! de la prudence. Contraignez-vous! Écoutez Mathieu.

— La feinte est de la lâcheté, dit Charles marchant à grands pas; il faut agir en roi de

(1) Voyez toutes les histoires de Charles VII.

(2) Mézerai. — Villaret. — Daniel. — Anquetil. — Lévesque.

France. Je ne veux pas courber la tête, elle ne plierait que sous la hache. Sortons!... je parlerai aux soldats. La voix du fils de saint Louis, en dépit des ennemis du royaume, a quelque chose encore de grand et de sacré. Venez! nous ne saurions succomber, notre vie est celle de tous; et, défendus par notre droit, nous avons pour nous Dieu et la France.

Hilarion se jette à genoux.

— Sire! songez-y bien: de votre existence dépend le salut de la monarchie. Or, Dieu, votre droit et la France vous défendent de la compromettre. Sortons de Valgray sans combats. Il faut même, s'il est possible, que la funeste aventure de cette nuit soit ignorée du public à tout jamais.

— Soit, dit le roi; l'idée est bonne. Tâchons qu'il n'y ait pas de crimes,... pour qu'il ait pas de châtimens.

— Voici mon plan, reprend Mathieu. Mes jongleries me donnent accès partout. Paysan et soldat, chacun me fête. Je me suis introduit dans la tour du béfroi, devant laquelle est le principal pont-levis; j'y ai vu un amas de poudre, de salpêtre et de bitume; j'y met-

trai le feu à minuit. Une partie de la tour sautera. Un désordre affreux suivra l'explosion. Profitez du moment; courez aux ruines de la porte d'entrée d'où chacun aura fui avec épouvante. Le pont-levis sera baissé, car je me serai chargé de ce soin. Deux chevaux, que j'aurai préparés, seront sellés à peu de distance. Vous pourrez être loin de Valgray avant qu'on se soit aperçu de votre fuite. Le comte de Clermont est à Bourges, où beaucoup de guerriers l'ont suivi. Laissez-moi tout faire à ma guise, et vous serez sauvé dans une heure.

— Lève-toi, fidèle Mathieu! répond le monarque attendri. Lève-toi! agis à ton gré. Nous te confions nos destins.

Hilarion est sorti de la chambre; Charles s'est jeté sur un siége. Il y a de l'abattement sur ses traits, il n'y en a point dans sa pensée.

— Maurice! pourquoi me plaindrais-je! je souffre; mais j'ai des amis. Plus d'un cœur fidèle est à moi.

—L'usurpation, répond l'écuyer, ne pourrait s'exprimer de même. Ses succès même la renversent; témoin son triomphe à Ver-

neuil (1) singulière position de ce pouvoir! il ne peut être impunément ni vainqueur ni vaincu, ni en paix ni en guerre, ni fortuné ni malheureux; il n'y a pour lui d'abri ni de gloire nulle part; il y a orage et honte partout.

— Cependant, dit Charles d'une voix mélancolique, il a encore quelques partisans.

—Oui, sire! en apparence ou par force. Mais, au fond de leur conscience, ces hommes rougissent de leur rôle. Ils reviendront à vous.

— Dieu le veuille.

— Et vous les recevrez?...

— En ami.

— Pardon complet?

— Et bras ouverts.

— O France! s'écrie l'écuyer; le bonheur est là.... près de toi, et tu tardes à l'appeler.

Le prince a souri tristement à l'enthousiasme de Maurice. Il le remercie avec affection de ses preuves de dévouement. Il attend minuit d'un air calme; et, dans les fers comme sur le trône, dans l'exil comme dans les victoires, il a la majesté de ses pères. C'est toujours un vrai roi de France.

(1) Monstrelet. — Le Héraut de Berry. — Léves que, t. IV, p. 26.

CHAPITRE XX.

La providence, qui nous fut toujours secourable, ne nous offre-t-elle pas, dans l'héritier de la couronne, un prince dont la modération, les vertus, l'équité et la bonne foi donnent toutes les garanties à la patrie!... *Le dauphin* a compté sur nous; une si noble confiance n'a pas été trompée, elle ne pouvait pas l'être, *elle ne le sera jamais*. Le gén. LAMARQUE, Paris, 1826.

—

Prince! objet de tant de vœux et d'espérances, vous naquites environné de sujets fidèles, menacé par des ennemis implacables : croissez pour le salut des uns et pour la ruine des autres *......

Les royalistes veulent la légitimité, car dix siècles leur en démontrent les avantages, et mille exemples leur en prouvent la nécessité.....

L'usurpation ne s'appuie que sur des individus qui ne font que paraître et disparaître. *La légitimité* s'appuie sur la famille qui est immortelle...... Les royalistes n'ont jamais perdu courage parce qu'ils savent que leur cause ne peut périr qu'avec la société elle-même : qu'ils n'ont besoin que d'un jour pour reconquérir tout le terrain livré par *la sottise* ou *la trahison* : et que tôt ou tard ce jour luira sur la France.

Journal des Débats, Paris, 1819, 1820.

—

La trahison est le crime qui met l'état en péril, qui attente à la sûreté du roi, et *qui viole une foi sacrée*.

BARTHE, garde des sceaux de Louis-Philippe.

—

Quel beau caractère qu'a cet homme-là! ** Il n'est pas possible d'être meilleur et plus digne.

Le maréchal MAISON, Cherbourg, 1830.
Mémoires de Mazas.

* Cela s'adresse au duc de Bordeaux. — ** Charles X.

L'Explosion.

Les lumières s'éteignaient successivement au castel de Valgray. Il n'en brillait plus qu'aux croisées de l'appartement de Charles VII. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les cris des sentinelles et les

rondes des gardiens du fort. La lune n'éclairait point le firmament, et le ciel était nuageux.

Tout-à-coup une clarté extraordinaire a illuminé la plage. Une horrible détonation s'est fait entendre. La tour du béfroi a sauté. Une espèce de météore a fait explosion dans les nues. Une pluie de pierres et de feu succède à des lueurs incendiaires. La forteresse a tremblé jusque dans ses fondemens. Une odeur sulfureuse empoisonne les airs, et d'affreuses clameurs retentissent.

Le prince attendait le signal. Il se précipite hors de sa chambre. On entendait craquer de toutes parts les toits et les charpentes sous les débris de la tour enlevés vers le ciel et retombant sur eux çà et là. Les soldats fuient terrifiés, les uns en armes, les autres en chemise, tous au hasard et pêle-mêle. La catastrophe inattendue n'est comprise de personne; nul ne cherche à se l'expliquer. Les chefs sont frappés de stupeur, les subalternes d'égarement. Il n'y a que peu de blessés, mais il y a beaucoup de décombres. Partout, horreur, cris et désordre.

Maurice, à travers la confusion, les ruines et les ténèbres, entraîne son jeune mo-

narque. Ils ont franchi tous les obstacles, nul garde n'arrête leurs pas. Le pont-levis s'est trouvé baissé, ainsi que Mathieu l'avait promis. Ils sont hors de l'enceinte du fort.

Mais une voix terrible a tonné : c'est celle de Perrin *l'écorcheur*. Il vient d'apercevoir Charles et Maurice à l'extrémité du pont-levis. Il crie *aux armes!* vains efforts : aucun guerrier ne lui répond.

Perrin voudrait s'élancer à la poursuite des fugitifs ; mais ils ont trop d'avance sur lui, ils vont disparaître à sa vue. Le monstre tient une arquebuse. Il met le roi en joue, il fait feu... Mais Maurice a remarqué l'assassin ; il pousse un cri, se jette en travers ; et, préservant le roi du trépas, il a reçu le coup à sa place.

Un gémissement sourd et douloureux échappe à l'écuyer dévoué. Il a été blessé à l'épaule. Sa marche, néanmoins, n'en est pas ralentie et Perrin l'a perdu de vue. Mathieu est accouru vers le prince.

— Sire ! vos deux coursiers sont là.

— Maurice ! mon fidèle Maurice ! ne cessait de répéter Charles d'un accent plaintif... N'es-tu pas blessé ?... réponds-moi !

— Ce n'est rien, sire! ce n'est rien. Ne pensons qu'à vous.... à vous seul.... Partez! je suivrai si je peux.

Te quitter ainsi!.... moi!.... jamais. Mathieu! peut-il monter à cheval? Je ne partirai pas sans Maurice. Ne penser ici qu'à moi seul!... plutôt la captivité!

— Dieu! que dites-vous! reprend Maurice. Oh! je suis bien!..... je puis vous suivre.

Et la peur que Charles, en dépit du danger, ne veuille rester à le secourir, lui a donné des forces surhumaines. Hilarion l'a aidé à se placer sur son cheval. Maurice et le roi sont partis.

Le fils d'Achard éprouvait de telles angoisses qu'à peine avait-il entendu les dernières paroles que lui avait adressées Mathieu.

— *Lisez demain matin ce papier!*

Il s'était néanmoins emparé machinalement d'un rouleau écrit qui lui avait été glissé dans la main. Il se fût bien gardé de le perdre.

Il avance d'un pas rapide. Il est parvenu à faire assez de violence à sa douleur pour calmer l'effroi de son maître.

— Maurice! dit le prince avec joie, je re-

connais la route où nous sommes. Un asile sûr est près d'ici : *Montville*.

— Le château d'Ethelinde?

— Oui : la duchesse doit y être. Nous trouverons des secours chez elle. Du courage! Ce n'est pas loin.

Charles a fait quelques pas en avant pour chercher à apercevoir d'une éminence voisine les hauts pavillons de Montville : l'aurore commençait à paraître. L'écuyer, en arrière et seul, profite du moment pour déplier son rouleau de papier. Il arrête son cheval et lit :

— Fleur-des-Anges n'a point péri. Achard a fait courir le bruit de sa mort pour que nul obstacle n'empêchât son mariage avec Perrin *l'écorcheur*. Ce mariage, long-temps différé, doit avoir lieu d'aujourd'hui en huit à *La Charité-sur-Loire*, ville au pouvoir du duc de Bedfort; et c'est moi qu'on a choisi pour égayer et diriger les fêtes de la noce. Or donc, la veille du grand jour, soyez sous les murs de *La Charité*; déguisez-vous en ménétrier, et demandez *Mathieu le jongleur*. Amour, hardiesse et confiance! Je me charge du reste. Adieu.

La surprise, la joie, l'espérance... que de sentimens à la fois! Maurice est-il de force, en ce moment, à résister à tant de secousses!.. le sang a reflué vers son cœur. Un doux anéantissement, dans tous les membres, succède aux souffrances de sa blessure. Sa vue est à moitié obscurcie, sa pensée à demi perdue; mais l'instinct de la vie lui reste, et sa léthargie a du charme.

L'écuyer a caché dans son sein le précieux écrit d'Hilarion. Quelque chose de satisfait et de serein s'est imprimé sur son visage pâle et languissant. Le roi est revenu près de lui.

— Maurice! tu parais moins souffrant.

— Oui, sire! mes forces reviennent.

Et, tout en prononçant ces mots, il se sentait défaillir. Charles continue l'entretien.

— J'ai vu, ces jours derniers, Éthelinde; elle redoute ma présence; c'était pour me fuir qu'elle avait quitté l'Auvergne. Maurice, elle aime ailleurs, j'en suis sûr; mais qui aime-t-elle? je l'ignore.

L'écuyer garde le silence.

— Le croirais-tu? poursuit le prince, je ne puis, malgré ses rigueurs, surmonter mon

amour pour elle. Que je hais son heureux amant!

Il regarde le fils d'Achard.

O ciel ! a-t-il repris, tu chancelles. Quelle pâleur !... tes yeux se ferment....

Il court effrayé vers Maurice; il l'a descendu de cheval, et le jeune écuyer s'est presque évanoui dans ses bras. Les fugitifs étaient heureusement dans l'avenue du castel de Montville. Il ne restait qu'un pas à faire. Maurice, rassemblant toutes ses forces, a pu achever le trajet; il marche appuyé sur le prince; il monte le perron du manoir.

La duchesse de Villa-Rose a couru à leur rencontre; elle vient d'apprendre le nom du guerrier blessé que le monarque lui amène. On lui a dit que le fils d'Achard touchait à ses derniers momens; elle arrive effarée... tremblante. Elle a fait transporter Maurice dans sa chambre. Elle veut panser elle-même sa blessure; son effroi redouble en la voyant. Il lui semble qu'il va mourir, et dans son premier élan de désespoir, elle oublie que le roi est là.

— Maurice! s'est-elle écriée, Maurice! entends ma voix!... Il expire!... O dieu! le retrouver pour le perdre!....

Éthelinde n'est plus à elle, son cœur s'est hautement exprimé. Son visage en dit plus encore que ses paroles. Charles sait maintenant qui elle aime.

Il s'est assis, sur un siége, à l'écart; il regarde Maurice, il écoute Éthelinde; et le plus sombre nuage a décomposé ses traits. Il y a du courroux dans sa douleur, il y a des menaces dans son calme.

Les tendres soins de la duchesse ont rendu Maurice à lui-même ; il a repris toutes ses facultés morales. Les élancemens de sa blessure ont presque entièrement cessé. Il ne serait pas en état de marcher ; mais il s'agite, il voit, il entend.

Éthelinde, rassurée sur la vie du blessé, aperçoit tout-à-coup le prince. Elle avait manqué envers lui à toutes les convenances; elle ne peut douter, au coup d'œil qu'il lance sur elle, du sentiment qui le domine. Elle voit qu'elle s'est trahie, que son amour s'est dévoilé, qu'elle vient d'exposer l'écuyer à l'inimitié du monarque, que le mal est irréparable; et, dans le désordre de ses esprits, elle prend un parti décisif.

— Il n'est plus temps de feindre, dit-elle.

Sire! le maréchal de Rieux, mon oncle, m'avait choisi Maurice pour époux; il préparait ce mariage au moment où il fut tué. Vous venez de lire dans mon cœur. Plus de détours! j'aimais Maurice.

— Et vous osez le publier!... s'écrie le roi avec emportement. Quoi! vous étiez d'accord en secret!... Votre hymen était chose convenue!.. Ai-je été indignement trompé!.. Comme il m'a joué, le perfide!... Et moi qui lui ouvrais mon cœur avec l'abandon de la confiance!... l'ingrat!... Sa bien-aimée, à l'entendre, portait le nom de Fleur-des-Anges..... Ah! je reconnais là mon destin: point d'amis, et toujours des traîtres.

Il a appuyé sa figure sur ses deux mains. Il cherche à cacher des larmes qui coulent le long de ses joues décolorées. Maurice a voulu se lever; il a essayé de proférer quelques paroles; mais le nouveau coup qui vient de le frapper a glacé sa voix et ses membres.

— Noble prince! dit Éthelinde, je ne pouvais être votre épouse, je n'aurais jamais consenti à être votre maîtresse. Mon cœur n'eût pas été à Maurice, qu'il ne se fût

point donné à Charles ; nous n'étions point faits l'un pour l'autre. Votre âme grande et magnanime se serait un jour reproché mon malheur, si la mienne avait cessé d'être noble et vertueuse. Il est une barrière entre nous que rien ne m'aurait décidée à franchir. Oui, quand même je vous eusse aimé, Éthelinde vous aurait fui ; l'honneur l'eût emporté sur l'amour.

— Assez, répond le roi lentement et sans relever les yeux sur elle. Couple perfide ! laissez-moi. Que je n'entende plus parler de ceux que j'ai aimés !... Oh ! surtout que je ne les voie plus ! Qu'ils me laissent seuls et sans consolations, dans les angoisses du rang suprême. C'est bien : je renonce à l'amour, au dévouement, à l'amitié, à tout ce que la terre a de plus doux. Royal isolement, pompes vides, voilà donc mon triste partage ! Ah ! désormais je ne veux plus que mépriser et haïr ; ingrats ! je commencerai par vous.

L'écuyer, faisant un violent effort, est parvenu à se lever ; il se traîne péniblement jusqu'auprès du monarque, et, joignant ses mains suppliantes :

— O mon roi! s'est-il écrié... coupable envers vous!... moi!... jamais...

Sa voix s'est éteinte, il s'arrête.

— Non, non, reprend le jeune prince, ne cherche point à m'attendrir! c'est un mal de plus que tu me fais; contente-toi de m'avoir ravi Éthelinde; la faute est excusable... sans doute. On aime sans l'avoir prévu. Ton cœur n'était point faux, c'est possible... je le crois, je m'y suis fié.... Mais cependant tu m'as menti : n'importe!... je pardonnerai. Ton dévouement ne peut s'oublier; ta blessure de cette nuit.... ah! j'ai reçu un coup plus cruel. Mais le haut rang de la duchesse!.... comment se fait-il que tu aies pu porter ton ambition!.... Hélas! l'amour calcule-t-il! Eh bien! je rapprocherai les distances. Maurice, tu l'épouseras : nous te donnons le titre de comte.

— Je l'ai aimé simple écuyer, répond la généreuse Éthelinde. Le sort l'a privé des avantages brillans qu'il était digne de posséder. Je ne tenais point à ce qu'on le fît monter vers moi; souffrez que je descende vers lui.

— Il ne vous restait plus, a répliqué

Charles avec amertume, qu'à dédaigner encore mes bienfaits, qu'à m'ôter les moyens de chercher à me consoler par les largesses du pouvoir des mécomptes du sentiment!... Maurice, explique-toi à ton tour; subirai-je aussi tes refus? n'as-tu d'autres pensées que les siennes? Voyons! que j'entende ta voix!... Dût-elle me tromper, parle encore!

— Non... jamais je ne vous ai trompé, balbutie l'écuyer tremblant.

Et, tombé à genoux devant le monarque, il serre ses mains dans les siennes.

— Tu ne m'as pas trompé!.... dit le prince en le repoussant avec douceur; eh quoi! lorsque, amoureux d'Éthelinde, tu me parlais de *Fleur-des-Anges!...*

— Il vous disait la vérité, interrompt la noble duchesse; il l'aimait alors... je l'ai su. Mais la jeune fille a péri; et, libre de former d'autres nœuds, son cœur a pu battre pour moi. Rieux, son protecteur, son ami, lui avait destiné ma main; le maréchal était mon guide. Je l'avoue et n'en rougis point: c'est pour Maurice, et d'après son vœu, que je quittai l'Auvergne et la cour.

L'écuyer a levé les yeux sur elle. Éthelinde, animée par ses aveux et son amour, était rayonnante de beauté. Son doux regard fascinait Maurice. Il cède à l'influence entraînante, à l'enchantement irrésistible... et ce n'est plus que dans un lointain vaporeux que s'offre à lui l'image de Caliste.

La duchesse est à ses côtés. Sa blanche main s'est posée sur son épaule et semble s'emparer de lui comme de son légitime bien. Il est encore agenouillé; les forces lui manquent; il la contemple vaguement. On le dirait plongé dans un rêve : ce rêve était plein de magies.

Un rosaire, suspendu à son cou, et dont un des bouts s'échappaient en ce moment de dessous ses vêtemens, a frappé les yeux d'Éthelinde. Elle a saisi le crucifix qui y était attaché.

— Maurice! reprend-elle avec feu; oui, je ne veux être qu'à vous; et, en présence du monarque, je déclare sur cette croix!...

Un cri déchirant l'interrompt. Elle vient de briser elle-même le talisman qui entourait l'écuyer d'illusions et de prestiges. La nuée fantastique s'est dissipée. Maurice a

porté ses regards sur le présent de Fleur-des-Anges : c'est le rosaire, témoin de son serment d'éternelle fidélité... Ah ! c'en est fait : Caliste a repris sur lui sa toute-puissance. Éthelinde n'est plus à craindre.

— Sire ! dit l'écuyer, debout, et d'un son de voix étouffé, si vous saviez ce que je souffre !.... Cette femme ! Dieu n'en donne de pareilles qu'aux êtres qu'il aime, eh bien !... cette femme ! je la perds...

Il s'appuie contre la muraille.

— Ici, devant vous, devant elle, continue-t-il d'un ton plaintif, après ce qui vient de se passer, il me faut briser le cœur le plus tendre... le cœur qui se donnait à moi. Malheureux que je suis ! l'oserai-je !... Oh ! que n'ai-je péri à Valgray !... Je ne puis être à Éthelinde. Une erreur fatale a eu lieu.

— Que dit-il ? a reparti Charles. Une erreur !... je ne puis comprendre.

La duchesse a pâli d'effroi.

— Maurice ! achevez ! reprend-elle. Peut-il exister quelque obstacle ?...

— Hélas ! un obstacle invincible, a répliqué Maurice tout bas et comme épouvanté de ses propres paroles. Fleur-des-Anges n'a

point péri. Éthelinde ! que vous dirai-je !... Pitié pour moi ! grâce pour elle ! J'ai été trompé, vous aussi. Et puis... je l'ai aimée la première. Vous haïrez le pauvre Maurice, il ne l'a pourtant pas mérité. Nous serons tous à plaindre, oui, tous. J'oubliais, il n'y a qu'un instant, et le monde entier, et Caliste... Vous étiez là, vous me parliez; vous, si grande, si noble, si belle !..... Vous veniez à moi, misérable, à moi si peu de chose ici-bas !... vous l'emportiez, j'étais à vous ;..... mais ce crucifix !..... ce rosaire !..... Ils ont ouï mes premiers sermens. Les premiers !.... j'y serai fidèle.

La duchesse a poussé un long gémissement. Sa tête se penche accablée. Elle qui, l'instant d'auparavant, souriait si tendrement à Maurice ! oh ! voilà son visage décomposé. La fleur est renversée de sa tige. Elle regarde autour d'elle avec cette attention factice des aliénés qui absorbent leurs facultés sur un objet sans savoir ce qui les occupe.

— Je suis perdue.... Oh! oui, perdue ! murmure-t-elle d'un accent froid et lent. M'avait-il dit : *Je t'aime ?*... jamais. Et je me

suis offerte au hasard ! Ah ! le coupable, ce n'est pas lui. Amour ! honneur ! adieu pour toujours. Prince ! êtes-vous assez vengé !.... Ne répondez pas ; il n'y a ici aucune consolation possible. Maurice ! un regret ! un remords !.... Mais pourquoi donc en aurait-il ?... Non : que Fleur-des-Anges vienne !... Elle a ma place.... je m'en vais.

Éthelinde s'évanouit.

. . . .
. . . .
. . . .

SEPTIÈME FRAGMENT.

CHAPITRE XXI.

Oyez ceci, bonnes âmes!
J'ai voyagé dans l'enfer;
Moloch, Sadoch, Lucifer,
Allaient me jeter aux flammes
Avec leurs fourches de fer.
Déjà prenait feu mon linge,
Mon pourpoint était roussi;
Mais par bonheur, Dieu merci,
Satan me prit pour un singe,
Et me lâcha : *Me voici.*

VICTOR HUGO, *Cromwell.*

—

Le roi * n'a pas d'ennemis en France.

Assurance positive donnée par M. ROYER-COLARD à la chambre des Députés en 1829.

—

Nous saurons de tout notre pouvoir assurer le triomphe de l'autorité légitime. *Malheur à ceux qui la méconnaîtront!* Ce n'est pas là le langage de la révolution, c'est celui de nos pères. C'est le cri français qui fut poussé sous Philippe-Auguste quand ils déclarèrent que le roi de France ne relevait *que de Dieu et de son épée;* c'est celui qu'ils firent entendre sous saint Louis quand il signa la pragmatique sanction; c'est celui qu'ils firent entendre sous Charles VII dans les imposantes assemblées de *Bourges.*

DUPIN aîné, chambre des Députés, juin 1828.

—

Quel pillage! CABET, député. Sur les finances, 1832.

—

Quelle mystification!

AUDRY DE PUIRAVEAU, député. Sur les lois, 1832.

* Charles X.

Le Divertissement.

La nuit même où Charles VII et Maurice s'échappaient du château de Valgray, Bourges tombait au pouvoir des comtes de Clermont et de La Marche. Ces deux princes s'étaient ménagé des intelligences dans la ville; il s'y trouva des traîtres qui leur en ouvrirent les portes. La petite capitale du royaume

de Charles avait heureusement une citadelle imposante : les ministres et les troupes du gouvernement eurent le temps de s'y réfugier ; et le fort resta au monarque.

Les amis de Richemont étaient loin d'avoir réussi dans leurs plans comme ils s'en étaient flattés. Leur principal but, en s'emparant de Bourges, était d'y mettre à mort les trois ministres favoris du roi : La Trémouille, De Prie et La Borde. Or, le grand coup était en partie manqué. La Trémouille avait quitté la ville avant l'attaque imprévue ; La Borde s'était soustrait vaillamment à tous les dangers ; De Prie, lui seul, avait péri (1).

Cependant le projet des comtes de Clermont et de La Marche n'était nullement de coopérer avec Bedfort à détrôner le roi de France ; ils n'avaient voulu que s'emparer des ministres qu'ils détestaient, et forcer Charles VII à confier les rênes du pouvoir au connétable de Richemont. C'était plutôt une

(1) Voyez, sur la prise de Bourges, le complot de Richemont, et la perfidie des contes de Clermont et de La Marche. *Hist. anonyme de Charles VII*, t. I, p. 279. — Villaret, t. XIV, p. 348. — Daniel, t. IV, p. 289. — Mézerai, t. II. in-fol. — Anquetil, t. III.

intrigue dans le palais qu'une révolte dans l'état. Clermont se croyait sûr de Perrin dont il avait récemment acheté la compagnie; s'il l'avait cru capable d'un assassinat, il l'eût chassé du castel avec horreur. L'intention des chefs dévoués au connétable n'avait pas été non plus de faire un captif de leur souverain : ils avaient cherché seulement à le tenir quelques jours sous leur domination, jusqu'à l'accomplissement de leurs vues politiques.

Mais l'évasion de Charles, la non arrestation de La Trémouille et le courage de La Borde avaient déconcerté les rebelles. Plusieurs jours venaient de s'écouler. L'héritier de saint Louis avait mis le temps à profit. Une petite armée accourue à sa voix s'avançait déjà au secours du château de Bourges; et le roi la guidait lui-même. La Trémouille, chef intrépide, ne respirait que la vengeance. Il ne restait d'autre ressource aux amis du connétable que d'en appeler au jugement du glaive. Richemont accourait à leur aide (1).

(1) Voyez, sur ces divers faits, tous les auteurs déjà cités.

Hélas une guerre civile entre les royalistes au moment où l'usurpation réunissait ses forces contre la monarchie légitime ! quelle calamité pour la France ! quelle joie pour ses ennemis !

L'armée royale est à quelques lieues de Bourges. Charles VII a réuni autour de lui les principaux membres de son conseil de guerre.

— Mes braves amis ! leur dit-il, nous avons de bonnes nouvelles. Les habitans du Mans, soulevés contre Bedfort, ont arboré le drapeau des lis. Tournai s'est déclaré pour nous ; et, bien que le fameux Talbot ait pris Laval par escalade, l'usurpation touche à sa fin (1).

— Sire ! a répliqué La Trémouille, quand marchons-nous sur Bourges ?

— Demain.

— Vous y punirez les perfides ?

(1) On avait surnommé *Talbot* l'Achille de l'Angleterre. — Voyez les auteurs déjà cités.

— Commençons d'abord par les vaincre.

Le fils d'Achard, presque entièrement guéri de sa blessure, assistait au conseil de guerre. Un chevalier a pris la parole. Il raconte un événement fâcheux qui affecte vivement le roi. La duchesse de Villa-Rose, ayant quitté Montville pour s'éloigner apparemment du théâtre des combats, a été prise par un détachement anglais et conduite en prisonnière à La Charité-sur-Loire avec tous les gens de sa suite. Talbot veut la garder comme otage.

— Bourges délivré, dit le prince, nous reprendrons *La Charité*.

— Cette place forte est de l'autre côté de la Loire, observe La Trémouille en secouant la tête d'un air inquiet.

— Sans doute, a répondu Charles en souriant; mais il faudra bien traverser ce fleuve, un peu plus tôt ou un peu plus tard. La Loire est entre nous et la Seine.

Il a congédié ses guerriers.

— Maurice! à demain les batailles! a-t-il repris d'une voix forte. Je serai à la tête des braves.

L'écuyer n'a répondu que par un profond

salut. Une nouvelle épreuve lui a été réservée par le sort : c'est justement le jour où Hilarion Mathieu l'attend à *La Charité-sur-Loire* pour sauver Fleur-des-Anges, que l'honneur l'appelle aux combats.

Son déguisement de ménétrier était prêt. Toutes ses mesures étaient prises pour ne pas manquer au rendez-vous décisif. Quelle nuit affreuse il va passer! S'il osait tout dire au monarque!... Mais demander à quitter ses drapeaux pour affaire d'amour, quand le destin de la monarchie peut dépendre d'une bataille ou peut-être même d'un brave!.. Oh non! il ne saurait s'y résoudre; comment le faire sans rougir! Maurice gardera le silence.

L'aurore nouvelle a paru. L'armée est en marche; peu d'heures lui ont suffi pour être aux portes de Bourges. Un envoyé des rebelles se présente. Les comtes de Clermont et de La Marche demandent à traiter de la paix. Ils offrent de lever le siége; mais il faut un noble pardon.

Le prince a consulté ses preux: les avis étaient partagés.

—Parle aussi, Maurice! dit Charles. Faut-il traiter? Faut-il combattre?

L'écuyer pâlit et se tait.

— Je le vois, tu es pour l'attaque; tout brave a les pensées guerrières.

— Sire! souffrez que je me taise.

— Flatteur! tu crains de nous déplaire: tu sais que nous penchons pour la paix.

Maurice s'incline et se retire.

Des négociations se sont entamées. Les amis du connétable, ouvrant les yeux sur l'abîme creusé par leur coupable orgueil, ont fait leur soumission au roi. Charles a promis pardon et oubli. Le comte de Richemont reste seul en dehors du traité; sa grâce n'a pu être obtenue (1).

Bourges est délivré sans combats. Maurice a recouvré sa liberté. Le voilà dépouillé de ses armes; et, au moment où l'astre du jour fuyait sous l'horizon, le voilà, seul, en ménestrel, errant sur les bords de la Loire.

Un batelier a consenti, pour quelques pièces de monnaie, à lui faire passer le fleuve.

(1) *Mémoires* de Richemont.—*Hist. de la Pucelle.* —Lévesque, *la France sous les Valois*, t. IV, p. 63.

Maurice est assis dans sa barque. Il tient une lyre ; il en fait résonner les cordes ; et, s'exerçant à son nouveau rôle avec l'air de l'insouciance, il chante le refrain de Mathieu :

Tra la la... qui va là ?
Hola !

L'air était doux, le ciel était pur, les ombres de la nuit s'étendaient lentement sur la rive. Le batelier écoutait avidement le ménestrel, et paraissait ravi des accords de sa lyre. Quant à la personne de Maurice, elle était loin d'exciter son admiration, l'amant de Caliste avait mis tous ses soins à se défigurer. Un emplâtre noir couvrait un de ses yeux. Des cheveux roux et plats, remplaçant les boucles élégantes de sa véritable chevelure, tombaient disgracieusement sur son cou. Un chaperon, de couleur grise et d'étoffe grossière, surmonté d'une plume de coq, était aplati sur sa tête. Sa tunique jaune, à manches tailladées, était serrée autour de sa taille par un large ruban de peau de chamois, avec boucle en cuivre doré. Le costume était peu brillant.

— J'ai déjà entendu cet air, dit le batelier à Maurice.

— C'est le refrain d'un gabeur célèbre, répond le faux ménétrier. Connaissez-vous *Mathieu le jongleur ?*

— Si je le connais ! le compère !... Qui n'a-t-il ébaudi en France !

— N'est-il pas à *La Charité ?*

— Oui, certes ; et j'y ai vu ses bêtes ! Et son *qui va là !* je l'ai ouï ! J'ai crié *vive Hilarion !*

— Sauriez-vous où est sa demeure ?

— Au bout de la rue de Paris.

— Menez-moi chez lui.

— Volontiers.

La barque est arrivée à bon port. Maurice, un instant après, était devant la maison de Mathieu. Il entre : le jongleur vient à lui ; et, le reconnaissant au premier coup d'œil, il congédie le batelier.

— Partons ! dit-il ensuite, à la hâte ; mes musiciens, mes instrumens et mes bêtes sont déjà réunis au logis de Perrin *l'écorcheur*. On veut que je fasse danser les gens de la noce : nous ferons sauter le marié. On désire des tours de passe-passe : nous esca-

moterons Fleur-des-Anges. Ce sera une plaisante soirée.

La figure et les yeux d'Hilarion étaient scintillans de malice; l'écuyer, ne comprenant rien à ses projets, le regardait fixement et d'un air taciturne.

— Eh vraiment! reprend le jongleur devinant sa question secrète, faudrait-il pas crier dans la rue ce qui ne doit se chuchoter qu'à l'oreille! il est des cas d'ailleurs où je n'ouvre qu'un guichet à la grande porte de la vérité, pour qu'il n'en sorte rien de trop large. Oh! oh! vous froncez le sourcil d'un air pétrifié; on dirait Balaam, au moment où son âne retournait la tête en arrière pour lui parler de l'ange qui était en avant. Allons! beau ménestrel, qu'on me suive. On m'a demandé un spectacle, vous y avez un rôle, un costume; soignez le dénouement de la pièce.

Il l'entraîne hors de son logis, et tous deux traversent la ville.

— Voyez cette superbe maison! dit tout-à-coup le plaisantin; c'est la demeure de la duchesse de Villa-Rose. Le général Talbot, après l'avoir nommée sa captive, s'est déclaré son serviteur: l'amour lui a tourné la

cervelle. Il l'a logée superbement; il lui a rendu ses gens, ses chevaux, ses gardes et ses équipages; il en a même augmenté le nombre à ses frais. Elle est ici dame et maîtresse.

— Hilarion! réplique Maurice, pourquoi tant me parler d'Éthelinde! Je ne suis ici que pour Fleur-des-Anges.

— Je le sais comme vous, mon borgne; mais, grâce à votre accoutrement, vous n'avez qu'un œil, j'en ai deux; à bon *plaisantin* longue vue; regardez ce logis.

— Lequel?

— Celui de la duchesse.

— Pourquoi?

— Il est inviolable et sacré; il peut vous servir de refuge.

— A moi! juste ciel!...

— Taisez-vous.

Plusieurs conviés à la noce de Caliste ont abordé le maître jongleur; ils lui adressent les questions les plus grivoises; et des réponses facétieuses ont provoqué des rires bruyans. Ils arrivent chez Perrin Leclerc. Achard y a conduit sa pupille.

Mathieu avait fait ses préparatifs, dès le

matin, dans la maison du futur époux. Une petite estrade était dressée au bout d'une grande salle; et de larges tapisseries en décoraient le fond; cette tenture recouvrait une porte qui ouvrait sur une cour étroite. L'enceinte, où se donnait le divertissement de noce, était éclairé avec luxe.

Le théâtre du *balandeur* était encombré de ménétriers, de joueurs de gobelets, d'*alapistes* (1), de cerceaux, de fioles et d'étoupes. Les bêtes savantes n'y devaient figurer que plus tard.

— A moi! mes grotesques! à moi! s'écrie Hilarion en s'élançant sur le tréteau des *chasses mares* (2); reluquez-moi le camarade dont je viens enrichir la troupe. Oncques ne fut meilleur chipotier en liesses, bauderies et farces. Or, souhaitez-lui la bien-venue, quoiqu'il vous semble piètre ou malingre; et, par baisement sur les joues, boutez-le en train de gai batelage.

Maurice a reculé involontairement; mais l'aigrefin qui a ordonné l'accolade burlesque exige obéissance complète; le nouvel intrus

(1) Espèce de jongleurs.

(2) Sorciers.

est forcé de subir les épanchemens d'affection récréative dont il est assailli. Quel supplice ! Caliste vient d'entrer dans la salle.

La jeune fille est pâle et tremblante ; ses yeux, souvent levés vers le ciel, en paraissent implorer l'aide. Sur ses traits est une résignation effrayée qui tient d'un désordre mental. Sa soumission forcée est toute à des pensées de révolte. Son pas est incertain ; son visage est sombre ; et l'on dirait, à sa rêverie, qu'elle est plutôt à la cérémonie funèbre d'un convoi, qu'aux joyeux apprêts d'un hymen.

Sa parure, à laquelle elle n'avait pris aucune attention, était d'une excessive recherche. Elle portait une de ces larges coiffures nommées *hénins* (1), tant renommées à cette époque. Sa robe ouverte, à manches traînantes et déchiquetées, était travaillée d'or et d'argent. Le luxe avait présidé au choix de ses vêtemens, le goût ne s'en était pas occupé. Caliste, maudissant la funeste beauté qui lui avait attiré les hommages de Perrin,

(1) Un religieux, nommé Thomas Connecte, prêcha en chaire contre ces coiffures. — Monstrelet. — *Hist. de Bretagne* d'Argentré. — Lobineau. — Villaret, t. XIV, p. 251.

eût désiré se rendre affreuse : vains efforts ! tout l'embellissait.

Maurice ne la perd pas de vue ; et, confondu parmi les ménétriers d'Hilarion, il n'est remarqué de personne. Achard, assis près de sa pupille, et lui parlant avec affection, cherche à égayer ses pensées. Fleur-des-Anges écoute froidement ; et, comme une statue gracieuse, elle n'a ni gestes ni paroles.

Mathieu a donné ordre à ses musiciens de faire résonner leurs instrumens. L'assemblée est nombreuse ; les danses vont commencer. Perrin l'écorcheur a pris la main de Caliste ; et Maurice, furieux comme un lion relancé dans sa tanière, allait s'élancer de l'estrade.... lorsque le jongleur, qui l'épie, le tire un instant à l'écart.

Hilarion a profité du bruit que font autour de lui les violes et les flûtes, pour mettre l'écuyer au fait de l'événement qui se prépare et des suites à y donner ; il lui a rapidement expliqué, sans qu'aucun témoin ne l'entende, le rôle qu'il avait à remplir. Maurice applaudit et adopte.

Déjà depuis long-temps on dansait. Tout-à-coup un vent impétueux a soufflé sur les

candélabres du salon; une quantité de bougies s'éteignent; de longs sifflemens retentissent; et un cri d'horreur parti de l'estrade a épouvanté l'assemblée.

C'est Mathieu qui a poussé ce cri. On voit ses cheveux se hérisser sur sa tête; une grimace convulsive bouleverse ses traits; et l'on dirait qu'une sueur froide ruisselle de son front. Son bras levé montre le fond du théâtre dont vient de tomber la tenture..... un tigre sauvage est derrière; il s'est échappé de la cage où on l'avait sans doute enfermé. La porte, masquée par la tapisserie, a été enfoncée par le monstre déchaîné. Sa gueule ensanglantée exhale une vapeur brûlante, une espèce de tourbillon noir et rougeâtre. Des restes de chair, dénonçant un meurtre récent, pendent à ses griffes aiguës; il aura dévoré son gardien. Ses yeux sont des charbons flamboyans et lancent des rayons homicides. Le tigre, à l'aspect des nouvelles victimes offertes à sa rage, pousse un rugissement effroyable; il vient se chercher un festin, la noce en va fournir les mets.

Qui peindrait la terreur générale!... Les conviés au divertissement se sont précipités

hors de la salle; presque toutes les lumières ont été éteintes, et l'on s'est figuré que c'était par le souffle exterminateur de la bête féroce. A peine a-t-on pu regarder. Chaque assistant, frappé de stupeur, ne pense plus qu'à son salut, ne réfléchit ni n'examine. Les parens et amis de Perrin, Achard et le futur époux lui-même, ne s'occupant de qui que ce soit, se sont tous enfuis çà et là. L'égoïsme est le sentiment qui domine l'humanité, dans le premier étourdissement d'une grande catastrophe : d'abord soi; on oublie tout le reste.

Caliste allait suivre la foule.... une main puissante l'arrête.

— Viens! lui a-t-on dit à voix basse : point d'alarmes! je suis Maurice.

La jeune fille a reconnu l'accent du fils d'Achard, elle se laisse entraîner par le bras vigoureux qui l'a saisie. L'écuyer l'a fait monter sur l'estrade où est le monstre carnassier : il l'a rassurée d'un seul mot :

— *C'est un jongleur sous peau de tigre.*

Fleur-des-Anges a franchi la porte du théâtre où avait eu lieu l'apparition foudroyante. Elle est dans une cour solitaire,

au fond de laquelle est un passage ouvert sur la rue.

— Courez au logis d'Éthelinde! dit Hilarion à Maurice.

Et les amans ont disparu.

CHAPITRE XXII.

Nature inconcevable, esprit mystérieux,
Le plus beau des présens que nous aient fait les cieux,
La femme, tour à tour, héroïque, ingénue,
Sans cesse révélée et sans cesse inconnue,
Forte dans sa vertu, légère dans ses jeux,
Est l'être le plus faible et le plus courageux.

Le comte Jules de Rességuier.

Des magnanimes sentimens,
Des grands sacrifices de l'âme,
Des héroïques dévouemens
Le temple est le cœur d'une femme.

Par un Français : Blaye, 1832.

Quel homme! madame! s'il n'a une âme de boue ou un cœur de rocher pourrait contempler sans émotion ce courage sublime qui, pour l'accomplissement de vos hautes destinées, vous élève au-dessus de toutes les craintes, vous fait triompher de toutes les douleurs, vous inspire une confiance surnaturelle, vous communique une force supérieure à votre sexe, à votre âge, à vos malheurs! Vous vivrez, madame, pour un fils sur lequel repose l'avenir de la France; et nos enfans devront à une autre *Blanche* le règne d'un nouveau Louis IX.

Paroles éloquentes du journal de M. Bertin de Vaux, adressées à *Madame,* duchesse de Berri, en octobre 1820.

Ethelinde.

Hilarion Mathieu, en se séparant de Maurice, a couru mettre un grand projet à exécution. Le général Talbot venait de quitter *La Charité*, avec une partie de ses troupes, pour une expédition inconnue. Le jongleur

avait acquis la certitude que le capitaine anglais ne serait pas de retour avant la troisième aurore ; il serait donc possible à Charles VII, pendant cet intervalle, d'enlever la place par surprise. Le dévoué Mathieu a préparé les voies à cet effet. Un complot dont il est le chef est organisé dans la ville. Que plusieurs détachemens de l'armée française s'avancent vers *La Charité* : et, à leur première apparition, une révolte y éclatera. Hilarion a donné de rapides instructions à ses ménétriers, et déjà, traversant la Loire, il vole au camp de Charles VII.

Cependant le fils d'Achard, favorisé par les ténèbres, s'éloignait rapidement de la demeure de Perrin. Fleur-des-Anges, éperdue, hors d'haleine, s'attachait étroitement à lui ; et, comme emportée par les vents, franchissait l'espace au hasard.

La terreur, la joie, la surprise et une foule d'émotions diverses, lui ont ravi le pouvoir de la réflexion. Cet enlèvement au milieu d'une fête, et cette course rapide au sein des ombres, l'ont d'abord charmée..... puis l'effraient. La voilà seule, la jeune fille, seule avec un jeune guerrier !.... Il l'adore : où la

conduit-il? Son cœur palpite à la fois, de tendresse et d'alarmes. Elle est dans ce ciel de l'amour, qui est enfer et paradis.

Caliste vient de s'arrêter. Elle se dégage du bras qui la presse et qui la soutient avec trop de passion. La pudeur inquiète a surmonté tout autre sentiment. Ah! c'est que la loi d'amour, révélée par la nature et voulue par la providence, n'est pas toujours oublieuse du devoir; elle était au contraire, pour Fleur-des-Anges, non-seulement la vie et le bonheur, mais la droiture et la vertu.

— Maurice! dit la jeune fille, qu'allons-nous devenir?... Je tremble.

Les sentimens délicats ne veulent pas de détails explicatifs. Leur chasteté s'en effarouche, ils demandent à être devinés. On ne peut y être qu'à deux; et muets on doit s'y parler.

—Fleur-des-Anges! répond Maurice, vous serez bientôt en sûreté, au logis d'une noble dame.

Il s'était débarrassé de sa fausse chevelure, de son emplâtre noir et de tout ce qui défigurait son visage. Il arrive au but de sa course.

— Quelle est cette maison ? dit Caliste.

Le fils d'Achard a hésité : comment lui déclarer qu'il la mène chez sa rivale !... Ce moment est affreux pour lui : mais, avant tout, il faut la sauver ; il n'a pas le choix des ressources. Fleur-des-Anges a remarqué son trouble extrême. Le silence de Maurice lui paraît de sinistre présage.

— Je n'entrerai pas, reprend-elle. Pardonnez !.... peut-être ai-je tort, mais je voudrais savoir où je vais. Maurice ! ayez pitié de ma peur !

Ses accens étaient entrecoupés ; sa poitrine était haletante. Un tremblement général la privait de ses forces. L'écuyer, incapable de trahir la vérité, prévoit le mal qu'il va lui faire ; mais se taire n'est plus possible.

— Ce lieu est un refuge sauveur. C'est la demeure d'Éthelinde.

— *Éthelinde !* a répété la jeune fille atterée et comme frappée de la foudre. Moi à sa porte !... moi chez elle !... Et seule, conduite par vous !.. enlevée !.. la nuit !.. Ah ! Maurice !

Sa voix s'éteint, ses yeux se voilent.

— *Éthelinde* ! murmure-t-elle encore. Elle qui m'a déjà fait tant de mal !... J'irais im-

plorer son secours !.. Non, je ne la verrai pas ; je me meurs.

Maurice l'entraîne avec force. Et, hors d'état de lui résister, elle a entendu refermer derrière elle la porte de l'hôtel d'Éthelinde. Elle est dans les appartemens qui précèdent la chambre de la noble dame. Le fils d'Achard s'est fait reconnaître des gens de la maison ; il les écarte l'un après l'autre. Il est entré chez la duchesse.

Un éblouissement complet venait d'enlever à Fleur-des-Anges le reste de ses facultés. Maurice l'a saisie dans ses bras ; et, s'élançant vers Éthelinde, il l'a déposée à ses pieds.

— La voilà ! dit-il d'une voix étouffée. La voilà, celle que j'ai aimée la première ! Oui, Éthelinde ! c'est Fleur-des-Anges. Elle est en péril, *sauvez-la !*

La duchesse de Villa-Rose, pâle et languissante, était en ce moment couchée négligemment sur un lit de repos. Ses pensées erraient tristement sur de pénibles souvenirs. Hélas ! elle rêvait à Maurice.

A l'aspect inattendu de la jeune fille évanouie, et aux paroles du fils d'Achard, elle se relève égarée.

— *Fleur-des-Anges!* répète-t-elle. C'est à moi qu'on dit, *sauvez-la!* Et la sauver de quoi, puisqu'on l'aime!

— Éthelinde! répond Maurice, demain on la mariait à un autre. Cette nuit je l'ai enlevée. Mais dans une ville ennemie, nous sommes sans appui, sans refuge. J'ai pensé, oui, j'ai dû penser que je pouvais essayer d'élever mon âme à la hauteur de la vôtre en vous jugeant capable d'une abnégation sublime : et me voici... à votre porte... venant crier *miséricorde* où j'ai mérité *anathème!*

La duchesse de Villa-Rose s'est penchée vers sa rivale inanimée. Un profond soupir s'échappe de sa poitrine. Elle ne veut point regarder Maurice; ce n'est pas à lui qu'elle parle.

— La voilà donc! dit-elle tout bas. Elle a son cœur, elle a sa foi... Et c'est elle!... ici... que l'on plaint!

Elle la contemple un instant à la clarté des bougies qui éclairent l'enceinte.

— C'est vrai, j'en conviens, elle est belle, a-t-elle repris lentement. Cependant je l'étais aussi; je l'étais autant... plus peut-être. Mais elle fut aimée la première; du moins si

son langage était vrai, car s'il l'avait dit par pitié!......

Elle tressaille et s'interrompt. L'infortunée pensait à haute voix, et semblait avoir oublié la présence de Maurice.

— Jeune fille! continue-t-elle, je ne serai point ton ennemie. Tu seras à lui, reviens à toi.

Le fils d'Achard, à ce langage, n'a pu contenir son attendrissement; il tombe aux genoux d'Éthelinde; il presse sa main sur ses lèvres.

— Femme angélique! s'écrie-t-il, mon cœur n'était pas digne du vôtre...

— Paix! a interrompu la duchesse, paix! elle pourrait vous entendre. Je ne veux pas qu'elle me haïsse. Que mon sacrifice soit entier. Rien, plus rien à moi! tout à elle.

— Éthelinde! vous m'accablez.

— O Maurice! point de regrets: qu'on me les laisse tous à moi seule. Que Fleur-des-Anges soit heureuse! autant qu'on peut l'être ici-bas; car y est-on jamais sûr du cœur d'un homme! J'irai remplir ma vie d'autre chose; il y a la bienfaisance, il y a Dieu. Mais je le sens, Maurice, j'aurai beau mettre quelque chose

où vous étiez, la place restera toujours vide.

— Paix! dit l'écuyer à son tour; elle ouvre les yeux, elle entend.

La duchesse a essuyé précipitamment les pleurs qui baignaient ses joues; elle a soulevé sa rivale, elle l'a assise à ses côtés; et Caliste revient à elle.

Son premier regard s'est attaché sur Éthelinde, avec une vague inquiétude. Sa main se retirait des siennes. Aucune parole n'était proférée; et ce profond silence entre des cœurs si brûlans et si passionnés, avait je ne sais quoi d'accablant et de glacé, qui tombait pesamment sur eux comme une froide barre de plomb.

Fleur-des-Anges a compris tout ce qu'il y avait de souffrances autour d'elle.

— Ah! si je l'avais su, Madame! murmure-t-elle à voix basse, je ne l'aurais pas laissé m'aimer.

La duchesse a souri amèrement.

— Et moi, me le serais-je permis?... mais le ciel ainsi l'a voulu.

Caliste a détourné la tête, elle poursuit d'un ton plaintif.

— Maintenant que je vous ai vue... je sens

que vous deviez l'emporter. Ce ne peut être moi qu'il préfère ; c'est moi qu'il faut abandonner ; c'est moi qui me défendrai l'amour. Oh ! puisqu'on devait m'initier à de pareilles douleurs, que ne m'apprenait-on aussi à en mourir !

— Eh quoi ! lui répond Éthelinde, tu parles douleurs devant moi ! sais-tu ce que c'est, jeune fille? Que n'as-tu ma place un instant ! Ce n'est pas à toi à mourir. Comment oses-tu murmurer, toi qu'il a choisie, toi qu'il aime ?.. Si tu te plains, que dirai-je, moi !

— Pardon ! reprend Caliste avec égarement ; pardon ! sais-je ce que je dis ! Ma fuite !.... mon entrée chez vous.... seule avec un homme.... la nuit.... que devez-vous penser de moi ?.... je ne suis pas coupable pourtant. Que faire? Éclairez-moi, noble dame !....

La pauvre jeune fille joignait ses mains devant la duchesse, avec un tremblement convulsif.

— Calme-toi ! répond Éthelinde, tu n'as pas de châtimens à t'infliger, car tu n'as commis aucune faute. Il sera ton époux..... dès demain. Oui, dès demain, car ce violent état

doit finir ; et pour vous et surtout pour moi. Je veux un dernier coup décisif : Maurice, je le veux tout de suite. Je sens que je ne puis sortir du désespoir que par de l'irréparable. J'ai ici même une chapelle ; vous pourrez y être mariés dans quelques heures : je le désire... j'y serai. Oh ! que les bonnes actions doivent être faciles quand la vertu n'a pas de passions à combattre ! Je ne vous demande qu'une chose, vous remercierez Dieu sans doute... aux jours où tout vous sourira : eh bien ! alors, époux heureux, quand vous serez ensemble à genoux, que mon nom se glisse dans vos prières ! et, parfois, en le prononçant, que vos yeux se mouillent de larmes !.. Le promettez-vous ?... Bien, c'est assez.

Aucune voix ne pouvait répondre ; mais une éloquence qui n'était ni dans la parole ni dans l'accent, adressait à la duchesse tout ce que l'admiration, l'enthousiasme et la reconnaissance a de plus touchant et de plus pathétique. Le fils d'Achard s'est retiré, le cœur gros et l'âme oppressée. Éthelinde a confié Caliste à ses suivantes ; et, vu les dispositions qu'elle a à prendre, elle veillera la nuit entière.

L'aurore s'est levée brillante. La duchesse de Villa-Rose est agenouillée dans la chapelle. Un prêtre qu'elle a fait appeler, a tout préparé pour la cérémonie nuptiale. Elle est rentrée bientôt après dans ses appartemens, où les futurs époux l'attendaient. Maurice a tressailli à son approche; une résignation solennelle est empreinte sur les traits d'Éthelinde; et la sublimité de son âme y est, pour ainsi dire, en relief. Fleur-des-Anges a baissé les yeux. Une rivale si généreuse, s'élevant si grande à sa vue, lui rend pénible le bonheur.

Mais quel tumulte extraordinaire! Quel bruit d'armes et de chevaux! La ville est envahie... soulevée. Ici des clairons de victoire, là le cliquetis des épées. D'un côté des ordres d'attaque, de l'autre des signaux d'alarmes. Quelles clameurs!... *Vive le roi!*

L'écuyer de Charles VII, d'une des croisées du salon d'Éthelinde, voit resplendir au loin, dans la foule, la blanche bannière des lis, le drapeau national, le signe de salut, l'étendard de la liberté. Il veut voler à sa rencontre : la duchesse arrête ses pas.

— Maurice! on vous attend à l'autel.

— Mais son prince ! interrompt Caliste : son prince l'appelle peut-être !.....

— *Vive le roi!* crie-t-on au dehors.

— Il vient. Le voilà !... dit Maurice. Charles a franchi la Loire ; il triomphe.

L'écuyer demande ses armes : on les apporte ; il s'en revêt. Que de longueurs !..... que de retards ! enfin, il va courir vers son maître.....

— Le roi ! s'écrie un homme d'armes.

La ville était déjà rendue. Ses habitans, soulevés en faveur du roi de France, avaient vaincu sans presque combattre.

La porte du salon d'Éthelinde s'est ouverte. Charles VII, le front radieux, s'avance, et salue la duchesse. Il se tourne ensuite vers Maurice.

— Nous savons, dit le souverain, les aventures de la nuit ; et, nous rappelant nos promesses, nous venons à ton mariage.

— Quoi, sire ! on vous aurait informé ?

— Hilarion nous a tout appris. Brave Maurice ! je n'oublierai jamais que tu as été sur le point de sacrifier à ton dévouement pour moi ton amour, ta vie, Fleur-des-Anges. Je garderai toujours présent à ma mémoire ton

sublime silence, quand je te consultais sur la bataille à livrer devant Bourges. Viens sur mon cœur, ami sincère! viens! que publiquement je t'embrasse!

Maurice tombait à ses pieds : le roi l'a saisi dans ses bras.

— C'est trop ! dit le fidèle écuyer.

— Ce n'est pas assez, répond Charles. Nous t'élevons au rang de comte.

Ah! qu'est le titre féodal auprès de la royale étreinte! s'écrie Maurice avec transport. Mon bonheur ne peut plus s'accroître.

— Excepté pourtant à l'autel, réplique gaîment le monarque; et, présentant sa main à Caliste.

— Nous vous y conduirons, poursuit-il. Maurice! elle est jolie, ta future; nous permets-tu de l'embrasser?

Fleur-des-Anges, humble et modeste, a présenté sa joue au prince.

— Heureux! dit Charles en soupirant, heureux l'amant aimé de sa dame!

Puis, s'adressant à Éthelinde :

— Lui seul aurait-il donc ce bonheur?

— Sire! a répondu la duchesse, l'heure de l'hymen a sonné.

— Heure d'amour aussi vous appelle, dit tout bas le prince avec feu.

— Si pour moi quelque chose sonne, répond-elle plus bas encore, ce sera la cloche funèbre.

Les amans marchent à l'autel.

CHAPITRE XXIII.

Où trouverez-vous mieux que ma tendresse?..... Savez-vous que je vous aurais servi comme une esclave? Savez-vous que je me serais prosternée devant vous comme devant un envoyé du ciel, si vous m'aviez aimée? Eh bien! qu'avez-vous fait de tant d'amour? Qu'avez-vous fait de cette affection unique en ce monde? Un malheur unique comme elle.

Madame de Staël.

—

De par le roi du ciel, salut, noble dauphin!
J'ai nom *Jeanne la vierge*, une voix inconnue
M'a dit de vos chercher, prince!... *je suis venue*.

Soumet.

—

Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui viens d'éclore!
Tendre fleur qui sors d'un tombeau?
C'est Dieu qui l'a donné. . . . . . .
. . . .
Si Dieu, par ton secours, signale son pouvoir,
Tu peux sauver la France, et de l'hydre infernale
Tromper encor l'affreux espoir.
Ainsi, quand le serpent auteur de tous les crimes
Vouait d'avance aux noirs abîmes
L'homme que son forfait perdit,
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance;
Une femme apparut, qui, faible et sans défense,
Brisa du pied son front maudit.

Victor Hugo, *Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* en 1820.

—

Qu'il soit brûlé l'infâme drapeau de l'usurpation!

Ordre du comte d'Argout, *exécuté à la restauration*.

« . . . . »

La cérémonie de l'hymen est terminée. Les époux, Charles VII et une foule de jeunes seigneurs sont réunis chez Éthelinde. La Hire et Dunois se présentent.

Sire! la victoire est à vous, dit le bâtard d'Orléans. *La Charité*, cité loyale, s'est en-

tièrement débarrassée de ses tyrans. Honte aux peuples abâtardis qui, par indifférence ou par peur, restent à plat ventre sous l'usurpation ; qui s'ébattent dans leur abaissement et se gaudissent dans leur décadence ! Honneur aux rives de la Loire ! le bon grain y étouffe l'ivraie ; la fidélité n'y fait point de pacte volontaire avec la trahison. On y naît, on y meurt Français.

— Gloire à ma vaillante noblesse ! a répliqué le souverain. C'est elle qui conserve religieusement en France le feu sacré du devoir, de la vaillance et des vertus. Aussi, anathême à jamais à tout chef ambitieux qui osera porter une main téméraire sur la couronne de saint Louis! la main lui brûlera tôt ou tard. Que dit-on de l'épidémie ?

— Sire ! le Parisien consterné se demande avec horreur lequel des deux fléaux est le pire, de l'usurpation ou de la peste. Les deux règnes passent ensemble (1).

Hélas ! reprend le roi tristement ; grâce aux impostures que fait défiler devant lui le

(1) Chroniques de Monstrelet.—Juvenal des Ursins.—Pierre de Fanin.—Registres du parlement. — Rapin Thoyras.

pouvoir né des barricades, la génération présente n'est pas encore quitte de ses malheurs, ni sortie de ses désolations.

— Qu'elle fasse un pas!... dit Maurice. Au beau pays de France on va vite.

— Oui, continue un paladin. Aussi n'est-ce déjà plus qu'avec horreur et dégoût que la grande ville accueille aujourd'hui les *glorieux* des fatales journées. La statue de Perrin Leclerc, renversée par la même populace qui l'avait érigée rue Saint-André-des-Arcs, a été traînée dans le ruisseau, couverte de malédiction et honteusement anéantie (1). Le voile est maintenant tombé des yeux du peuple; tout ce qui lui rappelle *mai* est pour lui opprobre et remords.

— Sire! a interrompu Xaintrailles, Talbot et toutes les forces de Lancastre se dirigent en ce moment sur Orléans. C'est sous les murs de cette ville immortelle que le sort de la monarchie française va être décidé. La lutte sera effrayante...

— Pour l'ennemi, ajoute le prince. Dunois! cours défendre Orléans.

(1) Voyez les auteurs déjà cités.

— Le pourra-t-il ? s'écrie La Hire : des obstacles insurmontables...

— Les Français n'en connaissent pas.

— Eh bien ! faites-moi croire aux miracles.

— Il s'en fera pour nous, s'il le faut.

Dunois, à ces paroles du prince, paraît vivement agité.

Son front belliqueux est rêveur.

— Oui, reprend-il avec énergie ; oui, des miracles : j'en attends. Le roi l'a dit... cela sera. Une vierge a sauvé le monde : Geneviève a sauvé Paris : qu'une femme sauve la France !

— Que dit-il là? murmurent les preux.

— Pardon, sire, poursuit Dunois. Vous allez peut-être sourire de ma crédulité... mais n'importe ! il faut que je parle. Des révélations ont eu lieu... j'ai ouï des récits merveilleux. Que d'autres doutent... moi, je crois. Une étoile brillante est apparue sur les bords de la Meuse ; elle a revêtu les formes d'une mortelle; elle a le simple nom d'une femme...

— Et quel est ce nom?

— Jeanne d'Arc.

— Son père ?

— Elle est fille de pâtres; mais Dieu l'a choisie... Dieu l'inspire.

— Et que veut-elle ? dit le roi.

— Couronner Charles VII à Reims : l'Éternel le lui a promis. Elle viendra.

— Qu'elle se présente. Nous savons, comte de Dunois, tout ce qu'il peut y avoir de grand, d'héroïque et de puissant dans la volonté d'une femme. Nos aïeux, dirigés par les *Velléda* et persuadés qu'un rayon divin les éclairait, n'avaient-ils pas foi à leurs courageuses inspirations ! Pourquoi ne croirais-je pas à la bergère du Nord !... Viens, Jeanne d'Arc ! viens, je t'appelle.

— Je cours à sa rencontre, mon prince, reprend l'impétueux Dunois. Mes pressentimens s'accompliront. Une femme, au charme merveilleux, exerça de tout temps sur nos destinées une influence irrésistible. Elle était consultée avec transport parmi les Gaulois à la hache de fer ; elle fut écoutée avec respect chez les Francs au bouclier d'airain ; elle est servie avec amour parmi les preux à l'éperon d'or. Oh ! qu'il nous apparaisse une de ces femmes aux blonds cheveux qui reproduise parmi nous les œuvres à moitié fantastiques

des héroïnes d'autrefois, et le flambeau magique des vieux temps peut encore être rallumé ! Oui, qu'une blanche fille des lis, infatigable pèlerine, demi-guerrière et demi-fée, s'élance au secours du pays : elle y pourra trouver des coupes d'amertume, mais elle y recueillera des palmes d'immortalité. Tôt ou tard, et par elle, sire, le spoliateur sera puni, et l'hypocrite démasqué. Le ciel doit un génie à la France; la France est le pays des merveilles.

Pendant ce singulier entretien, Maurice paraissait inquiet. Il n'apercevait plus Éthelinde ; et de sombres pressentimens le tourmentaient. Il est sorti précipitamment de la salle. Il demande la duchesse à tous ceux qu'il rencontre. Personne ne sait où elle est.

Il a parcouru les appartemens de l'hôtel. Il n'a vu d'autre femme qu'une sœur des hospices qui, se glissant furtivement le long d'une galerie solitaire, s'est dérobée modestement à ses regards. Il ne lui reste qu'une enceinte à visiter. Un varlet l'a prévenu que c'était l'oratoire de la duchesse, et qu'elle y avait passé une partie de la nuit avec un magistrat de la ville. Maurice en a franchi la porte. Un homme, d'un âge avancé, vêtu

de noir et assis à une table couverte de vieux parchemins, s'est levé respectueusement à son aspect.

— Chevalier ! lui dit le vieillard, êtes-vous l'époux de Caliste ?

Le fils d'Achard, étonné de la question, y a répondu par un geste affirmatif.

— J'allais vous mander près de moi, a continué l'inconnu : les volontés de la duchesse...

— Où est-elle ? s'écrie Maurice.

— Écoutez-moi sans m'interrompre.

Et le magistrat, présentant à l'écuyer une lettre cachetée de noir, a poursuivi d'un ton solennel :

— Voici le testament d'Éthelinde.

— *Son testament !* répète Maurice avec l'accent de la terreur ; elle est donc morte ?...

— Pour le monde.

— Au nom du ciel ! expliquez-vous ?

— Elle a disparu pour jamais de la société des rois et des grands ; elle s'est vouée à Dieu et aux pauvres dans une impénétrable retraite. N'essayez aucune recherche : elles seraient toutes infructueuses. Il faut au repos de sa vie un isolement éternel. Elle implore l'oubli

des hommes ; elle obtiendra les grâces du ciel.

— Grand Dieu ! dit Maurice, accablé.

Il pâlit, chancelle et s'assied.

— La duchesse de Villa-Rose, a repris le grave prudhomme, vous a fait don de tous ses biens. Sa fortune entière est à vous. Voici l'acte qu'elle a signé...

— Vieillard insensible, tais-toi ! interrompt Maurice hors de lui ; ne vois-tu pas que tes paroles glacées me tuent ? Un testament, des biens, sa fortune ! et tu t'imagines que je vais lire ces actes !... Me crois-tu sans cœur comme toi !... Éthelinde ! cruelle amie !... Oh ! par pitié, dis !... où est-elle ?

— Nul ne le saura sur la terre. Sire chevalier ! lisez sa lettre.

L'écuyer brise le cachet : tel était l'écrit d'Éthelinde.

LA DUCHESSE DE VILLA-ROSE AU COMTE DE MONTVILLE.

« Adieu, Maurice ! Adieu pour jamais !
» Lorsque, demeurée pure et sans tache,
» on est arrivé au comble des douleurs, la
» vie devient toute espérance, et l'avenir n'a

» point de craintes. J'en suis là, ne me plai-
» gnez plus.

» Dieu prend pitié des âmes chrétiennes.
» Il réserve à leurs grandes peines ses subli-
» mes consolations. Ne vous reprochez rien
» à mon égard. Vous m'aurez fait du bien.
» Oui, Maurice; vous m'aurez rapprochée
» du ciel.

» Si vous m'aviez aimée, j'aurais tout ou-
» blié pour vous, Dieu, la nature entière,
» et moi-même; c'eût été un temps de déli-
» ces, mais il eût passé comme un autre.
» L'amour s'affaiblit, il s'en va; et quand
» même il serait durable, la mort sépare tôt
» ou tard. Ah! peut-il y avoir constance où
» il n'y a pas éternité!

» Maurice, tous mes biens sont à vous. Je
» les tenais, en partie, du maréchal de
» Rieux qui désira tant notre hymen. Son
» affection pour vous était vive; un secret
» que vous ignorez... mais j'ai juré de vous
» le taire. Sachez seulement qu'en vous ren-
» dant la fortune de mon oncle, j'accomplis
» un acte de justice : je ne puis rien dire de
» plus.

» Maurice! ne refusez pas les dons d'Éthe-

» linde ; ce serait un mépris insultant. Je n'ai » jamais attaché de prix ni aux grandeurs ni » à l'opulence, j'en ai connu de bonne heure » les illusions. Il m'a semblé un instant que » j'aimais le monde, les plaisirs, les hom- » mages, les parures ; mais cet instant a peu » duré : j'ai bientôt reconnu leur vide et re- » poussé leurs fausses joies. Hélas ! de toutes » les riantes imaginations de ma jeunesse, » rien n'a été vrai... que l'amour.

» Restez fidèle à votre roi. Parlez peu de » moi à Caliste, et que mon nom ne trouble » point ses rêves. Voilà les dernières recom- » mandations de votre amie. Je vous remer- » cie d'avoir eu le courage de détruire fran- » chement et d'un seul coup, mes chimères » d'amour, d'espérance et de bonheur. Ce » coup fut horrible sans doute, mais tout est » terminé maintenant ; je suis résignée, je » suis calme ; j'étais auparavant sur une » sorte de bûcher ardent où je me consumais » vivante sans autre pensée que vous seul. A » présent, Maurice, je prie.

» Je ne m'abuse pas néanmoins jusqu'à es- » pérer dans ma retraite un repos complet et » profond ; non : parfois et long-temps en-

» core, un sentiment cruel se saisira de moi
» comme un spectre, et me criera partout : *tu*
» *es seule.*

» Je ne vous dirai pas non plus : *oubliez-*
» *moi;* je ne m'en sens pas le courage.
» Pauvres femmes! que sommes-nous pour
» l'homme qui nous aime? un songe amer
» et doux dans sa vie. Je n'aurai pas même
» été ce songe pour vous. Je pars : désormais
» semblable à l'arbrisseau dans le désert, je
» ne tiendrai à rien, à personne. Nul être ne
» souffrira par ma faute. J'irai vous devancer
» dans le ciel. Adieu, Maurice! *cher Mau-*
» *rice!* Ces mots, je puis les dire aujourd'hui;
» c'est l'unique et dernière fois. Lorsque vous
» remonterez vers notre père commun, oh!
» laissez-moi la douce pensée qu'une de vos
» premières questions en arrivant là-haut,
» pourra être : *Où est Éthelinde?* »

Maurice a achevé cette touchante lecture. Son front s'est penché sur son siége.

— Quel cœur j'ai perdu! s'écrie-t-il, et quels adieux!... O Fleur-des-Anges!

Il s'arrête. Il y avait dans son accent un mélange de douleur, de regrets, de déses-

poir et d'amour qui l'épouvantait lui-même. Il resta long-temps immobile. Il ne parla plus. Il pleura.

ÉPILOGUE.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

RACINE.

Chante, peuple chrétien, l'hymne de délivrance!
L'astre de Tolbiac a relui sur la France.

. . . .

Montre-toi le front ceint du sacré diadème!
Et qu'il soit anathème
Celui qui touchera celui que Dieu bénit!

BARTHÉLEMY, *Ode à Charles X*, sur le Sacre.

La légitimité donne à la vie sociale cette étendue, cette perpétuité qui est un des plus profonds besoins de notre nature.

GUIZOT, *le Gouvernement de la France*.

Tyran! descends du trône et fais place à ton maître!

CORNEILLE.

Quand vous pourriez légitimement et raisonnablement prétendre au trône, je vous y verrais monter avec peine, parce que vous n'avez ni les talens ni les qualités nécessaires dans ce rang.

Madame DE GENLIS, *Lettre à Louis-Philippe*, février 1796.

N'est-il pas juste que celui qui a voulu ébranler le trône auguste et légitime, sur lequel reposent toute la sécurité présente et toutes les espérances à venir, soit à jamais exclu de cette terre sur laquelle il est indigne de vivre?

Baron PASQUIER, 24 octobre 1815.

Le Sacre.

L'usurpation et la peste avaient passé. Ces deux grands fléaux des peuples, en s'appesantissant sur la France, y avaient marqué leur règne, l'un par une série de désolations, l'autre par un amas de tombeaux. La nation des enfans de saint Louis, se dégageant peu à peu du poids de la félonie couronnée et du joug de l'épidémie triomphante, levait enfin

la tête et respirait. Le roi, proscrit *à perpétuité* par la révolte et la démence, ressaisissait le sceptre de ses pères et ramenait la paix au royaume. L'usurpateur, proclamé lui et sa race, *roi* des Français *à perpétuité aussi*, reconnaissait, mais un peu tard, que chez un peuple noble et vaillant, le règne du mensonge et de l'oppression ne peut être que passager, et qu'il n'y est de vraiment durable que celui du droit et de la justice (1).

La foi monarchique, en France, ne saurait être du domaine de l'autorité. Les consciences humaines y battent journellement en brèche les iniquités politiques. Aussi la légitimité, qui peut patienter sans trouble, parce qu'elle peut attendre sans crainte, finit tôt ou tard par y être le phare de salut vers lequel se tourne la nation quand le vaisseau révolutionnaire, la poussant d'écueils en écueils, l'a jetée au bord de l'abîme.

(1) « Après de longues erreurs, dit Villaret, les Français revinrent de leur égarement... On ne peut trop insister sur cette vérité : le rétablissement de Charles VII sur le trône de ses pères fut l'ouvrage de la nation, sortant, indignée, de ses fers et de son avilissement. » T. XIV, p. 263.

Charles VII, parti de l'exil, arrivait de victoire en victoire au faîte de la puissance à Paris. L'usurpateur, placé sur le trône au sommet des grandeurs, roulait de honte en honte hors de France. L'Europe, témoin de ces deux cascades en sens divers, contemplait avec un étonnement solennel ce grand exemple donné au monde, et semblait dire aux nations :

— Tournez vos regards vers la France : là passe la justice de Dieu.

Déjà depuis long-temps, à Paris, les héros des barricades, confus et repentans, faisaient amende honorable de leurs déplorables prouesses. Parmi les *glorieux* de mai, ceux qui avaient pu échapper à la peste (1), étaient tombés rapetissés devant le désastre de leurs prodiges, tandis que les vaincus de la même époque avaient grandi, immortalisés, devant les gloires de leur défaite (2).

(1) Ce fut principalement sur les bandits révolutionnaires que l'épidémie exerça ses ravages.—Monstrelet.—Juvenal des Ursins, etc.

(2) *Journal de Charles VII.*— Registres du parlement. — Juvenal des Ursins. — Alain Chartier.

Quels sont ces cris d'enthousiasme ? Quelle est cette basilique immortelle vers laquelle se précipite une légion de héros à la suite d'un roi vainqueur ?...... Peuple ! à genoux ! le temple est Reims. France ! salut ! Dieu te rend Charles.

Une multitude immense, accourue de divers points du royaume, fait retentir l'air d'acclamations triomphantes. C'est plus que de la joie, c'est du délire. C'est plus que de l'enthousiasme, c'est du bonheur. La foule a compris le sacre ; la nation a senti que ce jour de réconciliation générale et de régénération publique n'était pas seulement le couronnement d'un jeune prince, mais l'affranchissement d'un grand peuple. Elle s'est vue reprenant sa place au premier rang des monarchies de la terre. Elle s'est sentie relevée de la dégradation des jours d'erreur. Elle a reconnu que les principes d'ordre et de vérité pouvaient seuls lui assurer des prospérités et des franchises ; elle est remontée à la gloire, elle est rentrée en elle-même.

Les habitans de Reims avaient eux-mêmes chassé de leurs murs les troupes de l'usurpateur. Le roi est à la cathédrale. Plusieurs

étrangers, venus au sacre, ont voulu assister à cette grande réhabilitation du peuple de France, qui, ayant laissé renverser un instant ses lois fondamentales, s'était si cruellement manqué à lui-même. Tous les pairs du royaume, appelés à haute voix, y figurent, soit par représentans, soit par eux-mêmes. L'archevêque, Renaud de Chartres, est l'heureux ministre du ciel qui versera l'huile sainte sur l'héritier de cinquante rois. O Charles VII! gloire à ton nom! vingt provinces saluent ton sceptre, dix siècles soutiennent ton trône (1).

L'auguste cérémonie a commencé. Les cantiques de l'église ont adressé au Tout-Puissant les actions de grâces de la France sauvée. Des nuages d'encens s'élèvent du sanctuaire; et, à travers leurs flots lumineux, resplendissent les armures étincelantes d'or et les manteaux brodés de pierreries des défenseurs de la couronne. Quelle était belle leur devise! *honneur, patrie, fidélité!* Leurs drapeaux, couverts de lauriers, formaient un cercle autour du monar-

(1) Voyez les auteurs déjà cités et tous les historiens.

que. C'était pour le peuple une garantie pacifique, c'était pour le prince une auréole nationale.

Charles est à genoux à l'autel.

— *Noël! Noël!* criait la foule enthousiaste; et tous les regards se portaient en ce moment sur une figure angélique qui, debout près du roi, balançait au-dessus de sa tête l'oriflamme de la victoire : elle était en habit de guerre. Les païens l'eussent prise, aux temps antiques, pour la déesse des armées; les héros du moyen âge inclinaient leurs fronts à sa vue comme devant l'ange de la France. C'était la bergère de Vaucouleurs, c'était l'inspirée de la Meuse.

Jeanne d'Arc était immobile. Elle se rappelait sans doute ses prodiges à Orléans; et ses beaux yeux, levés vers le ciel, semblaient en remercier le Seigneur au nom de la patrie délivrée. Tout-à-coup la vierge sublime, à demi penchée sur l'étendard national, et comme en secret entretien avec un monde meilleur, vient d'ouïr une voix mystérieuse. Elle est d'en-haut, elle lui crie : *Ta mission est terminée*.

Une mélancolie céleste est empreinte sur

ses traits. Il y a de l'humble dans son triomphe, du triste dans sa toute-puissance, et du naïf dans son enthousiasme. Elle paraît confuse d'elle-même, tant l'éclat qui environne l'héroïne blesse la modestie de la vierge. On voit que ce ne sont point les récompenses de cette vie qui l'ont poussée vers les gloires de ce monde ; on sent qu'il y a eu dans les élans de la jeune fille autre chose que l'énergie d'une grande âme. On se dit : « Il y a » plus en elle que la sublimité de l'homme, » il y a les mystères de Dieu. »

Belle France! sol privilégié! le ciel met en réserve pour toi, aux jours de chute et de désastres, quelques-unes de ces figures merveilleuses qui changent les destins de la terre; ce sont des joncs en apparence, ce sont des chênes en réalité. Leurs mains, destinées à tourner le fuseau, se trouvent faites pour porter la foudre. Attila fuit devant Geneviève, Lancastre est vaincu par Jeanne d'Arc. Filles sublimes! renaissez! Quand grondent sur nous les tempêtes, ô France! *encore une femme!*

L'héritier des rois, avant de recevoir l'onction sainte, a prononcé les sermens du sacre,

et c'est Dieu qui les a reçus ; il a juré de ne jamais violer les lois du royaume, de respecter les franchises nationales, et de se consacrer au bonheur de son peuple. Ah! ces promesses seront tenues, le parjure ne va qu'aux rebelles ; aussi, hormis ses satellites, qui se fie à l'usurpation?

Le jeune prince s'est assis. Les prélats l'ont soulevé sur son siége royal; et tandis que les pairs de France tiennent la couronne au-dessus de son front, ils le montrent à l'assemblée représentant le peuple, et lui demandent son suffrage.

— *L'acceptez-vous pour souverain?* ont crié les pairs à voix haute; et des acclamations unanimes ont salué LE ROI CHARLES VII (1).

L'onction sainte a été reçue; Jeanne, en ce moment solennel, tombe soudain aux pieds du monarque.

— Gentil roi! dit l'illustre vierge, Dieu aidant, ma tâche est remplie; souffrez que,

(1) Mss. Duchesne, t. IV des vol. portés à la Bibliothèque royale, fol. 43. — Dutillet, *Recueil des rois de France, leur couronne et leur maison*, prem. partie, 262 et suiv. — Villaret, t. XIV, p. 429.

vous remonté au trône, moi je retourne à ma chaumière.

Les transports de la multitude, le chant des prêtres, et le son de l'orgue ont empêché d'ouïr la réponse. De blanches colombes voltigent sous les voûtes du saint parvis; et une vapeur embaumée enveloppant la vierge de Donremy, semble le nuage d'Hénoch réclamant l'élue du Seigneur (1).

Mais tandis que l'ivresse publique se manifestait par des explosions d'amour et de joie, une sœur des hospices pauvres, cachée dans un des coins de l'église, et appuyée contre un pilier, sentait ses forces défaillir.

Une femme, extrêmement âgée, et qui paraissait appartenir à la haute bourgeoisie, a pris pitié de la pauvre sœur.

— Vous vous trouvez mal? lui dit-elle.

— Je vous remercie, je suis mieux, a répondu la sainte fille.

(1) Voyez, sur le sacre de Reims, tous les auteurs déjà cités.

La vieille a jeté un regard curieux sur l'inconnue, et s'effraie de l'altération de ses traits. La pauvre sœur paraît avoir été belle autrefois; mais la souffrance, la misère et les fatigues de son état l'ont à demi jetée dans la tombe. Elle n'a plus ni fraîcheur ni jeunesse; ses yeux sont pourtant bien beaux encore dans leur expression douloureuse; sa taille et ses manières ont conservé une bien singulière élégance sous la bure et sous l'infortune; mais son visage pâle et flétri n'a plus ni charmes ni éclat. Hélas! bien qu'à l'été de sa vie elle est à l'hiver de ses ans.

— Ma sœur! dit la vieille bourgeoise, êtes-vous de Reims?

— Non, madame.

Et la pauvre inconnue, sachant à peine ce qu'elle répondait, tenait son œil fixe et hagard attaché sur une tribune : de grands seigneurs et de nobles dames y étalaient leurs riches costumes.

La vieille femme aimait à jaser.

— Cette tribune qui vous occupe tant, reprend-elle, est en effet la plus brillante; voyez-vous ce jeune et beau chef? c'est le fameux comte de Montville.

La sœur des hospices pauvres pousse un gémissement plaintif.

— Et cette belle suzeraine! continue la vieille, c'est sa femme, c'est *Fleur-des-Anges*....

— Oh! je le sais, répond la sœur. Pourquoi me dire tout cela! Je souffrais bien..... je souffre encore plus.

— Pardon! Si je vous parlais de ces grandeurs de la terre qui sont vis-à-vis de nous, ce n'était que pour vous distraire. Mégie sait se taire, ma sœur.

Celle qui tenait ce discours était en effet l'ancienne chambrière d'Achard. Ce dernier n'existait plus; il avait péri dans une émeute ainsi que Perrin Leclerc son ami. Maurice avait assuré depuis à Mégie une fortune indépendante; et tout en elle était changé, manières, costume, langage.

Mégie a gardé quelques instans le silence; mais l'inconnue l'intéressait, et ses questions recommencent.

— Vous aimez le roi, je suppose?

— Je suis Française, dit la sœur.

— Par conséquent, reprend la vieille, vous haïssez l'usurpation?

— Oui : comme toute amie de l'ordre.

— L'excellent roi que Charles VII ! continue vivement Mégie. Avec quelle générosité il a récompensé ses fidèles serviteurs ! Il n'y a pas jusqu'à *Mathieu le jongleur* qu'il n'ait accablé de bienfaits. Mathieu a une charge à la cour : il est *roi des ribauds*, avec pensions et priviléges. Connaissez-vous le comte de Montville ?... eh bien ! il a été mon élève ; aussi suis-je heureuse aujourd'hui ! gloire, fortune, dignités, il ne manque rien à Maurice. Et sa femme ! oh ! regardez-la ! Comme elle est jolie !... comme il l'aime !...

— Mégie ! interrompt l'inconnue, ne pourrais-je sortir d'ici ? Je me sens mourir... l'air me manque.....

— C'est singulier ! se dit la vieille. On dirait une grande dame. Mais la mort..... la mort est sur elle.

— *Vive le roi !* criait la foule.

— *Vive le roi !* murmure la sœur.

Et ce furent ses derniers mots.

FIN.

POST-FACE

DE L'ÉDITEUR.

La fin d'un fragment historique de M. le vicomte d'Arlincourt, inséré au *Rénovateur* le 4 août 1832 (1), pouvant servir de com-

(1) On sait que M. le vicomte d'Arlincourt fut attaqué par le ministère public pour l'insertion de cet article, que le numéro du *Rénovateur* fut saisi, mais

plément à l'ouvrage qu'on vient de lire, on a jugé à propos de la reproduire ici. Nous y joindrons un article du même auteur sur la captivité de S. A. R. madame duchesse de Berri : cet article, publié récemment, trouvait naturellement sa place à la suite d'un livre où de hautes questions politiques sont agitées à chaque page.

que la chambre des mises en accusation n'autorisa pas les poursuites. Il en résulta que le fragment politique de M. d'Arlincourt, tiré à vingt-cinq mille exemplaires, obtint une publicité prodigieuse.

RETOUR DE CHARLES VII.

Là où est le roi * là est la France.

PORTALIS, sur les services de M. de Hohenlohe.

Depuis trente-six ans, jamais je n'ai écrit ni laissé écrire une ligne, laquelle n'eût pour but la défense des principes qui pouvaient seuls, selon moi, rendre *au souverain légitime son royaume usurpé*.... Je fus appelé à Gand pour rédiger le journal officiel du roi : *c'est le plus grand honneur et la plus grande récompense que j'aie pu recevoir*... J'y combattis pour les principes constitutionnels que *la dynastie légitime pouvait seule nous garantir*.

BERTIN aîné, 1829.

* Charles X.

Retour de Charles Sept.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . . Charles VII est sacré à Reims. Chaque jour de nouvelles émeutes font pres-

sentir sa fin prochaine au pouvoir né de la rébellion. La raison publique a fait enfin justice de la fausse royauté et du faux patriotisme; Paris appelle son sauveur. C'en est fait: les mêmes hommes qui avaient chassé la monarchie légitime, et qui avaient perdu à ce triomphe leur repos, leur fortune et leur réputation, reviennent enfin à l'honneur. Ils se décident noblement à retirer le vaisseau de l'état des mers orageuses où leur égarement l'avait lancé. Villiers de Liladam, l'homme des catastrophes de mai, se met à la tête des guerriers réparateurs. La bourgeoisie prend les armes, et l'aide avec autant d'ardeur pour le bien qu'elle l'avait servi pour le mal. L'étendard national se lève; le drapeau des lis a reparu. « *Ville gagnée!* » criait Liladam. « *Liberté! légitimité!* » répondait le peuple affranchi; et l'usurpation, terrassée, rentrait au néant pour des siècles (1).

Oh! qui peindrait les joies de la France!

(1) Monstrelet. — Juvenal des Ursins. — *Journal de Charles VII.* — Registres du parlement. — Villaret, t. XV, p. 212. — *La France sous ses rois*; Dampmartin, t. II, p. 189. — Lévesque, t. IV, p. 221.

jamais révolution ne s'était faite si grande, si rapide et si complète. Peu de troubles, aucun désordre. Point de sang versé, pas un crime. Ce n'était plus un enfantement de rébellion, c'était une réconciliation de famille. Il y avait union dans les volontés, car il y avait accord dans les intérêts. Chacun travaillait pour lui-même en repoussant *le roi des Français* pour reconquérir *le roi de France*. Le triomphe parisien était cette fois le triomphe national. La paix, l'industrie, le commerce, le bonheur et l'indépendance, exilés à la suite dé leur auguste patron, rentraient aux foyers domestiques avec la royauté héréditaire. Toutes les cloches étaient en branle, on n'entendait plus le tocsin. Le peuple était ivre d'allégresse; il se sentait réhabilité à ses propres yeux. Un instant d'aveuglement l'avait perdu, un jour de justice le sauvait.

Salut! heureux mois de novembre (1) : Paris court au-devant de son prince. Charles VII, monté sur un superbe coursier couvert d'une housse de velours bleu semé de fleurs de lis

(1) Charles VII rentra dans Paris le 14 novembre 1438.

d'or, revoit enfin sa capitale. Sa bannière est toujours sans taches; les armes de France resplendissent sur son bouclier. Ah! dans quelque affreuse position que le sort eût pu le jeter, on n'eût jamais vu ce noble prince gratter lâchement l'écusson national pour caresser de sales fureurs et complaire à de basses haines; Charles était un vrai fils de France. . . . .

A la vue du roi libérateur, les acclamations populaires et les cris d'enthousiasme s'élevèrent par delà les nues : c'était l'hymne de la délivrance. La rentrée du prince dans la ville de ses pères parut un triomphe offert à la justice et à l'honneur par le repentir et l'amour. Les rues étaient tapissées et jonchées de fleurs. Les pavés sanglans, que mai avait déshonorés, s'étaient purifiés de leurs souillures sous les pas fuyans des satellites de l'usurpation. *Noël! Noël!* criait le peuple; et Paris, se dégageant de ses fers pour recouvrer son ancienne splendeur, redevenait la reine du monde (1).

(1) *Journal de Charles VII.* — *Mémoires* de Richemont. — *Journal de Paris sous Charles VII.* — Monstrelet.

Charles VII avait convoqué les états-généraux, cette grande ressource des grands peuples. Le pouvoir légitime a seul la force et les moyens de donner la vraie liberté. Aucune franchise possible ne fut refusée à la nation. Charles rétablit le parlement de Paris, et aucune vengeance ne troubla les joies de l'heureuse restauration. Il ne peut plus y avoir de coupables là où chacun le fut plus ou moins. Y a-t-il possibilité de reproches là où il y eut communauté d'erreurs? Un pardon général et mutuel cicatrisa toutes les plaies. Charles VII, oubliant les coups portés à sa dynastie, ne voulut se rappeler que des services rendus à l'état: il distribua des grâces, non-seulement à ses nobles et fidèles serviteurs, mais à tout ce qui s'était montré grand et éclairé, même parmi ses ennemis. Charles avait appris à l'école des infortunes comment un roi doit supporter la prospérité. La joie fut générale partout, hormis en Angleterre: car la France reprit le cours interrompu de ses succès en tout genre. La paix et le bonheur refleurirent: l'usurpation et la peste avaient passé (1).

(1) Voyez tous les auteurs déjà cités.

LA DUCHESSE DE BERRI CAPTIVE.

2 23..

La mère du duc de Bordeaux a été accueillie partout comme elle devait l'être par des Français pour lesquels ce prince est un objet d'espérance.... Sa mère a pu s'en convaincre par les acclamations qui ont retenti autour d'elle... *Dynastie légitime : intérêts français*. Avec cette devise inscrite sur le drapeau de France, vous n'aurez à craindre ni les usurpateurs, dont la sinistre image vous poursuit; ni les séditieux, car vous leur aurez ôté tout prétexte; ni les étrangers, car ils vous sauront unis.

DUPIN aîné, 1829.

—

Si *Madame* était mise en jugement, vous verriez arriver les ennemis du gouvernement, je ne dis pas par centaines, par milliers, mais par centaines de milliers; toutes les forces du gouvernement ne suffiraient pas pour contenir les amis de l'accusée.

Le duc DE BROGLIE, ministre des affaires étrangères de Louis-Philippe, 5 *janvier* 1833.

—

Que ce jugement aurait de dangers! Pour faire venir ici Madame, duchesse de Berri, il faudrait placer 80,000 hommes entre Bordeaux et Paris.

THIERS, ministre de Louis-Philippe, *chambre des Députés*, 5 *janvier* 1833.

—

Madame! votre fils est mon roi.

CHATEAUBRIAND, *décembre* 1832.

La duchesse de Berri captive. (1)

France ! patrie des grandes âmes ! où es-tu ? qu'es-tu devenue ?... En serais-tu réduite à n'avoir plus de couronnes que pour la

(1) Extrait de la 35e livraison du *Rénovateur*, 24 novembre 1832.

trahison, et de prisons que pour l'héroïsme !..

La plus noble des princesses, la plus admirable des mères, la duchesse de Berri en prison !... En prison, dans cette France où il y a culte au fond des cœurs pour tout ce qui est grand et magnanime !... En prison, parce que, jeune femme sublime, elle a voulu se montrer digne de sa patrie adoptive, en y déployant ce courage extraordinaire qui traverse avec dédain les dangers, et brave avec orgueil les souffrances !... Eh bien ! contemplons-la dans les fers, cette puissance vaincue devant laquelle on ne se sent de pitié que pour la puissance triomphante : elle y resplendira de ses maux, elle y a grandi de sa chute.

Naguères, appui des malheureux, entourée du faste des cours, elle s'était déclarée la protectrice des arts. Depuis, couchée sur la bruyère des forêts, enveloppée de la capote du soldat, et livrée au vent des tempêtes, elle s'est fait un sort de grand homme : réunir chaque genre d'intérêt était dans sa destinée ; comme développer chaque genre de vertu était dans sa nature. Il manquait à sa mystérieuse carrière, une citadelle, des geôliers, une sorte de *Sainte-Hélène* : le rocher de *Blaye* s'est offert.

L'arbitre suprême, n'en doutons pas, a voulu que Caroline et la France pussent se regarder sous tous les aspects et se voir dans toutes les positions, pour être à jamais fières l'une de l'autre. Lâches qui, honteux et tremblans devant la mère de Henri, achetiez bassement sa capture! elle vous devrait, elle, un salaire; vous avez complété sa gloire!

Il fut un temps où Paris, réveillé au bruit du canon, apprenait avec transport la prise d'une capitale ennemie et la défaite de vingt rois. Alors le géant des batailles disait en France aux pygmées de révolution : *Arrière!* Il commandait partout la grandeur, et la grandeur prenait son mot d'ordre. Mais il a passé, l'aigle immortel; et, reparaissant peu à peu, les disciples de 93 ont relevé la tête, ont marché. Des échauffourées de rues, des soulèvemens de pavés, des renversemens de trône, et des parodies de puissance ont remplacé les victoires d'*Austerlitz* et les merveilles de *Tilsitt*. Aujourd'hui c'est l'arrestation d'une femme qui fait emboucher aux enfans du désordre, les trompettes de la renommée. Passe encore s'ils l'eussent prise les armes à la main : mais non, une telle gloire

n'était pas faite pour eux. Une dénonciation de police, un pacte de sang ont été le *Marengo* et l'*Alger* de nos Vidocq de hauts et bas lieux. Ils ont traité d'égal à égal avec un misérable apostat, avec un traître à leur image ; et ce n'est que par la grâce d'un juif que leur ennemie au repos a pu tomber entre leurs mains. Qu'il fut beau, le cri de joie qui s'échappa du cœur de la prisonnière, en apprenant le nom de son délateur ! « *Deutz ! ah ! me voilà consolée ! ce n'est pas un Français qui m'a trahie !* »

Deutz ! ce nom serrerait le cœur si *Marie Bossy* n'était là. Arrêt d'éternelle justice : en vue de l'enfer est le ciel. Immortels Bretons ! gloire à vous. La royale proscrite a erré six mois sur vos terres, menacée, poursuivie, cernée, à la merci des événemens, sans gardes, sans armée ; et quand sa tête, mise à prix, pouvait rapporter des monts d'or, pas un traître ne s'est levé. La Bretagne hospitalière et fidèle n'a eu, selon ses vieilles coutumes, qu'un sentiment, qu'une voix, qu'une âme ; et, Bayard à milliers de têtes, elle est restée *sans peur et sans reproche*.

Après la chute de l'Icare audacieux qui,

parvenu à franchir ici-bas toutes les bornes établies et tous les espaces défendus, était passé tout-à-coup d'une puissance hors de mesure à une adversité hors d'exemple, on eût pu croire que la terre, épuisée par un enfantement aussi gigantesque, ne créerait plus de nos jours que des atomes. Non, il n'en devait pas être ainsi : la France ne saurait se passer long-temps d'immortalités et de merveilles ; un nouvel astre y a paru. Ce n'est plus cette fois, entre la victoire et l'abîme, un combattant terrible poussé à renverser de sa main de fer, institutions, rois et armées : c'est entre un beau ciel et de noirs orages, une médiatrice sublime appelée à relever les ruines et à réparer les désastres. L'un, volcan dévastateur, vomissant ses entrailles de feu, les jetait comme un réseau dominateur sur les royaumes consternés : l'autre, apparition consolante, élevant sa blanche bannière, marchait à une mission de salut, à une paix européenne. Oh ! pour bien faire parallèle avec le plus redoutable des hommes, il fallait la plus touchante des femmes : même courage, magies diverses : voie différente, égal héroïsme. Placés aux deux

bouts de la chaîne des prodiges humains, leurs noms sont en regard aux yeux de l'Europe : NAPOLÉON, MARIE-CAROLINE.

La voilà cette héritière de l'énergie des Césars, la voilà aussi comme l'aigle impérial, sous les verroux d'une forteresse! Quel drame national que sa vie! hymen, fêtes, poignard, miracle, révolution, chaos, dévouement, héroïsme, il n'y manque rien... que la fin; elle est dans les secrets de Dieu.

La fille des rois eût pu, sous les lambris dorés des palais de l'Europe, chercher à s'arranger de l'exil : Parme lui offrait l'exemple d'une mère et d'une souveraine qui s'était consolée à la fois et des infortunes d'un fils et de l'empire du monde; mais Marie-Caroline avait reçu du ciel une de ces âmes fortement trempées qui n'entrent point en accommodement avec les revers, qui les domptent ou qui périssent. Elle préférait aux parures des nations voisines, aux hôtels des capitales étrangères, aux pompes des cours lointaines, une robe de bure portée en France, un toit de chaume sous le ciel de France, une tombe aux terres de France. Et quel était son vœu, son espoir, lorsque, rompant le pain noir des

huttes et buvant à l'eau des fontaines, elle étonnait le monde entier de sa force et de sa constance? *sauver la patrie d'une république ou d'une invasion.* Sa pensée fût-elle une erreur, oh! que l'erreur est magnanime!

Un journal du nouveau pouvoir, prévoyant jadis ses destins, l'encourageait ainsi par avance, à ses sacrifices futurs et à ses glorieuses traverses: « Quel homme, s'il n'a une âme de boue ou un cœur de rocher, pourrait contempler sans émotion ce courage sublime qui, pour l'accomplissement de vos hautes destinées, vous élève au-dessus de toutes les craintes, vous fait triompher de toutes les douleurs, vous inspire une confiance surnaturelle, vous communique une force supérieure à votre sexe, à votre âge, à vos malheurs! Vous vivrez pour un fils sur lequel repose l'avenir de la France; et nos enfans devront à une autre Blanche, le règne d'un second Louis IX (1). »

Caroline avait ouï l'appel, elle a répondu à l'attente. L'histoire racontera les scènes, fabuleuses à force d'intérêt, où l'infatigable proscrite s'essayait à des souffrances surhu-

(1) *Journal des Débats*, 1er octobre 1820.

maines. Cinq heures au milieu d'un étang glacé, la nuit, plongée dans l'eau jusqu'à la poitrine; et pas un cri! pas un murmure!.... Puis, vingt heures dans une étuve ardente, le feu prenant à ses habits, sans alimens, sans clarté, sans air; et nul désespoir! nulle plainte!... Mystérieuse victime passant ainsi aux plus horribles épreuves de l'eau et du feu, comme au creuset où l'or s'épure, n'a-t-elle donc pas mérité, semblable aux initiés d'Isis, d'entrer au sanctuaire de gloire où les palmes attendent la vertu! Oui, dévouement, résignation, torture de l'âme et du corps, tout lui sera compté quelque jour. Rien de grand ne se perd en France.

Qui pleuraït quand on l'arrêta? elle? non; ses traits étaient calmes. Qui donc osait verser des larmes? ceux qui, le front couvert de rougeur, accomplissaient l'œuvre du traître, ceux qui fonctionnaient pour *Judas*.

Quelques heures s'étaient passées; la consternation publique avait accueilli la fatale nouvelle. Ce jour était l'anniversaire de la fin sanglante de *Philippe-Égalité*. Grand opéra ce soir-là même. Une loge royale est parée; ce n'est pas le ballet qu'on siffle.

C'en est fait ! elle est dans les fers, cette femme si faible et si forte, si simple et si sublime, si douce et si énergique !... Honneur, honneur à notre France ! la foule n'est pas aux portes des dispensateurs de la fortune, elle est aux pieds du consolateur des peines. Les églises sont encombrées : on n'y prie pas pour le pouvoir.

Qu'est devenu le temps où la blanche colombe de Naples traversait la France au milieu des adorations publiques ! Les administrateurs, les guerriers, les magistrats, et les poètes n'avaient alors ni assez d'encens, ni assez de fêtes pour elle ; tous les cœurs s'élançaient avec joie vers la future souveraine dont les grâces modestes ne laissaient pas encore deviner le caractère sublime. C'était des jours de gloire et d'ivresse. Oh ! qu'elle lui paraissait belle cette terre que Marie Stuart appelait *ses amours !* Hélas ! et le fer d'un Louvel s'y aiguisait pour égorger son époux !.. et les pavés de juillet y allaient se lever contre son fils ! et la délation d'un *Deutz* y devait ouvrir pour elle un cachot !... Destin ! que lui réserves-tu encore ? Attendons : patience et courage ; il y a de l'avenir en elle

et pour elle. Marie Caroline est aujourd'hui la grande figure du siècle. Cette figure ! elle est notre bien, notre espérance, notre gloire ; elle se détache rayonnante de toutes les médiocrités honteuses qui déshonorent le pays. Ah ! qu'on permette à ses admirateurs de venir à travers les barreaux de sa prison, jeter une palme à son courage, la véritable France se ruera tout entière contre les murailles qui la renferment ; et *Blaye* devient le lieu de réunion de toutes les âmes nationales, le point central de tous les sentimens patriotiques, la vraie capitale du royaume (1).

« *Ma sœur !* » disait la duchesse de Berri à la fiancée de Ferdinand, qui, en se rendant à Madrid admirait notre Gaule méridionale, « *ma sœur ! ne regardez pas trop la France, vous ne pourriez plus aimer l'Espagne.* »

(1) Des femmes de toute classe (parmi lesquelles je puis citer ma seconde fille Mathilde d'Arlincourt) ayant demandé en foule à partager la captivité de Madame, le pouvoir a craint de n'avoir pas assez de secrétaires pour suffire à leur répondre ; et, en conséquence, ayant fait imprimer *un refus ministériel*, il le leur adresse en manière de *circulaire*. J'ai entre les mains cet *imprimé*.

Et cette France, objet de son enthousiasme, la voit aujourd'hui trahie, captive, abandonnée!... que dis-je, *abandonnée!* non : la mère de Henri ne l'est pas, ne peut pas l'être, ne le sera jamais. En vain un tyrannique pouvoir repousse impitoyablement les personnes qui demandent à partager sa détention : un cortége invisible l'accompagne, la sert, l'environne, et ne la quitte pas un instant. Tout patriote la salue; tout ce qui est monarchique est à *Blaye*. Il n'est pas un Français digne de ce nom, à quelque drapeau qu'il appartienne, qui ne rende hommage à l'héroïne. Que ne peut-elle entendre les soupirs, les prières et les espérances de la multitude inaperçue qui se précipite sur ses pas! Malheur! malheur à qui ne sympathise pas avec ces grandes infortunes qui sont les illustrations du genre humain! Peuple mystifié par les saltimbanques de juillet, avec quel transport d'indignation ne devrais-tu pas t'écrier en voyant Caroline dans les fers : *qu'il y a de sales libertés!*

Le croira-t-on! il s'est trouvé d'ignobles aliénés, qui, pour un salaire quelconque, se sont chargés d'injurier la grande captive.

Le rôle était digne des hommes. Mais de même que, selon les propres paroles de M. Guizot, *on ne fait pas plus un roi légitime, qu'on ne fait un peuple libre* (1), de même, selon toutes les opinions, *on ne flétrit pas plus un dévouement sublime qu'on n'illustre une lâche trahison.*

Tombe, où, dit-on, repose Roland! *Blaye*, te voilà immortel. L'Europe a les yeux sur ton fort, devenu résidence royale. Tout désormais, dans ton enceinte, sera grand comme la noble dame qui, sur notre âge décoloré, est venu jeter les teintes épiques des âges anciens. A travers tes murailles, quelque épaisses qu'elles soient, la puissante prisonnière sentira les battemens de cœur de la France.

Mais le rejeton de quarante rois, la descendante de saint Louis, quelle proie embarrassante à garder! De quel crime l'accuse-t-on? De s'être imaginé que *le droit* en France pouvait encore être *chose sacrée*. Eh bien! si pareille pensée mérite poursuite et prison, arrêtez donc en ce cas les pre-

(1) *Le Gouvernement de la France*, par M. Guizot.

miers publicistes de France, les *Guizot*, les *Séguier*, les *de Cazes*, les *Pasquier*, etc., car leur culpabilité est la même ; voici ce qu'ils ont pensé et écrit : « Si le droit man-
» que au pouvoir, la société est dissoute.....
» La légitimité seule donne à la vie sociale
» cette étendue, cette perpétuité qui est un
» des premiers besoins de notre nature (1).
» Tant que se perpétuera la race de nos rois
» légitimes, la France sera son héritage ;
» ainsi la loi l'ordonne et la justice le pro-
» clame (2)..... La légitimité, notre ancre
» de salut, est impérissable comme elle est
» sainte (3).... Le gouvernement légitime
» sera le gouvernement éternel ; celui qui le
» renverserait devrait être à jamais exclu de
» cette terre sur laquelle il est indigne de
» vivre (4)....... » Les Benjamin Constant, les Cormenin, les Dupont de l'Eure, comme les Châteaubriand, les Fitz-James, les Berryer, et une masse d'écrivains célèbres,

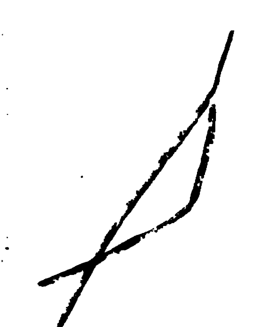
(1) *Le Gouvernement de la France*, par M. Guizot.
(2) Séguier, 1814.
(3) Le duc de Cazes, 1817.
(4) Pasquier, 1815.

SIXIÈME FRAGMENT.

SEPTIÈME FRAGMENT.

FIN DE LA TABLE.





ned to
t date

urred
ified

